

## **"Arrêtez la chasse à l'homme!" : l'ethos victimaire au service du discours polémique. Le cas de Causeur et du (néo)fémisme**

**Auteur** : Zinzius, Laura

**Promoteur(s)** : Provenzano, François

**Faculté** : Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme** : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité approfondie

**Année académique** : 2019-2020

**URI/URL** : <http://hdl.handle.net/2268.2/10748>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---



UNIVERSITE DE LIEGE FACULTE DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

DEPARTEMENT DE LANGUE ET LETTRES ROMANES

---

« Arrêtez la chasse à l'homme ! » : l'ethos victimaire au  
service de la polémique

Le cas de *Causeur* et du (néo)féminisme

---

Mémoire de fin d'études réalisé par Laura Zinzius  
en vue de l'obtention du grade de Master en  
Langues et lettres françaises et romanes, orientation  
générale, à finalité approfondie.

Sous la direction de François Provenzano

ANNEE ACADEMIQUE 2019-2020



Les hommes ne tiennent à rien tant qu'à se délecter de leur vanité, ni ne sont blessés par rien plus que de la voir offensée.

Arthur Schopenhauer – *L'Art d'avoir toujours raison*

Il y a donc un paradoxe de la virilité à l'époque la plus contemporaine : comment comprendre qu'une représentation basée sur la force, l'autorité et la maîtrise ait fini par sembler fragile, instable, et contestée ?

Jean-Jacques Courtine – *Histoire de la virilité*



## Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier chaleureusement Monsieur Provenzano qui, durant cinq ans, m'a formée, écoutée et a éveillé mon intérêt pour l'analyse du discours. J'aimerais le remercier tout particulièrement pour le soutien qu'il m'a apporté durant ce travail, pour ses conseils et pour sa bienveillance.

Je remercie également mes lecteurs pour l'attention qu'ils ont portée à ce travail.

Je souhaite remercier ma famille : son support infailible, sa confiance et ses encouragements m'ont permis de pleinement m'épanouir dans mon travail universitaire.

Enfin, je souhaite remercier Anna et Nicolas qui, depuis cinq ans, m'ont entourée de leur patience, de leurs conseils et surtout de leurs *causeries*.



## Table des matières

Introduction .....	1
Première partie : Cadre théorique.....	3
1. Tradition rhétorique du discours polémique .....	3
1.1. L'analyse rhétorique de la polémique .....	3
1.2. L'analyse de la polémique dans les médias .....	7
2. Assise théorique et méthodologie utilisée .....	9
2.1. L'ethos.....	9
2.2. La polémique.....	11
2.3. La victimisation.....	15
2.3.1. Construction sociale.....	15
2.3.2. Auto-victimisation .....	17
2.4. La presse magazine .....	19
3. Délimitation et justification du corpus.....	20
4. Présentation de <i>Causeur</i> .....	21
4.1. Historique et identité médiatique de <i>Causeur</i> .....	21
4.2. <i>Causeur</i> : salon de l'« antipolitiquement correct » .....	23
5. Contextualisation des numéros étudiés.....	24
5.1. « Touche pas à ma pute » .....	24
5.2. « La terreur féministe » .....	26
5.3. « Arrêtez la chasse à l'homme ! » .....	26
5.4. <i>Causeur</i> et les trois polémiques étudiées .....	27
Deuxième partie : Analyse de l'ethos. <i>Causeur</i> et le (néo)féminisme .....	29
1. L'ethos dit .....	29
1.1. Mise en scène du conflit : <i>Causeur</i> comme Opposant .....	29
1.2. <i>Causeur</i> comme libertaire .....	33
1.3. <i>Causeur</i> comme défenseur de l'homme « viril » .....	36
1.3.1. Le « pauvre type ».....	37
1.3.2. L'émasculé.....	39
1.3.3. L'hétérosexuel maudit.....	40
1.3.4. Le père proscrit .....	42



1.3.5. « Les hommes, les vrais » .....	44
1.4. <i>Causeur</i> comme gardien de l'Identité française.....	45
1.5. L'humour dit .....	48
1.6. L'ethos collectif dit .....	49
1.7. Le retravail de l'ethos préalable : <i>Causeur</i> comme égalitaire.....	51
1.8. Premières conclusions .....	54
2. L'ethos montré.....	55
2.1. La disqualification de l'adversaire : montrer les féministes .....	55
2.1.1. Dénominations .....	55
2.1.2. <i>Ad hominem</i> .....	58
2.1.3. Déformation du discours rapporté.....	61
a) Stratégie de l'homme de paille .....	63
b) Argument de direction .....	64
c) Argument par l'absurde .....	66
2.1.4. Assertivité .....	67
2.1.5. Résonance culturelle .....	70
a) Appel au stéréotype.....	70
b) Appel à la comparaison : la Terreur et le Dogme.....	74
• Le totalitarisme .....	74
• La religion.....	76
2.2. Violence verbale.....	77
2.3. Mélange des registres .....	80
2.3.1. Le registre langagier.....	80
2.3.2. Le registre culturel .....	83
2.4. Humour montré .....	84
2.4.1. Le détournement de locution.....	85
2.4.2. L'ironie .....	85
a) L'antiphrase ironique .....	87
b) La raillerie ironique .....	87
2.4.3. Le sarcasme.....	89
2.5. Le pathos .....	90
2.5.1. « Décrivez des choses émouvantes ! ».....	91

2.5.2. « Montrez-vous ému ! » .....	93
2.5.3. « Prêtez votre voix aux gens émus » .....	94
2.5.4. Synthèse du pathos .....	95
2.6. Ethos collectif montré .....	97
Conclusion .....	101
Bibliographie .....	107



## Introduction

Le magazine *Causeur* ne compte plus les nombreuses réactions enflammées qu'il suscite ; il en vit, il les perpétue. S'il engendre de tels échos c'est, entre autres, parce qu'il montre un goût pour la polémique et la provocation et sa rhétorique en est la première expression. Autant par ses titres que par les thèmes abordés, *Causeur* ne s'arrête jamais devant une bonne bravade, ne jurant que par un anticonformisme affiché. Le magazine se complait dans la dispute : son slogan « surtout si vous n'êtes pas d'accord » en est un d'ailleurs exemple. Par cette posture, il est souvent critiqué. Il a d'ailleurs été jugé journal « à droite de la droite » par la MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples) en 2010<sup>1</sup>.

L'un de ses angles d'attaque récurrent est le féminisme, et plus précisément « la féministe radicale (ou *gender feminist*) [qui] n'en finit pas d'annoncer en grande pompe hystérique sur les plateaux de télé que tout est à faire et l'ennemi encore à *défaire* » (TPMP : 74)<sup>2</sup>. C'est que le féminisme « va trop loin », car, selon le *Causeur*, l'égalité a déjà été atteinte il y a bien longtemps et le féminisme ne cherche aujourd'hui que la discrimination et l'oppression de l'homme. Nous pouvons ainsi lire que « pour ces amazones paranoïaques, le mal n'a qu'un visage : il est mâle, blanc et, *horresco referens*, hétérosexuel [...] » (TPMP : 74), ou encore des termes détournés comme « *hommophobes* » (TPMP : 75) (supposé signifier la haine du genre masculin). De ces discours apparaît en filigrane une figure victimaire : l'homme opprimé, qui n'est pas sans rappeler la rhétorique masculiniste et son leitmotiv, à savoir « la virilité en crise ».

Face à cette constatation, des questions se posent : quel type d'image cherche à renvoyer le magazine ? Cette image qui paraît au premier abord contestataire et victimaire lui bénéficie-t-elle ? Comment et à quel degré cet ethos victimaire contribue-t-il à la polémique dans laquelle se positionne *Causeur* ? On peut également s'interroger sur les raisons de construire un ethos conflictuel alors que l'imaginaire social y associe des connotations fortement négatives. En somme, les questions peuvent être reformulées

---

<sup>1</sup> LEVY É., LEROY J., « Causeur à l'index ? », sur *Causeur* [En ligne], mis en ligne le 22 février 2010, consulté le 15 mars 2020. URL : <https://www.causeur.fr/causeur-a-lindex-3840>

<sup>2</sup> Nous utilisons un système de renvoi numéro-page que nous expliquons au point méthodologique (→Partie 1 : 3.)

ainsi : comment *Causeur* construit-il son ethos, quelles sont les composantes victimaire de cet ethos, et en quoi cet ethos contribue au discours polémique du magazine ?

Notre travail sera réalisé en cinq temps. Dans un premier temps, nous fournirons un cadrage théorique qui nous permettra de préciser des concepts centraux tels que l'ethos dit, l'ethos montré, l'ethos collectif, mais aussi de définir la rhétorique de la polémique ou encore la rhétorique victimaire. Il nous faudra par la suite donner un premier aperçu de *Causeur*, de son histoire et de son identité médiatique. Cette première présentation sera suivie d'une contextualisation des numéros choisis, afin de pouvoir appréhender pleinement les polémiques dont ils traitent. Dans un quatrième temps, nous tâcherons d'expliquer l'élaboration de l'ethos du magazine, afin de comprendre comment *Causeur* construit celui-ci en s'appuyant sur une supposée victimisation ainsi qu'une certaine violence verbale. Enfin, nous tirerons les conclusions sur cette construction d'ethos, son rapport avec la polémique, et les avantages qu'elle apporte.

L'analyse de l'ethos de *Causeur* semble particulièrement pertinente car elle met en tension plusieurs enjeux argumentatifs, différentes stratégies discursives, ainsi qu'un ethos problématique. Cette recherche tente également de mettre en lumière comment un lectorat, une communauté, un propos et une idéologie propre se construisent dans un contexte socio-culturel précis. À travers l'analyse de l'ethos de *Causeur*, c'est aussi la composante polémique d'un type de discours médiatique actuel que nous étudierons.

Notre travail se centre prioritairement sur un corpus restreint à trois numéros du magazine, afin de procéder à une étude approfondie des dossiers. Cette étude montre de façon empirique les fonctionnements rhétoriques de la polémique et l'atout que peut représenter la revendication d'une victimisation. Par ailleurs, l'analyse permet de cibler la visée politique de l'hebdomadaire. Dès lors, l'étude se veut qualitative et non quantitative : il s'agit d'analyser en détail les mécanismes discursifs internes à chaque numéro, plutôt que de produire des régularités statistiques de phénomènes ponctuels détachés de leur contexte. C'est aussi pour cela que chaque numéro étudié est replacé dans l'actualité des débats au moment de sa parution.

# Première partie : Cadre théorique

## 1. Tradition rhétorique du discours polémique

Notre recherche porte sur plusieurs domaines : l'ethos, le discours polémique en général, et le discours polémique dans les médias en particulier. Par conséquent, l'état de la question est divisé en trois parties. Nous les avons constituées non pas dans une recherche d'exhaustivité historique, mais dans le but de restituer les grands jalons et tournants théoriques de ces domaines. Les ouvrages de références sont sélectionnés selon l'utilité qu'ils auront pour notre travail.

### 1.1. L'analyse rhétorique de la polémique

Cet exposé se concentrera sur la rhétorique en tant qu'elle permet la compréhension du fonctionnement de la parole polémique. Pour ce faire, nous nous référons au premier chapitre de l'ouvrage *Apologie de la polémique*<sup>3</sup> de Ruth Amossy et aux deux premiers chapitres de *Dialogues de sourds*<sup>4</sup> de Marc Angenot, qui proposent un état de la question particulièrement complet.

Bien que l'analyse de la polémique, de son fonctionnement et de sa fonction ait longtemps été mise de côté, elle n'était pas absente du discours des premiers théoriciens de la rhétorique. Elle est néanmoins présentée comme un versant négatif du discours. Ainsi, comme l'explique Ruth Amossy, Aristote, dans sa *Rhétorique*, perçoit la rhétorique comme la possibilité de parvenir à un consensus et ne laisse donc pas la place à l'analyse du conflit et de son fonctionnement propre. Défenseur d'une politique du « juste milieu », Aristote présente la rhétorique comme pilier de la démocratie. Elle accepte le débat mais non la dispute : elle évite les antagonismes. Quant à Platon, qui refuse de voir la rhétorique comme une discipline noble, il l'associe aux sophistes qu'il décrit comme des sceptiques qui n'argumentent pas pour chercher la Vérité mais plutôt pour convaincre. Ces derniers font appel au *pathos* pour persuader, procédé inacceptable pour Platon. Il met en exergue la connotation négative qui s'adosse au *pathos* et à la *persuasion*, et la

---

<sup>3</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2014.

<sup>4</sup> ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008.

connotation positive qui se joint à l'argumentation raisonnée. La rhétorique sera par la suite longtemps associée à la recherche du consensus et la dispute (ou polémique) apparaît dès lors comme un échec dans la tentative d'atteindre celui-ci. Platon parle d'éristique pour désigner l'« art d'avoir toujours raison<sup>5</sup> », alors qu'Angenot la définit, bien plus tard, comme « *tekhne* de la dispute, de la controverse, de la réfutation autant que de l'argumentation positive<sup>6</sup> ». Le rapprochement est aisé avec la polémique.

La rhétorique connaît un déclin continu durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Descartes plaçant la démonstration scientifique comme seule argumentation valide et accès unique à la vérité, il présente la rhétorique comme futile et superflue. Elle équivaut pour lui à une ornementation langagière. En cela, il renoue ainsi avec la tradition platonicienne. La vérité et la rigueur scientifique sont synonymes de rationalité et d'objectivité. Le XIX<sup>e</sup> siècle, siècle du progrès technique et scientifique, continuera d'entériner la connotation négative qui s'associe à la persuasion et, de manière plus générale, à la rhétorique qui devient l'art d'ornementer.

Le discrédit associé à la parole conflictuelle restera longtemps présent dans la tradition rhétoricienne. Ainsi, Perelman et Olbrecht-Tyteca, dans leur *Traité de l'Argumentation. La nouvelle rhétorique*<sup>7</sup>, continuent-ils de concevoir le consensus comme une finalité. En se détachant de la tradition cartésienne qui voulait que la démonstration scientifique soit mathématique, ils marquent un tournant dans l'histoire de la rhétorique. Ils étendent les outils de la démonstration scientifique (logique, objectivité, preuve et raison) aux sciences humaines et aux discours ordinaires. Ainsi, tout discours ayant pour but la persuasion devient un matériel possible de la rhétorique. Ils reviennent à une rhétorique à échelle humaine, réalisant que la logique recherchait « une pureté inhumaine<sup>8</sup> ». Mais si leur ouvrage reste pionnier dans la rhétorique contemporaine, ils n'abordent que très peu le discours conflictuel. En effet, la nouvelle rhétorique :

[...] part du principe que le discours, étudié en tant qu'échange (il y a communication et interaction entre au moins deux participants), permet aux humains

---

<sup>5</sup> Cette expression figée est également le titre de la dialectique éristique proposée par Schopenhauer.

<sup>6</sup> ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, op. cit. p. 52.

<sup>7</sup> PERELMAN C., OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1958.

<sup>8</sup> ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, op. cit., p. 59.

de coconstruire des réponses communes aux problèmes qui se posent dans un espace social donné<sup>9</sup>.

Or, le discours vitupératif et polémique ne se présente pas comme solution aux conflits de la société, au contraire. Perelman et Olbrecht-Tyteca maintiennent la rhétorique sous le signe de la rationalité : l'argumentation doit rendre possible l'accord des esprits raisonnés. Ils opposent la notion de « débat » à celle de « discussion » ; la première n'ayant pour objectif que la victoire (éristique) alors que la deuxième cherche le compromis et l'accord.

Néanmoins, dans les années 1980 naissent de nombreuses recherches et approches innovantes. *Le Discours Polémique*<sup>10</sup>, édité par Nicole Gelas et Catherine Kerbrat-Orecchioni en 1980, en est un bon exemple. Dans ce recueil d'articles, on trouve des recherches sur la définition de la polémique, sur ses espaces discursifs ou encore sur certaines de ses caractéristiques (subjectivité, blocage interlocutoire, etc.). Trois ans plus tard, Dominique Maingueneau propose une *Sémantique de la polémique*<sup>11</sup>, où il émet l'hypothèse que

[...] les discours sont constitutivement polémiques et que les systèmes polémiques, loin d'être des accidents de parcours dans la vie des discours, sont déjà repérables dans la sémantique profonde (ici synthétisée en un ensemble de sèmes fondamentaux et structurants) de chaque discours<sup>12</sup>.

Cependant, ces études prennent une posture descriptive : elles cherchent à expliquer le fonctionnement de la polémique et de la controverse sans questionner la conflictualité propre à la démocratie et son utilité.

L'ouvrage *Dialogues de sourds* de Marc Angenot pose l'hypothèse radicale qu'« on n'argumente pas pour persuader ; si oui on y parvient bien rarement [...]»<sup>13</sup>. Il cherche à comprendre le dessein de ces argumentations qui opposent deux antagonistes et qui

---

<sup>9</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 21.

<sup>10</sup> GELAS N., KERBRAT-ORECCHIONI C. (éds), *Le Discours Polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980.

<sup>11</sup> MAINGUENEAU D., *Sémantique de la polémique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Cheminements », 1983.

<sup>12</sup> GARAND D., « Résumé de *Sémantique de la polémique* de Dominique Maingueneau », dans la bibliographie annotée trouvée sur ADARR [En ligne], consulté le 27/03/2020. URL : <https://www.tau.ac.il/~adarr/index.files/bibliographies/polemique/maingueneau1983resume.htm>

<sup>13</sup> ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, op. cit., p. 96.



s'apparentent à des dialogues de sourds. Pour expliquer ces conflits éternels, Angenot postule qu'il existe des « coupures de logique argumentative<sup>14</sup> » ; les antagonistes n'argumentent pas avec les mêmes logiques, ce qui rend leur opposition indépassable. Se fondant sur diverses controverses qui ont déchiré les philosophes pendant des siècles, il étudie et construit une rhétorique antilogique. Angenot fournit une première étude théorique sur l'échec du consensus et sur les autres fonctions de la rhétorique. Il remet ainsi le désaccord et le conflictuel au cœur de celle-ci et offre une typologie des logiques argumentatives utilisées par l'antilogie. Cependant, il ne se penche pas particulièrement sur la polémique et ses fonctionnements. Notons qu'en 1982, Marc Angenot avait publié *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*<sup>15</sup> montrant déjà un intérêt pour la parole conflictuelle. Le pamphlet fait selon lui partie des discours agoniques<sup>16</sup>, au même titre que la polémique (et la satire). Néanmoins, les deux genres<sup>17</sup> de discours qui nous intéressent se distinguent au niveau de la posture prise par le locuteur vis-à-vis de sa Vérité. Angenot explique que le pamphlétaire se présente comme seul avec sa vérité, qui par conséquent l'exclut du reste du monde. Le polémiste, lui, affronte un antagoniste mais les deux ennemis se rejoignent sur « une topique commune dont les ressources sont mises à profit pour faire triompher la thèse défendue<sup>18</sup> ». Cet essai contient un chapitre sur la rhétorique du pamphlétaire et sur son ethos, dont certaines particularités peuvent être retrouvées dans l'ethos du polémiste.

Enfin, en 2014, Ruth Amossy renouvelle la recherche en dépassant la description rhétorique avec son ouvrage *Apologie de la polémique*<sup>19</sup>. Elle commence par définir la parole polémique et ses stratégies rhétoriques pour ensuite expliquer en quoi elle est nécessaire à la société démocratique. La chercheuse donne par conséquent une typologie des traits associés à la polémique, ainsi que des études de cas dans l'espace public. Son dernier chapitre cherche à expliquer l'existence d'une possible coexistence dans le

---

<sup>14</sup> ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, op. cit., p. 15.

<sup>15</sup> ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

<sup>16</sup> Il définit le discours agonique comme : « [...] un contre-discours antagoniste impliqué dans la trame du discours actuel, lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration de la thèse et réfutation/disqualification d'une thèse adverse », dans ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, op. cit., p. 34.

<sup>17</sup> Nous reprenons le statut de « genre de discours » à Angenot. Il définit la satire, la polémique et le pamphlet comme des genres de discours agoniques. Dans *Ibid.*, p. 37.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>19</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit.

*dissensus*, en s'appuyant sur les recherches de philosophes comme Chantal Mouffe. Si la polémique peut être présente dans tous les types de discours (en tant qu'elle suppose une opposition de deux opinions antagonistes), elle est fréquemment étudiée au sein des médias. Ainsi, plusieurs grands ouvrages cités ci-dessus s'intéressent au discours médiatique.

## 1.2. L'analyse de la polémique dans les médias

La plupart des études sur la polémique et la violence verbale, en effet, se font sur des corpus provenant de différents médias. *La parole pamphlétaire*, par exemple, explicite comment le pamphlet est indissociable de la presse. Elle en est la créatrice et elle le définit, autant par le format que par le contenu (une certaine longueur, des phrases assertives afin de choquer, etc.). La presse se charge également de diffuser et de donner une visibilité à la diatribe et à son orateur. Sur ce même sujet, un dossier intitulé « Que devient le pamphlet ?<sup>20</sup> » a été constitué pour la revue *Mots. Les langages du politique* en 2009. Les chercheurs examinent le renouvellement du pamphlet qui paraît disparu, dépassé. Ils constituent par la suite une typologie des nouveaux lieux du pamphlet, avec entre autres la presse contemporaine (par exemple la presse numérique<sup>21</sup>). *ADARR* a également édité un numéro centré sur l'insulte, la violence verbale et l'argumentation<sup>22</sup>, dont certains articles mettent en lien cette vitupération avec les médias. Citons par exemple « L'insulte comme argument et outil de cadrage dans le mouvement "anti-Sarko"<sup>23</sup> » d'Eithan Orkibi. Ce dernier explore internet et différents organes de presse afin de collecter des matériaux discriminant ou décrédibilisant Sarkozy. Il propose ensuite un examen des moyens et fonctions de la violence verbale dans la rhétorique contestataire.

---

<sup>20</sup> HASTINGS M., PASSARD C., RENNES J. (dirs.), « Que devient le pamphlet ? » dans *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 91|2009, mis en ligne le 30 novembre 2011, consulté le 30 septembre 2019. URL : <https://journals.openedition.org/mots/19157>

<sup>21</sup> « Les journaux d'informations radiophoniques, les articles de journaux mis en ligne font tous un appel à "réagir" à l'actualité, à l'article, c'est-à-dire à ne pas commenter, mais à formuler une réponse courte, fondée sur le ressenti, l'affectivité primaire, ouverte au jeu de mots, à l'insulte, à l'amalgame » ; dans HASTINGS M., « De la vitupération. Le pamphlet et les régimes du "dire vrai" en politique », dans *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 91|2009, mis en ligne le 30 novembre 2011, consulté le 30 septembre 2019. URL : <https://journals.openedition.org/mots/19188>

<sup>22</sup> ROSIER R. (dir.), « Insulte, violence verbale, argumentation », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 12 avril 2012, consulté le 05 mars. URL : <https://journals.openedition.org/aad/1242>

<sup>23</sup> ORKIBI E., « L'insulte comme argument et outil de cadrage dans le mouvement "Anti-Sarko" », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 12 avril 2012, consulté le 05 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1335>

L'*Apologie de la polémique*<sup>24</sup> de Ruth Amossy est également composée d'un corpus prenant source dans les médias : l'exclusion des femmes en Israël et le port de la burqa en France. Elle y explique comment les médias traitent, augmentent, régulent la polémique. Elle aborde notamment les débats télévisés, la presse papier, le rôle du journaliste mais aussi les échanges électroniques en lien avec cette spectacularisation du conflictuel.

Le Centre de linguistique et des sciences du langage s'était associé en 2011 avec le groupe ADARR, dirigé par Ruth Amossy et Rosalyn Koren, pour confectionner le dossier « Polémiques médiatiques et journalistiques<sup>25</sup> » publié par la revue *Semen*. Leur association permet des analyses à la fois sur le discours de communication publique et des analyses argumentatives. Leurs méthodes divergent, mais les deux groupes s'intéressent chacun à « l'interaction verbale polémique réalisée dans un contexte médiatique et le texte qui en constitue le produit langagier (et la trace privilégiée)<sup>26</sup> ».

Tous ces ouvrages donnent à voir la place prépondérante de la polémique dans le discours médiatique actuel. Ils s'attachent à recenser les composantes de la rhétorique conflictuelle et, en proposant des analyses de cas, font voir l'atout qu'elle peut présenter pour les médias, ainsi que les conséquences qu'elle a sur le discours public.

Aucun de ces ouvrages n'étant centré sur la presse magazine, l'article de François Provenzano, « Des “salauds”. Ethos et interdiscours dans *Causeur*<sup>27</sup> », apporte un nouvel éclairage sur la question. Il décortique la rhétorique violente et polémique du magazine *Causeur*. Il examine également comment les traces d'interdiscours et le format magazine participent à la création d'une posture particulière et polémique. De plus, il offre un point d'entrée dans l'analyse discursive d'un des numéros ici étudié : « Touche pas à ma pute ».

---

<sup>24</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit.

<sup>25</sup> AMOSSY R, BURGER M (dirs.), « Polémiques médiatiques et journalistiques », dans *Semen* [En ligne], 31|2011, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 06 mars 2020. URL : <https://journals.openedition.org/semen/9050>

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>27</sup> PROVENZANO François, « Des “salauds”. Éthos et interdiscours dans *Causeur* », dans Durand (Pascal) et Sindaco (Sarah) (dirs), *Le discours « néo-réactionnaire »*. *Transgressions conservatrices*, Paris, CNRS Éditions, 2015, pp. 143-156. Cet article nous étant transmis détaché du reste de l'ouvrage par M. Provenzano, nous respectons la numérotation de l'article donné (pp. 1-10).

À travers cet état de l'art, on comprend que seules quelques études ont été consacrées à la polémique par le biais de l'ethos. De même, rares sont les ouvrages à prendre en compte l'éventuelle composante victimaire de la polémique. Ces deux outils méthodologiques permettent une approche singulière qu'il s'agit maintenant de définir.

## **2. Assise théorique et méthodologie utilisée**

Notre étude s'est construite au prisme de trois axes d'analyse : l'ethos, la rhétorique polémique, ainsi que la rhétorique de victimisation et plus précisément d'auto-victimisation. Nous présentons brièvement ici les ouvrages théoriques qui nous donnent l'assise méthodologique du travail, pour ensuite donner une définition précise de ces outils méthodologiques.

### *2.1. L'ethos*

Pour présenter l'ethos de *Causeur*, nous suivrons le cadre théorique élaboré par Ruth Amossy dans *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*<sup>28</sup>. Elle y expose trois approches théoriques, chacune étant associée à une discipline. La première approche est celle de l'ethos rhétorique qui envisage la présentation de soi comme un outil de persuasion lorsqu'un orateur cherche à convaincre son auditoire. La deuxième perspective est sociologique. Développée par Goffman, elle affirme que l'ethos se construit dans toute interaction, et la présentation fait alors partie de la dynamique interactionnelle. Enfin, l'ethos discursif, théorisé par Dominique Maingueneau. En intégrant la présentation de soi dans l'analyse de discours, ce dernier a étendu son domaine d'application : elle se trouve dans l'oral comme dans l'écrit. L'ethos transparaît ainsi dans l'écriture, à travers le « niveau de langue, le choix des mots, usage d'expressions toutes faites, rythme, humour, etc.<sup>29</sup> ». L'ethos n'est plus utilisé uniquement en vue de persuader, mais il est présent dans chaque acte énonciatif. Ces trois cadres théoriques « sont à la fois distingués et mis en convergence dans un champ qui s'intéresse tant aux discours à visée argumentative qu'aux discours à dimension

---

<sup>28</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010.

<sup>29</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale, op. cit.*, p. 36.

argumentative<sup>30</sup> ». L’ethos nous intéresse particulièrement en tant qu’image de soi que le magazine projette à travers ses textes, mais aussi en tant que contribution au discours polémique. Comme Amossy, nous l’envisageons dès lors comme étant « en relation dynamique avec les autres dimensions constitutives : il est ancré dans l’énonciation, il est foncièrement dialogique et nécessairement doté d’une dimension, sinon d’une visée argumentative<sup>31</sup> ».

Notre analyse s’organise selon deux composantes de l’ethos, à savoir l’ethos dit et l’ethos montré. Maingueneau définit l’ethos dit comme « ce que le locuteur dit sur lui-même<sup>32</sup> », tandis que l’ethos montré correspond à « ce que montre sa manière d’énoncer<sup>33</sup> ». Dans notre travail cette distinction correspond à nos deux premières sections de l’analyse. Une troisième facette de l’ethos, celle de l’ethos collectif, demande quelques précisions. Cette notion connaît une double concrétisation<sup>34</sup>. D’une part, l’ethos peut être construit par plusieurs locuteurs au sein d’un même texte, comme le cas du « Manifeste des 343 “salauds” » que nous étudions. D’autre part, il peut être construit par un locuteur qui projette l’ethos d’un groupe en tant que porte-parole, comme par exemple les journalistes de *Causeur* prenant la défense des hommes. Amossy définit l’ethos collectif comme « l’image de soi qu’un groupe donné construit à travers son discours<sup>35</sup> ». *Causeur* est le produit de plusieurs locuteurs mais nous l’envisageons principalement en tant qu’unité discursive, qui renvoie une image de soi de magazine (un « je » magazine). Toutefois, il y a souvent une mise en scène d’une collectivité dans le discours. C’est dans ces cas-là que nous sera utile la notion d’ethos collectif (un « nous » collectif).

Si nous avons décidé de reprendre la distinction proposée par Maingueneau afin de permettre une organisation des différentes composantes de l’ethos de *Causeur*, il va sans dire que cette dichotomie a certaines limites. Certaines images, et les procédés discursifs

---

<sup>30</sup> QUOY HUTIN S., « Ruth AMOSSY, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* », *Semen* [En ligne], 31|2011, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 27 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/semen/9159>

<sup>31</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., p. 42.

<sup>32</sup> MAINGUENEAU D., « Retour critique sur l’éthos », dans *Langage et société* [En ligne], 2014 | 3 (n° 149) pp. 31-48, mis en ligne le 27 août 2014, consulté le 10 juillet 2020. URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-31.htm>

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., pp. 156-157.

<sup>35</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., p. 159.

qui les créent, relèvent à la fois du dire et du dit (l'expression du pathos par exemple). Nous avons dès lors tenté d'assimiler, dans la mesure du possible, ce qui était déclaré explicitement à l'ethos dit et ce qui était projeté implicitement.

## 2.2. La polémique

L'analyse de la contribution de l'ethos de *Causeur* à la polémique nécessite une assise théorique sur la polémique et sa rhétorique. L'ouvrage *Apologie de la polémique* de Ruth Amossy offre les définitions et les cadres conceptuels auxquels nous nous adossons. Il définit notamment les différents traits de la rhétorique polémique, que nous recensons ici avant de les mettre en lumière dans le discours de *Causeur* par la suite.

Lorsque, dans l'espace public, on parle de débat polémique, c'est généralement parce que la discussion possède une dimension conflictuelle. Il semble en effet que les deux caractéristiques premières de la polémique soient sa nature discursive et sa conflictualité intrinsèque. Néanmoins, cette première définition ne laisse pas entrevoir la polémique comme discours *argumentatif*. La polémique est un discours violent, entre deux entités qui jamais n'aboutiront au consensus. Dès lors, quelle peut être sa dimension *argumentative* ?

Amossy répond que la propriété dialogale de la polémique la rend *a fortiori* argumentative. Puisqu'il y a échange, critiques, réponses entre deux adversaires, il y a forcément une stratégie rhétorique. Chaque partie cherche à défendre son point de vue. Amossy définit la polémique comme une « *modalité argumentative*<sup>36</sup> », en tant qu'elle représente une manière conflictuelle de gérer une argumentation et qu'elle peut être repérée dans plusieurs genres de discours. Elle s'oppose dès lors à Angenot, qui la conçoit comme un genre de discours<sup>37</sup>. Nous optons ici pour la définition d'Amossy et nous envisageons la polémique comme un des pôles du « continuum<sup>38</sup> » argumentatif. Nous émettons l'hypothèse que le discours de presse (genre) possède une composante polémique (modalité).

---

<sup>36</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 70.

<sup>37</sup> Nous avons expliqué plus haut la catégorisation de la polémique dans les discours agoniques (→Partie 1 : 1.1.). Dans : ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, op. cit., p. 34.

<sup>38</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 70.

Une défense argumentée de chaque opinion ne veut pas dire pour autant que les opposants cherchent à se persuader mutuellement. On voit bien comment, lors d'un débat télévisé, deux adversaires politiques ne cherchent pas à se *convaincre* l'un l'autre, ou encore à trouver un compromis. Bien au contraire, chacun exprime son point de vue afin de convaincre le public-cible tout en discréditant publiquement l'adversaire. Peut-on réellement croire que le journaliste de *Causeur* cherche à persuader les féministes de sa thèse (« elles vont trop loin »), en utilisant un vocabulaire tel que « Chiennes de garde » (LTF : 52) ? Comme l'explique Amossy, c'est justement cet impossible consensus qui distingue la polémique de la délibération<sup>39</sup> :

Dans cette perspective, la polémique comme échange agonique qui traverse les genres (pamphlet, discours à la Chambre, article d'opinion...) aussi bien que les types de discours (journalistique, politique...) est une modalité argumentative située à l'un des pôles du continuum, voire de l'extrême limite de ses possibles<sup>40</sup>.

Cette délibération mise en échec est due à plusieurs facteurs rhétoriques. Un de ceux-ci est la dimension primordiale du conflictuel. Il n'est pas seulement inhérent à la polémique, il est ce qui l'initie. La prise de position est souvent dans une telle opposition par rapport à l'antagoniste qu'il y a « exclusion » totale de la position de l'autre. Ainsi,

*[...] la polémique, qui traite de questions d'intérêt public, est une gestion verbale du conflictuel caractérisée par une tendance à la dichotomisation qui rend problématique la quête d'un accord<sup>41</sup>.*

Il y a un Proposant et un Opposant, coconstruits, « n'existant que comme l'envers de l'autre<sup>42</sup> ». Les deux antagonistes se disputent face à un Tiers, qu'il s'agit souvent de rallier à son camp. Cette subdivision se fait sur le « rôle » que tient l'orateur : il est l'acteur de la confrontation (défenseur d'une opinion ou de l'opinion opposée), ou il en est le spectateur.

Un autre facteur de l'irréalisable consensus est la polarisation des deux groupes en opposition. La polémique a en effet souvent recours à la rhétorique de polarisation, qui

---

<sup>39</sup> Le terme « délibération » est compris ici comme « discussion en vue de tomber sur un accord ». C'est pourquoi le terme s'oppose à la polémique qui relève du *dissensus*.

<sup>40</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique, op. cit.*, p. 55.

<sup>41</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique, op. cit.*, p. 58. Quand nous citons en italique c'est que l'extrait utilisé est en italique.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 57.

cherche à constituer deux pôles adverses, inconciliables. Angenot questionne « la raison “commune” [qui], en une conjecture et en un secteur donnés, appliquée à un problème, engendre [...], une topographie à deux pôles<sup>43</sup> ». Cette rhétorique a pour effet – et pour but – de créer ou renforcer un sentiment identitaire au sein des groupes. Les personnes se regroupent autour d’une revendication, d’une idéologie, d’un point de vue et s’organisent en groupes se définissant par opposition à d’autres groupes. Dès lors, l’individu s’assimile au groupe et à sa thèse : il devient un des rôles expliqués plus haut. Cette polarisation réalise ce tour de force de réunir des identités très différentes, l’opinion à défendre devenant le ciment de cette association. C’est, par exemple, une des raisons qui explique la composition éclectique des personnalités constituant les 343 « salauds »<sup>44</sup>. La rhétorique de dichotomisation sépare les opinions, les exacerbe jusqu’à les rendre inconciliables, ce qui tend à polariser l’espace public ; il y a le « ils » et le « nous ». La polarisation, par l’effet de dichotomisation des positions, rend le conflit d’autant plus indépassable.

Amossy dégage un troisième facteur alimentant la conflictualité : la rhétorique de la disqualification. Il va sans dire que les phénomènes de dichotomisation et de polarisation dans un contexte conflictuel amènent une inévitable recherche de disqualification de l’adversaire. L’individu qui se sent faire partie d’un « nous », dont la thèse défendue est antagonique à celle des « ils », tentera d’abaisser et d’affaiblir ceux-ci. Comme l’explique Amossy :

Il y a tout un éventail d’approches antagoniques pour cela : attaquer la parole de l’autre, « discours indigne de confiance » (négation, reformulation déformée, ironie etc.). Pour que cette reprise discriminante soit perçue par l’auditoire, il faut que les traces du dialogisme conflictuel puissent être détectées (marques visibles au sein du contre-discours soit présent en creux par des allusions, soit reconnu grâce au savoir contextuel). La polémique ne peut être perçue comme telle sans que soit repéré et reconnu le discours attaqué dans le texte de l’attaquant<sup>45</sup>.

---

<sup>43</sup> ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, op. cit., p. 20.

<sup>44</sup> François Provenzano explique que ce regroupement surprenant est aussi dû à la « monstruosité énonciative », qui met en scène à la fois une parole radicale et une parole ironique, jouant sur le second degré. Dans : PROVENZANO F., « Des “salauds”. Éthos et interdiscours dans *Causeur* », op. cit., p. 9.

<sup>45</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 62.



Enfin, la rhétorique polémique est caractérisée par sa virulence. Notons que la violence, comme l'aspect émotionnel, ne sont pas des traits intrinsèques à la polémique, mais ils sont récurrents. Il existe des polémiques et des polémiqueurs qui ne font pas appel, ou peu, à ces deux caractéristiques. Sur ce point d'ailleurs, Élisabeth Lévy, directrice de *Causeur*, prétend lors d'un entretien ne pas laisser interférer les émotions avec son journalisme : « *votre émotion, on s'en fout. La communion universelle des médias m'emmerde. Notre boulot, c'est de donner de l'intelligibilité*<sup>46</sup> ». La rhétorique du magazine ne répond-elle pas à de l'émotion, et ne la nourrit-elle pas en retour ? Le caractère polémique que nous analyserons dans divers numéros proposera des éléments de réponse à ces questions.

Néanmoins, si violence il y a, elle est à la fois appelée par les phénomènes expliqués ci-dessus qui exacerbent la conflictualité mais elle est aussi réglementée par les lieux où elle se déploie. Les orateurs doivent se plier aux règles du lieu où ils polémiquent, qui sont dans notre cas celles du magazine. C'est pourquoi Élisabeth Lévy avance dans son « À propos de *Causeur* » que, dans le magazine, « si nous [elles et ses collègues] polémiquons avec nos confrères et lecteurs, nous ferrailons volontiers entre nous. Par le verbe et par l'humour<sup>47</sup> ». Elle voit son périodique comme une espace permettant « l'art de la conversation, la réflexion critique et le désaccord civilisé [...] » ce qui induit certaines limites : la bagarre d'accord, mais avec humour et dans la civilité. Qu'entend-elle par civilisé ? Certainement pas le « politiquement correct », mais plutôt un débat de bonne guerre, pour le plaisir de la discussion franche et décomplexée. Le choix du vocabulaire par la directrice démontre bien une volonté de cadrer le débat, la parole et la virulence. Cadrage sur la forme : ils jouent entre amis, s'entrechoquent intellectuellement avec humour et, par là, Lévy implique une certaine bienveillance. « L'important, c'est la

---

<sup>46</sup> THOMAS C., « Élisabeth Lévy : l'amour du débat », dans *Valeurs Actuelles* [En ligne], mis en ligne 10 juin 2010, consulté le 10 février 2020. URL : <https://www.valeursactuelles.com/politique/elisabeth-levy-lamour-du-debat-27077> Notons au passage une certaine dissonance entre l'ethos dit (« je m'en fou de l'émotion ») et l'ethos montré. En effet, le registre familier laisse transparaître une émotivité (« m'emmerde », « on s'en fout »).

<sup>47</sup> LEVY É., « À propos de *Causeur* », dans *Causeur* [En ligne], consulté le 02 mars 2020. URL : <https://www.causeur.fr/a-propos>

bagarre. La joute, la castagne<sup>48</sup> », sans rancœur aucune<sup>49</sup>. Reste à voir si cette bienveillance s'applique à tous les adversaires de *Causeur*... Peut-il réellement y avoir de la bienveillance dans une argumentation polémique où il y a une constante recherche de disqualification de l'Opposant ? L'analyse qui suit cherchera à répondre, entre autres, à cette question.

### 2.3. La victimisation

Le goût de la joute verbale que réclame *Causeur* se fait d'autant plus fort qu'il dit devoir se défendre face à ses divers ennemis. C'est en cela que le magazine s'énonce comme une victime, ce qui constitue notre troisième axe réflexif. Le dossier « Le dispositif victimaire et sa disqualification<sup>50</sup> » de la revue *Analyse du discours et argumentation* nous a offert la base méthodologique nécessaire. Un article en particulier traite de l'auto-victimisation, rhétorique à laquelle *Causeur* a fréquemment recours. En effet, le magazine ne se contente pas d'écrire à propos des prétendues victimes du féminisme (les hommes), mais se présente aussi comme victimisé et en fait un élément de son ethos. C'est donc bien une rhétorique d'auto-victimisation. Eithan Orkibi recense dans son article « Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahu<sup>51</sup> », les composantes constitutives de ce type de discours. Nous restituons ici les caractéristiques propres à la figure de la victime et les traits du discours d'auto-victimisation.

#### 2.3.1. Construction sociale

Premièrement, il convient de préciser que la notion de « victime » peut être une construction sociale, élaborée par des moyens discursifs comme audio-visuels. Cela

---

<sup>48</sup> CHEMIN A., « Élisabeth Lévy, causeuse de trouble », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne 12 décembre 2013, consulté le 15 mars 2020. URL: [https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2013/12/12/elisabeth-levy-causeuse-de-troubles\\_4332861\\_4497186.html#](https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2013/12/12/elisabeth-levy-causeuse-de-troubles_4332861_4497186.html#)

<sup>49</sup> « Avoir de l'humour sur soi, c'est ce qui lui permet de se réconcilier avec ses adversaires et évite de garder des rancœurs. “C'est une perte de temps. Même dans le cas de mon renvoi de France Culture, alors que l'émission critique des médias, le Premier Pouvoir, marchait bien. J'ai passé l'éponge, mais c'est comme ça.” ». Dans THOMAS C., op. cit.

<sup>50</sup> GRINSHUPUN Y. (dir.), « Le dispositif victimaire et sa disqualification », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23|2019, mis en ligne le 18 octobre 2019, consulté le 20 février. URL : <https://journals.openedition.org/aad/3386>

<sup>51</sup> ORKIBI E., « Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahu », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23|2019, mis en ligne le 18 octobre 2019, consulté le 20 février 2020. URL : <https://journals.openedition.org/aad/3666>

n'implique pas que la victime présentée n'a pas *réellement* été victime, mais qu'elle peut aussi être le résultat d'une fabrication d'un rôle, d'un ethos. Se pose alors la question : quel avantage tirer de cette image de soi ? La reconnaissance du statut de victime offre certains avantages ou bénéfices. Il en résulte une compassion, parfois une punition envers l'agresseur, un dédommagement, etc. Pour ce faire, la victime doit mettre en place une rhétorique qui assure légitimation, indignation et compassion.

En effet, comme l'explique l'analyste du discours Yana Grinshpun<sup>52</sup>, la compassion et l'indignation sont les deux émotions que suscite le statut de victime. La compassion fait ressentir au Tiers la douleur subie par les victimes. Lorsque cette douleur paraît injuste, le public s'indigne et se révolte. « La compassion qu'éprouverait le lecteur/spectateur à l'égard de la victime mise en scène par les discours sociaux peut rester au stade du ressenti passif ou mener à l'action sociale<sup>53</sup> » : l'indignation, lorsqu'elle est exaltée, pousse les foules à réagir et à agir. Un des procédés pour l'exacerber est l'accompagnement discursif de l'événement, autant par le logos que par l'ethos et le pathos. Souvent les médias se chargent de polariser l'espace public (l'ennemi vs. la victime) et d'exalter les émotions en proposant des discours d'accusation ou de défense.

La victimisation<sup>54</sup> peut, dès lors, amener à des discours argumentés cherchant à convaincre le public de la légitimité de l'accusation. Ici les arguments servent à disqualifier l'adversaire et à construire un contre-discours. Cette stratégie implique que le Tiers partage une même doxa négative de l'Opposant. Ce dernier étant présenté comme agresseur dans le discours, s'y attache une série d'images négatives qui décrédibilisent sa parole. La posture de victime devient une arme rhétorique redoutable par sa capacité à rallier les citoyens à la cause. De plus, elle permet aussi le regroupement de personnes sur la base d'une agression commune et, par conséquent, la construction d'une identité collective, d'un ethos de groupe.

---

<sup>52</sup> GRINSHPUN Y., « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23|2019, mis en ligne le 18 octobre 2019, consulté le 20 février. URL : <https://journals.openedition.org/aad/3400>

<sup>53</sup> GRINSHPUN Y., *op. cit.*, p.6.

<sup>54</sup> Yana Grinshpun signale que ce terme connaît une ambiguïté quant à sa définition. Il peut à la fois indiquer la mutation d'une personne en une victime, mais aussi la stratégie argumentative en vue de tirer avantage de la posture de victime. Il est ici utilisé dans ce deuxième signifié.

### 2.3.2. Auto-victimisation

La construction du dispositif victimaire peut être manifestée par des personnes extérieures ou par la victime elle-même. On parle alors d'auto-victimisation, et cette stratégie connaît quelques particularités rhétoriques relevées par Eithan Orkibi<sup>55</sup>. Il explique comment Netanyahu a recours à la stratégie rhétorique de victimisation afin de retravailler son ethos préalable<sup>56</sup>. Si cette stratégie le fait potentiellement apparaître comme « faible », elle lui permet de s'octroyer la compassion et l'indignation du public, ainsi que de disqualifier ses adversaires qui l'ont, injustement, attaqué (dans ce cas, la gauche israélienne).

Partant d'une lecture analytique de plusieurs études sur la figure de la victime, autant dans le domaine de la sociologie que de la criminologie, Orkibi détermine trois composantes de la « rhétorique de *victimisation claim*<sup>57</sup> ». Premièrement, la rhétorique de victimisation propose un discours à forte charge émotionnelle. Le discours est dès lors empreint de pathos, afin de produire l'émotion chez l'interlocuteur. Nous serons nécessaires des ouvrages tels que *Les bonnes raisons des émotions*<sup>58</sup>, en vue d'affiner l'analyse sur cette « dramatisation de la parole<sup>59</sup> ». Dans cette méthode, Plantin précise d'ailleurs que susciter des émotions passe également par l'ethos (« montrez-vous ému ! »), et le logos (« décrivez des choses émouvantes ! »)<sup>60</sup>.

Deuxièmement, Orkibi souligne l'importante résonance culturelle dans les discours de victimisation. Comment l'auditoire peut-il compatir avec l'orateur s'il ne possède pas la même doxa, sur ce qui est, ou non, injuste, propre à susciter de l'indignation ? En bref, de ce qu'est une victime et un bourreau. Par conséquent, la rhétorique d'auto-victimisation doit placer dans son discours des marques reconnaissables de la doxa de la victime. Pourtant, cette doxa est variable selon les personnes et le contexte (comme toutes

---

<sup>55</sup> ORKIBI E., « Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahu », *op. cit.*, p. 4.

<sup>56</sup> Le retravail de l'ethos préalable consiste en la tentative du locuteur de modifier, grâce à son discours, un ethos qu'il avait projeté auparavant. Informations tirées d'AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>57</sup> ORKIBI E., *op. cit.*, pp. 4-5.

<sup>58</sup> PLANTIN C., *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Bern-Berlin-Bruxelles-Frankfurt am Main-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, coll. « Sciences pour la communication », 2011.

<sup>59</sup> PLANTIN C., *op. cit.*, p. 165.

<sup>60</sup> PLANTIN C., *op. cit.*, pp. 168-169.

les doxas) : il y a plusieurs types de victimes et l'orateur doit savoir quel est l'imaginaire victimaire de son public s'il veut gagner sa compassion et son indignation. La victime doit dès lors laisser des marques propres à la figure de victime partagée par lui et son public, marques qui peut-être ne seront pas comprises par des personnes ne partageant pas le même imaginaire social. Pensons ici au terme « *hommophobe* » cité dans notre introduction : il faut partager la même vision de l'homme victimisé pour comprendre et accepter ce terme. Ce partage de représentation permet l'identification du public avec la victime et de là une adhésion à ses revendications.

Enfin, Orkibi explique comment la rhétorique de victimisation repose sur la construction d'une identité collective. La supposée victime n'est plus seule, elle devient, avec son auditoire compatissant, un ensemble de victimes réelles ou potentielles. L'orateur qui se présente comme lésé devient le porte-parole de cette communauté, il ne parle plus seulement pour lui, pour sa défense, mais bien pour les revendications de *toutes* ces victimes. Cette construction lie le groupe et crée une cohésion qui n'est pas sans rappeler la polarisation décrite par Angenot et Amossy. D'ailleurs Orkibi écrit que :

[...] l'on peut noter la justification morale pour affronter un adversaire perçu comme agresseur ; la polarisation entre « eux » – agresseurs immoraux, et « nous » – victimes agressées et donc morales ; la solidarité du groupe face à un ennemi ou une menace qui exige l'unité ; et finalement la mobilisation<sup>61</sup>.

Si la distinction entre la rhétorique polémique et celle d'(auto-)victimisation est réalisée ici par souci de clarté méthodologique, on s'aperçoit bien que les deux se recoupent. La rhétorique de la victimisation, en ce qu'elle implique une opposition, un conflit insurmontable (victime *vs* agresseur), est profondément polémique. De plus, elle mobilise des composantes telles que l'émotion, la construction identitaire, une disqualification de l'adversaire qui sont les mêmes outils que ceux de la rhétorique polémique. Par contre, la séparation en deux « pôles » rhétoriques permet, dans un premier temps, de mettre en avant comment l'ethos projeté repose en partie sur une rhétorique victimaire et, dans un second temps, de saisir en quoi cet ethos nourrit le discours polémique.

---

<sup>61</sup> ORKIBI E., *op. cit.*, pp. 6-7.

#### 2.4. La presse magazine

La rhétorique de la victimisation comme celle de la polémique, nous l'avons dit, doivent tenir compte du discours dans lequel elles prennent place. Il nous faut dès lors un appui méthodologique sur la presse magazine. Puisque ce discours nous parvient sous une forme et une modalité particulières, l'étude doit suivre une méthodologie adaptée. Nous suivrons celle proposée par le *Manuel d'analyse de la presse magazine*<sup>62</sup>. Deux articles en particulier nous intéressent : « Propriétés et fonctions de la presse magazine<sup>63</sup> » de Jamil Dakhli, qui élabore les spécificités et clés d'analyse de ce format particulier. Ainsi, il met en lumière les caractéristiques du magazine, comme son iconophilie, sa périodicité particulière (souvent hebdomadaire), et sa grande accessibilité « par la forme, le contenu et le mode de diffusion<sup>64</sup> ». Ces critères seront repris lors de notre analyse, afin de cerner leur apport à la construction de l'ethos de *Causeur*.

« Le discours de la presse magazine<sup>65</sup> », de François Provenzano, nous sera plus utile pour l'analyse discursive de la presse magazine. Ce format, puisqu'il reprend à la fois discours écrit et discours visuel, doit être étudié linguistiquement et sémiotiquement. Ces deux branches fournissent les outillages nécessaires à l'étude rhétorique du discours, l'image et le texte participant à l'argumentation du discours. Provenzano souligne que, par conséquent, « ces formes rhétoriques sont complexes, c'est-à-dire ne fonctionnent qu'en interaction l'une avec l'autre [...]»<sup>66</sup>. En effet, le discours argumente en fonction de l'image (et réciproquement), il est soutenu par une police, mise en avant par la mise en page, etc<sup>67</sup>. Par la suite, l'auteur propose quatre entrées conceptuelles qui permettent l'analyse du discours, qui seront mobilisées et étudiées dans notre recherche : la doxa, le genre du discours, l'énonciation et l'argumentation. Ces quatre concepts théoriques sont intrinsèques au discours et à son analyse.

---

<sup>62</sup> BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin, 2018.

<sup>63</sup> DAKHLIA J., « Propriétés et fonctions de la presse magazine », dans BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, op. cit., pp. 51-65.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>65</sup> PROVENZANO F., « Le discours de la presse magazine », dans BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, op. cit., pp. 85-104.

<sup>66</sup> *Ibid.*, pp. 92-93.

<sup>67</sup> Une analyse des images des numéros étudiés aurait été pertinente. Toutefois, nous avons fait le choix, dans le cadre de cet exercice, de nous concentrer uniquement sur le texte, afin d'en proposer une analyse plus fouillée et approfondie.

Notre méthode se veut déductive ; partant d'un constat général d'une certaine rhétorique polémique et victimaire dans *Causeur*, nous cherchons à comprendre les particularités, fonctions et fonctionnement de celle-ci. Partant de l'étude d'un magazine en particulier, nous espérons, grâce à une méthode inductive cette fois-ci, mettre en lumière une rhétorique usuelle dans certains courants idéologiques. Par là, nous tenterons de montrer comment une certaine rhétorique nourrit un ethos discursif personnel qui vient s'assimiler et alimenter un ethos collectif d'une identité et d'une posture politique.

### **3. Délimitation et justification du corpus**

Le corpus restreint est composé de trois numéros de *Causeur*. Le premier numéro intitulé « Touche pas à ma pute ! » est sorti en novembre 2013, le second « La terreur féministe » est publié durant l'été 2015, et le dernier, proposant le titre « Arrêtez la chasse à l'homme ! », date de novembre 2017. Ces trois numéros démontrent à la fois une forte charge polémique envers le féminisme et une rhétorique de victimisation des hommes.

Nous avons choisi ces deux « bornes » car les deux numéros qui les composent offrent des dossiers qui marquent un tournant historique et démontrent une posture idéologique déterminante pour le magazine vis-à-vis du féminisme. Le premier est en effet un coup de tonnerre dans le paysage médiatique et signale une prise de position forte et assumée de la part du magazine. Le « Manifeste des 343 "salauds" » et le dossier qui l'entoure amènent une revendication précise sur le débat relatif à la pénalisation de la prostitution (« touche pas à ma pute »), tout en explicitant un positionnement clair quant au féminisme (« le féminisme abolitionniste empiète nos libertés ») et dévoile une posture victimaire (« nous les hommes sommes victimes de censure »). S'en est suivi une polémique médiatique, qui a placé *Causeur* dans un rôle d'ennemi du féminisme.

Le dernier numéro choisi, « Arrêtez la chasse à l'homme ! », est publié suite à l'« Affaire Weinstein » et l'explosion du mouvement « #Metoo » en octobre 2017. Il marque un autre positionnement polémique du magazine, dans un contexte déterminant pour l'histoire du féminisme. La délimitation de notre corpus s'est donc faite sur des critères thématiques et historiques : les deux numéros traitent du féminisme et s'inscrivent tous les deux dans une polémique retentissante et décisive pour l'histoire des médias et du féminisme. Suite au choix de ces deux magazines ancrés dans un contexte particulier, nous nous sommes attachée à rechercher d'autres numéros proposant des dossiers centrés

sur la vision du féminisme selon *Causeur*, dans l'écart temporel constitué par nos « numéros-lisières ». Nous en avons trouvé un : « La terreur féministe ». Ce dossier reprend bien les deux axes rhétoriques étudiés : la polémique féministe et la victimisation de l'homme.

L'analyse portant sur trois numéros différents, un système de référence économique et efficace a été nécessaire. Nous nous y référerons grâce au système numéro-page (TPMP : page), avec les noms des numéros abrégés en acronymes : TPMP pour « Touche pas à ma pute ! », LTF pour « La terreur féministe » et ACH pour « Arrêtez la chasse à l'homme ! ».

#### 4. Présentation de *Causeur*

S'agissant d'étudier une rhétorique particulière dans un corpus constitué d'une sélection de numéros du magazine *Causeur*, une présentation s'impose.

##### 4.1. Historique et identité médiatique de *Causeur*

*Causeur* est un hebdomadaire fondé en 2007 par la journaliste Élisabeth Lévy, qui s'entoure d'une série de figures journalistiques et intellectuelles parisiennes. Elle dirige la rédaction aidée de quatre journalistes rédacteurs en chef<sup>68</sup>. Elle fonde *Causeur* avec Gil Mihaely, doctorant en histoire, qui écrit principalement des articles sur les questions politiques et internationales. Un autre rédacteur en chef est Marc Cohen, ancien membre du parti communiste français et ancien journaliste à *L'Idiot international*, journal polémique et politiquement ambigu fondé par Jean-Edern Hallier<sup>69</sup>. Daoud Boughezala est le directeur-adjoint de *Causeur*, ainsi que le troisième rédacteur en chef. Enfin, l'écrivain Jérôme Leroy, « [c]ompagnon de route d'un communisme sans dogme, anar des chemins buissonniers<sup>70</sup> », est, lui, le rédacteur en chef culture.

---

<sup>68</sup> LEVY E. (dir.), « Auteurs », sur *Causeur* [En ligne], consulté le 02 mars 2020. URL : <https://www.causeur.fr/auteurs>

<sup>69</sup> L'article « "La tentation national-communiste" " L'Idiot ", laboratoire rouge-brun », du journal *Le Monde*, présente bien cette ambivalence politique vis-à-vis du communisme que démontrent le journal et ses contributeurs. Dans les AUTEUR INCONNU, « Archives », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 01 juillet 1993, consulté le 26 mars 2020. URL [https://www.lemonde.fr/archives/article/1993/07/01/la-tentation-national-communiste-l-idiot-laboratoire-rouge-brun\\_3955634\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1993/07/01/la-tentation-national-communiste-l-idiot-laboratoire-rouge-brun_3955634_1819218.html)

<sup>70</sup> RASPIENGEAS J.-C., « Jérôme Leroy, franc-tireur mélancolique », sur *La Croix* [En ligne], mis en ligne le 19/01/2017, consulté le 26 mars 2020. URL : <https://www.la-croix.com/Culture/Livres-et-idees/Jerome-Leroy-franc-tireur-melancolique-2017-01-19-1200818355>



S’y adjoignent différents auteurs, comme le journaliste Basile de Koch, chroniqueur pour les magazines *Voici* et *Valeurs actuelles*, ou encore Eugénie Bastié, journaliste au *Figaro* depuis 2014, « gênée » par le féminisme<sup>71</sup>. Des figures controversées et médiatisées comme le journaliste Éric Zemmour, le philosophe Alain Finkielkraut, ou encore Frédéric Beigbeder, signataire du « Manifeste des 343 “salauds” », y sont fréquemment invitées à « causer ». Ce mélange de journalistes d’horizons professionnels et idéologiques différents – certains étaient initialement de gauche, comme Marc Cohen – rend la visée politique éditoriale à la fois confuse et intrigante.

Initialement publié en ligne, *Causeur* connaît également une version papier, présente dans les kiosques, depuis 2013. Le prix de lancement est de 4,90 € et le premier tirage s’élève à 40 000 exemplaires<sup>72</sup>. Le premier numéro papier est intitulé « Le nouveau désordre moral » et l’on peut y voir, en couverture, une petite fille faisant un doigt d’honneur (ce qui donne un aperçu du goût pour le conflictuel et la provocation du magazine). Son actionnaire principal est Gérald Penciolelli, personnalité notoire pour sa proximité avec l’extrême-droite française<sup>73</sup>.

*Causeur* présente toutes les caractéristiques du *newsmagazine*, défini dans le *Manuel d’analyse de la presse magazine* comme « [...] magazine proposant un suivi de l’actualité, le plus souvent hebdomadaire. [...] Pour se distinguer de la presse quotidienne, les newsmagazines cherchent à proposer une analyse approfondie de l’actualité<sup>74</sup> ». Il s’apparente dès lors, dans son identité visuelle (format et layout) et son rapport à l’actualité, aux magazines *L’Obs*, *Marianne*, *L’Express*, etc. En tant que magazine papier, il devient un objet propre et en connaît toutes les caractéristiques : une couverture souvent accrocheuse, autant par les titres que par les illustrations ; un éditorial (écrit le plus souvent par Lévy) ; un sommaire alimenté de photographies des célébrités composant le numéro ; différents articles, dont un dossier ; des publicités et une quatrième

---

<sup>71</sup> LUYSSSEN J., « Eugénie Bastié, déjà croisée », dans *Libération* [En ligne], mis en ligne le 18 mai 2016, consulté le 26 mars 2020. URL : [https://www.liberation.fr/france/2016/05/18/eugenie-bastie-deja-croisee\\_1453474](https://www.liberation.fr/france/2016/05/18/eugenie-bastie-deja-croisee_1453474)

<sup>72</sup> Ce sont les chiffres donnés par le site *Offremedia*. Dans AUTEUR INCONNU, « Causeur sera disponible en kiosques le 4 avril », sur *Offremedia* [En ligne], mis en ligne le 3 avril 2013, consulté le 15 mars 2020. URL : <https://www.offremedia.com/causeur-sera-disponible-en-kiosques-le-4-avril>

<sup>73</sup> HANNE I., « ‘Causeur’ l’ouvre en kiosque », sur *Libération* [En ligne], mis en ligne le 4 avril 2013, consulté le 15 mars 2020. URL : [https://www.liberation.fr/ecrans/2013/04/04/causeur-l-ouvre-en-kiosques\\_949979](https://www.liberation.fr/ecrans/2013/04/04/causeur-l-ouvre-en-kiosques_949979)

<sup>74</sup> BLANDIN C., (dir.), « Glossaire », dans *Manuel d’analyse de la presse magazine*, op. cit., p. 308.

de couverture qui vient clôturer l'objet. Par cette forme, *Causeur* propose souvent une uniformité de thèmes, ou tout du moins dans ses dossiers. Ces derniers portent fréquemment sur des sujets qui font polémique dans l'actualité avec une prédilection pour l'islamisme, l'immigration, le multiculturalisme, le féminisme ou encore l'identité française et le nationalisme.

Pour encadrer le dossier, le magazine offre en ouverture une série d'articles traitant des actualités. On y trouve régulièrement les chroniques de Basile de Koch, « Le moi de Basile », où il livre ses critiques sur la culture, ses observations sur la société, ses pensées et anecdotes. Une autre chronique est tenue par Alain Finkielkraut : « L'esprit de l'escalier ». Elle est une retranscription des commentaires sur l'actualité que le philosophe émet tous les dimanches sur la Radio de la communauté juive. Enfin, à la suite du dossier, le magazine fournit des articles portant sur la culture, et plus particulièrement des critiques culturelles.

#### 4.2. *Causeur* : salon de l'« antipolitiquement correct »

Dans la rubrique « À propos de *Causeur* », Élisabeth Lévy, directrice de la rédaction, explique avoir créé le magazine en 2007 « pour tous ceux que le ronron dominant exaspère ou désespère [...], avec quelques esprits libres venus d'horizons idéologiques et professionnels divers<sup>75</sup> ». Cette introduction laisse déjà entrevoir la ligne éditoriale et la rhétorique choisies par le magazine. Les journalistes revendiquent une lutte contre la langue de bois qu'ils perçoivent dans les médias contemporains. Pourquoi cette visée idéologique ? Un aperçu de la création et une présentation des différents contributeurs, et plus particulièrement de la directrice, permettent de mieux comprendre cet horizon.

Élisabeth Lévy, présentée par *Le Monde* comme « polémiste [qui] pourfend le politiquement correct [et qui] ne craint pas de rire avec les extrêmes<sup>76</sup> », entre dans le journalisme bien avant *Causeur*. Elle escortera d'ailleurs, en 1997, son ami Philippe Cohen dans la création de *Marianne*. Ce magazine avait déjà vocation de déjouer le politiquement correct, bien que, contrairement à *Causeur*, sa visée éditoriale se prétendait plutôt de gauche. Elle montre très vite un goût pour l'humour cynique et pour la critique envers une pensée présumée unique, « qui se réfugie derrière la tolérance et la bien-

---

<sup>75</sup> LEVY É., « À propos de *Causeur* », *op. cit.*

<sup>76</sup> CHEMIN A., *op. cit.*

pensance<sup>77</sup> ». Élisabeth Lévy se veut une défenseuse du débat, de la discussion, du journalisme d'idées qui s'affronte et s'attaque. Peu à peu, cette lutte se dirigera presque exclusivement contre la gauche. Elle dira, lors d'un entretien, que « la gauche a un problème avec la réalité car elle fait d'une opinion une vérité, comme si on ne pouvait pas être autre chose que favorable à l'homoparentalité et qu'hostile à Nicolas Sarkozy<sup>78</sup> ». C'est sur ces idéaux qu'elle fonde *Causeur* en 2007.

## 5. Contextualisation des numéros étudiés

Toute polémique engage un événement marquant, qui initie un conflit, duquel résultent des échanges discursifs. Les numéros de *Causeur* composant notre corpus font tous partie de polémiques plus larges, qui se jouent au niveau national, voire international pour certaines. Ils disputent des questions qui déchirent la société française et ses médias. Le magazine répond à d'autres articles traitant de l'événement conflictuel et engendre à son tour des réactions qui nourrissent la dispute. Il s'agira ici de situer en quelques mots le contexte de chaque numéro, afin de saisir la polémique générale dans laquelle ils s'inscrivent.

### 5.1. « Touche pas à ma pute »

Le numéro 7 de *Causeur*, intitulé « Touche pas à ma pute », sort en novembre 2013, alors qu'est proposée une loi pénalisant les clients de la prostitution. L'Assemblée Nationale française discute en octobre 2013 une loi « renforçant la lutte contre le système prostitutionnel<sup>79</sup> », dont un des articles suggère la sanction d'une amende de 1500 euros pour le client. La proposition suscite rapidement de vives réactions, autant des associations de travailleurs et travailleuses du sexe, que des abolitionnistes<sup>80</sup> ou encore des presses d'horizons idéologiques divers. Très vite se constituent deux camps. On peut ainsi lire dans *Le Monde*, sous l'intertitre « Qui est pour, qui est contre ? », que :

De nombreuses associations féministes (Osez le féminisme, l'Assemblée des femmes, le Collectif féministe contre le viol...), le mouvement du Nid, qui est

---

<sup>77</sup> CHEMIN A., *op. cit.*

<sup>78</sup> THOMAS C., *op. cit.*

<sup>79</sup> Proposition de loi retrouvée sur le site de l'Assemblée nationale française [En ligne], enregistré le 10 octobre 2013, consulté le 20 mars 2020. URL : <http://www.assemblee-nationale.fr/14/propositions/pion1437.asp>

<sup>80</sup> Le terme désigne les militants luttant pour l'abolition de la prostitution.

présent sur le terrain et soutient la reconversion de prostituées, et la Fondation Scelles font campagne en faveur de la loi. Ils sont rassemblés dans le collectif Abolition 2012.

En revanche, le planning familial, le Strass, Act Up et plusieurs associations de soutien aux prostituées (Médecins du monde à Paris et à Nantes, Cabiria à Lyon, Grisélidis à Toulouse, les Amis du bus des femmes à Paris) sont opposés à la pénalisation des clients. Ils estiment que les prostituées de rue seront encore plus poussées dans la clandestinité<sup>81</sup>.

C'est dans cette dichotomisation déjà bien présente que se positionne *Causeur* avec son « Manifeste des 343 “salauds” » : ils font partie des « contre ». La polémique prendra néanmoins un nouveau tournant suite à ce manifeste. La revendication du « droit de vendre librement ses charmes » (TPMP : 57) et d'aller « aux putes » (TPMP : 56) par 343 hommes, et la reprise de la forme du célèbre « Manifeste des 343 salopes » pour la légalisation de l'IVG en (1971), choque et scandalise une partie de l'opinion publique. Une nouvelle dispute publique se développe autour de ce manifeste, qui est jugé comme une revendication de « la liberté de disposer contre rémunération et sans pénalité du corps de certaines femmes<sup>82</sup> » pour certains, et comme une revendication de la liberté pour d'autres. À nouveau, différents médias s'emparent du sujet pour rendre compte des opinions divergentes et conflictuelles, voire pour participer à la polémique. Le journal *Le Monde*<sup>83</sup>, par exemple, informe dans un de ses articles que différentes personnalités féministes, dont Najat Vallaud-Belkacem<sup>84</sup> ou encore Anne Zelensky<sup>85</sup>, ainsi que la secrétaire générale du Strass (Syndicat du travail sexuel), se sont prononcées à l'encontre de ce manifeste, démontrant bien la dimension polémique que prend ce qu'Élisabeth Lévy appelle « l'affaire des salauds » (TPMP : 53).

---

<sup>81</sup> DUPONT G., « Prostitution : la pénalisation des clients adoptée par les députés », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 10 mars 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/11/26/prostitution-la-penalisation-des-clients-mesure-phare-du-texte-de-loi\\_3520429\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/11/26/prostitution-la-penalisation-des-clients-mesure-phare-du-texte-de-loi_3520429_3224.html)

<sup>82</sup> ZELENSKI A., « L'appel “Touche pas à ma pute” humilie les femmes », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 29 octobre 2013, consulté le 23 mars 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/10/29/l-appel-touche-pas-a-ma-pute-humilie-les-femmes\\_3504547\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/10/29/l-appel-touche-pas-a-ma-pute-humilie-les-femmes_3504547_3232.html)

<sup>83</sup> AUTEUR INCONNU, « Tarifé - 343 “salauds” réclament leur droit à la pute », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 30 octobre 2013, consulté le 24 avril 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2013/10/30/tarife-343-salauds-reclament-leur-droit-a-la-pute\\_6000687\\_4832693.html](https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2013/10/30/tarife-343-salauds-reclament-leur-droit-a-la-pute_6000687_4832693.html)

<sup>84</sup> Ancienne ministre des Droits des femmes sous la présidence de François Hollande.

<sup>85</sup> Féministe française, signataire du « Manifeste des 343 salopes ».

## 5.2. « La terreur féministe »

Le mensuel intitulé « La terreur féministe » est publié au cours de l'été 2015 et ne manque pas de susciter une vive polémique. Le propos principal du dossier est de mettre en lumière la tournure terroriste que, selon les journalistes, prend le féminisme. Le titre et les différents articles composant le dossier scandalisent différents médias, se regroupant pour former un Opposant à *Causeur*. Le magazine féministe *Terra Femina* a par exemple répondu par une « Lettre ouverte<sup>86</sup> », qui répond et réfute point par point les arguments et revendications du dossier. Le média *Acrimed* propose une analyse du dossier qui le définit comme « un attentat contre le journalisme<sup>87</sup> », signée par Julien Salingue et Vincent Bollenot. Enfin, le magazine *Les Inrockuptibles*<sup>88</sup> publie également un article répondant, en utilisant les mêmes procédés que *Causeur* (comme l'ironie<sup>89</sup>), aux différentes affirmations de ce numéro.

## 5.3. « Arrêtez la chasse à l'homme ! »

Enfin, le dernier numéro étudié s'inscrit dans le courant de l'« Affaire Weinstein ». L'« Affaire » débute le 5 octobre 2017, suite à la publication dans le journal *The New York Times* de témoignages de plusieurs femmes issues du milieu cinématographique, qui accusent le producteur hollywoodien Harvey Weinstein d'agressions sexuelles. Quelques jours plus tard, le *New Yorker* dévoile des nouvelles victimes. Le scandale éclate, Harvey Weinstein est accusé de six viols ainsi que d'autres agressions et harcèlements sexuels<sup>90</sup>.

---

<sup>86</sup> PARKER J., « Lettre ouverte à Causeur et sa “Terreur féministe” », sur *Terra Femina* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 18 mai 2020. URL : <https://www.terrafemina.com/article/lettre-ouverte-a-causeur-et-a-sa-terreur-feministe278903/1>

<sup>87</sup> SALINGUE J, BOLLENOT V., « Causeur dénonce la “terreur féministe” : un attentat contre le journalisme », sur *Acrimed* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 22 mai 2020. URL : <https://www.acrimed.org/Causeur-denonce-la-terreur-feministe-un-attentat-contre-le-journalisme>

<sup>88</sup> BOINET C., « Quand Causeur s'attaque aux féministes : les 10 citations les plus outrancières », sur *Les Inrockuptibles* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 20 mai 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/2015/07/10/actualite/actualite/quand-causeur-sattaque-aux-feministes-les-10-citations-les-plus-outrancieres/>

<sup>89</sup> « Notons que *Causeur* a un goût prononcé pour les analogies guerrières. Leur côté amazone sans doute ». Dans *Ibid.*

<sup>90</sup> Nous avons trouvé toutes ces informations dans un article récapitulatif du journal *Le Monde*. Pour plus d'informations, nous renvoyons à celui-ci : AUTEUR INCONNU, « Affaire Weinstein : du scandale au mouvement #metoo, retour sur une année de révélations », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 06 octobre 2018, consulté le 25 juillet 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/10/13/chronologie-de-l-affaire-weinstein\\_5200261\\_3476.html?fbclid=IwAR0uitNMiWMKjMiJ23Sf1xMEAO-VjhaBiMMKdIeGp80ERwKuL43eEDuzE2M](https://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/10/13/chronologie-de-l-affaire-weinstein_5200261_3476.html?fbclid=IwAR0uitNMiWMKjMiJ23Sf1xMEAO-VjhaBiMMKdIeGp80ERwKuL43eEDuzE2M)

L'esclandre est tel qu'il déclenche partout dans le monde une vague de témoignages de femmes ayant vécu une agression sexuelle. Des personnalités célèbres invitent les femmes à prendre la parole pour mettre en lumière l'internationalisation et l'étendue du phénomène. En France, le hashtag #Balancetonporc est lancé, précédant de peu le hashtag américain #Metoo (mouvement lancé le 15 octobre 2017<sup>91</sup>). Les mouvements sont des succès, des milliers de femmes réagissent, les médias parlent de libération de la parole des femmes<sup>92</sup>.

Face à cette prise de parole, une partie de l'opinion publique s'effraie de l'impact de ce mouvement, y voyant un « tribunal médiatique<sup>93</sup> » subjectif, dangereux et illégal. *L'Obs* publie, en février 2018, un numéro intitulé « Faut-il tout balancer ? », auquel Alain Finkielkraut a participé, qui questionne : « [q]uelles sont les limites de la campagne #Balancetonporc ? Où commence la délation ?<sup>94</sup> ». De même, le philosophe Raphaël Enthoven décrie l'utilisation du mot « balancer » sur le studio Europe 1, y voyant un appel à la délation<sup>95</sup>. C'est dans ce camp de la perplexité – pour ne pas dire de l'opposition – que se range *Causeur*. Le magazine s'indigne de ce qu'il considère être de la délation généralisée et y perçoit l'annonce de l'inversion de la charge de la preuve.

#### 5.4. *Causeur et les trois polémiques étudiées*

Ces contextualisations mettent en lumière le caractère dialogique du discours que produit *Causeur* et la caractéristique fondamentalement interactionnelle des médias. Les différents organes de presse se répondent, s'attaquent, s'allient, formant les groupes

---

<sup>91</sup> AUTEUR INCONNU, « Affaire Weinstein : du scandale au mouvement #metoo, retour sur une année de révélations », *op. cit.*

<sup>92</sup> « La Journée internationale des droits des femmes apparaît cette année sous un jour nouveau. #balancetonporc, #metoo... : depuis l'affaire Weinstein, la parole des femmes s'est libérée ». Dans BOUANCHAUD C., « Droits des femmes : cinq mois après l'affaire Weinstein, un 8 mars à la résonance inédite », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 08 mars 2018, consulté le 05 juillet 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/03/08/cinq-mois-apres-l-affaire-weinstein-un-8-mars-a-la-resonance-inedite\\_5267314\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/03/08/cinq-mois-apres-l-affaire-weinstein-un-8-mars-a-la-resonance-inedite_5267314_3224.html)

<sup>93</sup> DELAHOUSSE M., « Balance ton porc : "La justice d'opinion cloue des hommes au pilori" », sur *L'Obs* [En ligne], mis en ligne le 13 février 2018, consulté le 05 juillet 2020. URL : <https://www.nouvelobs.com/justice/20180213.OBS2143/balance-ton-porc-la-justice-d-opinion-cloue-des-hommes-au-pilori.html>

<sup>94</sup> ARON M., « Affaires Hulot, Darmanin, Mennel... Faut-il tout balancer ? », sur *L'Obs* [En ligne], mis en ligne le 13 février 2018, consulté le 05 juillet 2020. URL : <https://www.nouvelobs.com/societe/20180213.OBS2148/affaires-hulot-darmanin-mennel-faut-il-tout-balancer.html>

<sup>95</sup> Propos trouvés sur : ENTHOVEN R., sur *Les InrocksTV* [En ligne], mis en ligne le 16 octobre 2017, consulté le 07 juillet 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/inrocks.tv/balancetonporc-pour-raphael-enthoven-les-femmes-doivent-porter-plainte/>

polarisés spécifiques à la polémique. Ces interactions sont d'autant plus fréquentes que la communication actuelle se fait dans l'immédiateté. Cela a pour conséquence des discours médiatiques qui abondent de fragments d'interdiscours, de discours rapportés.

Nous voyons ainsi que *Causeur* répond, plus ou moins directement, aux autres médias. Le premier numéro (« Touche pas à ma pute ») et le dernier numéro (« Arrêtez la chasse à l'homme ») s'inscrivent dans une polémique plus générale à laquelle le magazine prétend devoir répondre. Le numéro « La terreur féministe » est également présenté comme une réponse nécessaire à un affrontement vécu par les journalistes. Replacer les trois dossiers étudiés dans leurs contextes médiatico-discursifs propres offre déjà un premier aperçu de l'ethos que cherche à renvoyer *Causeur*. Il projette une image de *newsmagazine* qui est dans l'air du temps, qui traite des grandes affaires du moment<sup>96</sup> et est en interaction avec les autres médias. La mise en scène de cette interaction et de son implication dans les questions sociétales importantes, grâce des dossiers spéciaux, permet à *Causeur* de se montrer en tant que magazine sérieux et reconnu dans le champ médiatique. Puisqu'il est en interaction avec beaucoup d'organes de presse française, via les polémiques dont il traite, et qu'il s'implique dans des débats brûlants de l'actualité, *Causeur* s'énonce comme un magazine incontournable, de référence, dans le paysage médiatique français.

De plus, nous avons pu remarquer que *Causeur* tend systématiquement à se positionner en tant qu'Opposant dans les différentes polémiques. Cet autre trait constitutif de son ethos demande à être analysé plus amplement, afin de trouver ce qui, dans le discours même, indique cette posture prise. Il nous faut maintenant procéder à l'analyse de l'ethos du magazine, en commençant par l'ethos dit.

---

<sup>96</sup> Avec un certain retard qui est propre à la presse magazine. « [...] la périodicité des magazines est tout sauf quotidienne », ce qui induit une certaine « déconnexion de l'actualité ». Dans DAKHLIA J., *op. cit.*, p. 53.

## Deuxième partie : Analyse de l'ethos. *Causeur* et le (néo)fémminisme

L'ethos, nous l'avons vu, peut être étudié selon plusieurs axes d'analyse. Nous allons d'abord analyser l'ethos dit de *Causeur*, pour ensuite étudier l'ethos montré et interroger le rapport entre ces deux ethos et comment ils contribuent à la polarisation du discours public et médiatique français, et donc au discours polémique.

### 1. L'ethos dit

Il s'agit dans ce chapitre de voir ce que les journalistes disent sur eux-mêmes. Nous envisageons d'abord la conflictualité mise en scène. Ensuite, nous appréhendons trois composantes de l'ethos dit du magazine : celles d'être libertaire, défenseur d'une virilité<sup>97</sup>, et gardien d'une identité française. En nous situant sur un autre niveau d'analyse, nous aborderons par la suite l'humour dit<sup>98</sup> et l'ethos collectif dit, pour, enfin, se pencher sur le phénomène du retravail de l'ethos préalable.

#### 1.1. Mise en scène du conflit : *Causeur* comme *Opposant*

Les contextualisations des trois numéros ont soulevé la question du rôle que joue le magazine dans les polémiques. Les journalistes sont-ils ceux qui les initient ou y répondent-ils ? Comment le magazine met-il en scène sa position au sein de la polémique dont il fait partie ? Nous avons pu remarquer qu'il s'institue systématiquement en tant qu'Opposant, en tant que répondant à la polémique. Quelles sont les traces laissées dans son discours, pour que *Causeur* réussisse à se dire en opposition ?

Le premier numéro étudié prend une position particulière puisque qu'il répond à une polémique qu'il a lui-même suscitée. En effet, Élisabeth Lévy ouvre son article « Touche pas à ma pute » avec l'affirmation « nous n'avons rien vu venir » (TPMP : 53). Ils en sont

---

<sup>97</sup> Nous envisageons la virilité en tant que « “modèle archaïque dominant [...] : socle anthropologique de représentations extrêmes anciennes mais toujours présentes, assignant une “valence différentielle” aux sexes et assurant une hégémonie du pouvoir viril fondée sur l'idéal de force physique, de fermeté morale et de puissance sexuelle. [...] cette domination masculine ne relève d'aucun état de nature, mais [...] elle est profondément inscrite dans celui de la culture, du langage et des images, des comportements que ceux-ci inspirent et ordonnent ». Dans CORBIN A., COURTINE J.-J., VIGARELLO G., *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, t.3, 2011, p. 8.

<sup>98</sup> Notions que nous définissons dans le point en question (→Partie 2 : 1.5.)



les premiers surpris : « nous n'avions pas un instant imaginé les tombereaux d'insultes qui allaient se déverser sur nous et sur les malheureux signataires » (TPMP : 53). Elle explique par ailleurs que « l'affaire des salauds » avait commencé avant même la publication du numéro. Cela les positionne donc comme répondant à cette polémique. Le conflit n'est pas initié par les journalistes, mais pas les Autres, par l'adversaire.

Dans le numéro « La terreur féministe », la phrase d'ouverture du dossier indique qu'« il y a des choses avec lesquelles on ne rigole pas en public » (LTF : 37). Cette phrase inscrit l'auteur et le lecteur, par la tournure impersonnelle, dans un débat plus large. Le magazine se positionne comme défenseur de la liberté de rire face à des attaques déjà existantes. C'est sur la constatation qu'on ne « rigole » plus de tout que le magazine a dû réagir. C'est à la fois en tant que *témoin* et en tant qu'*indigné* que se présente le magazine. Les auteurs assistent à un événement dont ils ne peuvent que s'offusquer et doivent donc prendre la parole pour *réagir* à ces injustices. Ainsi, dans l'article « 30 millions d'ennemis » nous pouvons lire :

Timothy Hunt 71 ans, prix Nobel de médecine, a été obligé de démissionner de son université londonienne sous la pression hurlante des réseaux sociaux, non sans avoir fait son autocritique (LTF : 38).

L'événement de la démission est relaté en s'appuyant sur une prise de position vis-à-vis de celui-ci, mais aussi de la polémique plus générale : la terreur féministe. En effet, le verbe « obliger » à la voix passive indique l'injustice vécue par l'inculpé. Cette injustice est d'autant plus grande qu'il a fait son autocritique préalablement. De plus, la journaliste fait voir l'impuissance de l'universitaire renommé face à la doxa, ce qui est appuyé par le complément circonstanciel « sous la pression hurlante ». La démission « obligée » du prix Nobel suscite l'indignation de la journaliste, qui le fait comprendre par la charge émotive de la phrase (avec, par exemple, le subjectivème « hurlante »). Son indignation est d'autant plus forte que l'accusé appartient à une certaine élite sociale et intellectuelle, ce que laisse transparaître la mention de son métier et de son prix. Apparaît, en creux, un point de vue de la part de Lévy : les personnes appartenant à ce statut social devraient être dispensées des sentences imposées par l'opinion publique. Le magazine relate de la même manière un autre événement, journalistique cette fois :

Le journal *Le Monde* du week-end des 22 et 23 octobre a réservé quatre pages à la mise en accusation sans aucune contradiction ni réserve des mœurs des mâles

hétérosexuels, tandis qu'il consacrait trois autres pleines pages à l'éloge des heureux « prépeurs<sup>99</sup> » [...] (ACH : 56).

Par ce procédé d'informations rapportées, *Causeur* assure une présence de la polémique déjà antérieure à leurs articles. Il contribue à la prolongation chronologique et textuelle de la polémique. L'exemple ci-dessus montre qu'il y a réponse à des événements ayant déjà eu lieu, mais réponse qui s'engage pleinement dans la polémique. En effet, quand Anne-Marie Le Pourhiet qualifie l'article du *Monde* d'« accusation sans aucune contradiction ni réserve », elle affiche une prise de position claire, qui, à nouveau, apparaît comme *réaction* à ce dont elle est témoin. Ces réactions relèvent souvent de l'indignation, qui pousse les journalistes à prendre la parole. *Causeur* renvoie une image de soi d'Opposant, face à une polémique que lui impose la société et dont il se fait le révélateur. Elle est imposée soit par le scandale dans lequel les journalistes sont impliqués, soit par l'attaque portée à leurs valeurs et libertés. À cause de cette posture de défenseurs, ils se voient forcés de répondre :

Défense de rire, défense de dire, défense de désirer : il est temps de se révolter – faute de quoi il ne se trouvera personne pour vous [les hommes] plaindre le jour où votre tour viendra de passer à la casserole féministe (LTF : 38).

*Causeur* utilise un autre procédé discursif pour se présenter comme Opposant, à savoir la *dramatisation* des événements<sup>100</sup>. Par dramatisation, nous entendons mettre en lumière l'ampleur des polémiques que donne à voir *Causeur* dans ses discours. Les polémiques ne sont pas seulement les leurs, elles sont celles de la France entière, celles de la démocratie. L'utilisation du syntagme « affaire des salauds » laisse déjà voir cette volonté de présenter l'événement comme national – le terme affaire étant fréquemment employé pour désigner des scandales à dimension nationale<sup>101</sup> – et donc de se détacher d'une intentionnalité de polémique. Notons toutefois que ce terme est mis entre guillemets dans l'article, ce qui indique une distanciation ironique de la part de la journaliste. Les adversaires apparaissent, dès lors, comme ayant créé un scandale avant

---

<sup>99</sup> Nom donné aux utilisateurs du traitement préventif contre le Sida. À ce propos, Le Pourhiet ajoute que le remboursement de ce médicament par la Sécurité sociale est « parfaitement discriminatoire » (ALCH : 56).

<sup>100</sup> Nous reprenons le principe de « dramatisation de l'événement » d'Amossy. Dans AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 81.

<sup>101</sup> Pensons, par exemple, à l'Affaire Dreyfus, l'Affaire Sauvage ou l'Affaire Polanski.

l'heure : « nous étions encore en train de plancher sur ce numéro, quand le coup est parti, sans que nous ayons pu faire quoi que ce soit » (TPMP : 53). Les guillemets permettent également de se déresponsabiliser : ils rapportent la formule, ils n'en sont ni les inventeurs, ni la cause. La déresponsabilisation est double : de l'énoncé et du scandale en soi. La dramatisation se manifeste aussi par la portée qu'ont, prétendument, les « affaires » auxquelles participent *Causeur*. Ainsi, dans le numéro « Arrêtez la chasse à l'homme », qui s'inscrit dans le sillage de « l'affaire Weinstein », la polémique dépasse les actes du producteur, pour porter, selon *Causeur*, sur l'entrave à la liberté que présente le mouvement de « délation » (ACH : 38). Alain Finkielkraut écrit : « [j]e ne crois pas pour ma part que l'émancipation puisse passer par la délation générale » (ACH : 50), ou encore que c'est « l'être humain civilisé » (ACH : 50) en lui qui a été écœuré par le mouvement #Metoo.

Le magazine, par conséquent, ne se situe pas seulement comme Opposant mais également comme acteur de la polémique. Les journalistes ne se contentent pas de relater les polémiques en cours, ils y participent activement, les renouvellent ou encore en élargissent la portée. Amossy note qu'un journaliste peut être « partie prenante de la polémique qu'il rapporte. Il se pose à la fois en journaliste et en polémiste, en metteur en scène et en acteur<sup>102</sup> ». C'est bien le cas de *Causeur* qui met en scène des polémiques qui sont déjà présentes, mais auxquelles ils se doivent de participer afin d'en dénoncer les travers. L'appropriation et la réactivation de la polémique à la fois légitiment la participation active des journalistes mais aussi impliquent le lecteur qui assiste au nouveau conflit qui lui est présenté.

Pourquoi les journalistes cherchent-ils à se présenter comme Opposant et non Proposant ? Il semble qu'une certaine perception négative s'attache au rôle du Proposant. Il peut être bénéfique de se présenter comme arbitre de la polémique et non comme élément déclencheur. Cette posture permet de s'énoncer comme un observateur objectif du débat, qui constate et tire les seules conclusions possibles. En se disant Opposant, *Causeur* fait coup double : il est à la fois défenseur et attaquant. Ses journalistes se présentent comme n'ayant pas eu le choix : ils *doivent* réagir, ce qui assure un ethos de personne morale et droite, qui s'oppose par sens du devoir. De plus, ils s'assurent un ethos

---

<sup>102</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique, op. cit.*, p. 81.

de personnes courageuses, celles qui ne peuvent se taire devant l'injustice engendrée par les Proposants. Ici apparaît une composante importante de l'ethos de *Causeur* : celle du résistant. Cet ethos recèle beaucoup de connotations positives : historiquement, aux résistants est souvent accolée l'image de courageux ayant lutté contre un oppresseur ou un occupant dominant. Pensons, entre autres, à la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale. En se posant comme résistants, les journalistes diabolisent aussi l'adversaire, procédé qui, nous le verrons, revient à plusieurs reprises.

## 1.2. *Causeur* comme libertaire

Si les journalistes doivent s'exprimer dans les polémiques en cours, c'est au nom de la lutte pour la liberté. Ils sont associés « par la force des choses » aux polémiques, car les adversaires, les « néoféministes<sup>103</sup> », mettent en danger ces libertés. Une de ces libertés chères à *Causeur* est celle de l'expression. Le magazine se présente comme défenseur inconditionnel de toute parole, toute opinion. Vis-à-vis du féminisme, cette libération de la parole se manifeste par la réfutation du consensus créé, voire imposé par ce mouvement social. Ainsi, dans l'article « 30 millions d'ennemis » sont trouvées des phrases telles que :

Il ne m'a pas échappé qu'il n'y avait en France ni goulag, ni KGB, ni chef suprême [...]. Cependant je n'en démordrai pas : derrière l'étendard du féminisme, c'est bien une mécanique de terreur qui se déploie par le chantage victimaire et l'intimidation. Le premier symptôme de cette terreur, c'est qu'il est interdit de s'en moquer. Et même de la voir (LTF : 37).

Apparaît implicitement la volonté de dénoncer une « pensée unique<sup>104</sup> » qui censurerait la parole de ceux qui s'y opposent. L'expression même de « pensée unique »

---

<sup>103</sup> Une remarque s'impose. *Causeur* désigne ses ennemies par le terme « néoféministe » et « féministe ». Le premier terme, nous le verrons, fait signe à une stratégie de retravail de l'ethos préalable (→Partie 2 : 1.7.) et à une stratégie de disqualification de l'adversaire (→Partie 2 : 2.1.). Toutefois c'est bien à toutes les féministes actuelles que s'attaque *Causeur* comme l'indique le titre même du dossier « La terreur féministe ». Dès lors, nous désignons l'adversaire du magazine par le terme « féministe », afin d'éviter la connotation négative qu'attache le magazine à celui de « néoféministe ». De plus, *Causeur* implique systématiquement que les féministes sont des femmes (par les dénominations comme par les accords grammaticaux, nous le verrons au fil des exemples de l'analyse). C'est pourquoi nous nous référons également aux féministes en tant que « elles ».

<sup>104</sup> On retrouve l'utilisation de cette expression dans un de nos numéros (ACH : 87), mais pas dans les dossiers étudiés. Néanmoins, nous trouvons de nombreux synonymes tels que « doxa » (ACH : 57), « paradis de l'Un » (TPMP : 70), « 'police des arrière-pensées'' » (LTF : 55), etc. Ici l'idée se manifeste par l'analogie avec un régime dictatorial, une « mécanique de terreur ».

appelle un commentaire. Elle est, historiquement, associée à la rhétorique progressiste. L'expression était utilisée pour dénoncer l'omniprésence du néolibéralisme<sup>105</sup>. Elle est reprise par le magazine pour la retourner contre les initiateurs de dénonciations : les progressistes eux-mêmes. *Causeur* a souvent recours à cette technique oratoire. Le retournement des armes contre l'adversaire le disqualifie, mais a aussi pour effet de brouiller les contours de l'idéologie suivie par le magazine. Nous verrons plus amplement ce brouillage dans le point sur l'ethos montré (→Partie 2 : 2.3.).

L'exemple donné ci-dessus illustre comment les journalistes affirment s'opposer au féminisme afin de conserver leur liberté de penser et s'expriment dans le but de lutter contre une supposée censure de la parole. Cette « pensée unique » féministe est possible, selon *Causeur*, parce qu'elle résulte d'une « tendance ». La tendance conduit les esprits à suivre les théories à la mode sans recul critique : « le nouveau truc, c'est “*la convergence des luttes*”, rebaptisée “*intersectionnalité*” » (TPMP : 75) ; « comme l'explique la *consent theory*, la théorie très en vogue sur les campus américains » (TPMP : 75) ; « tendance dont la théorie du genre, base avancée du féminisme guerrier, constitue l'avatar le plus récent » (TPMP : 70). Le terme « tendance » réduit ces théories à des simples modes intellectuelles et leur confère des connotations péjoratives. Ces dernières sont appuyées par la référence aux « campus américains », qui fait voir un certain mépris de la part de la journaliste. Cette phrase décrit, implicitement, des féministes européennes qui suivent aveuglément une mode parce qu'elle est américaine, et par la même occasion dénonce l'influence démesurée qu'aurait l'Amérique sur la France. Les journalistes projettent par conséquent un ethos de libres penseurs qui restent fidèles à leurs idéaux.

La liberté est multiple et ils en défendent toutes ses variantes : liberté sexuelle, liberté d'expression, liberté de rire, etc. La liberté est au cœur des articles du magazine et les journalistes la présentent comme étant le moteur du « Manifeste des “343 salauds” » : « [n]ous aimons la liberté » (TPMP : 57). En effet, le droit d'aller « aux putes » (TPMP : 56) devient, pour *Causeur*, synonyme de liberté des mœurs, du corps, de la sexualité, etc.

---

<sup>105</sup> À ce propos, le journaliste Ignacio Ramonet écrit un article entier, où il compare le néolibéralisme à une religion. Il y traite des « “bibles” des investisseurs et des boursiers ». Plus loin, il se désole de « [l]a répétition constante, dans tous les médias, de ce catéchisme par presque tous les hommes politiques, de droite comme de gauche, lui confère une telle force d'intimidation qu'elle étouffe toute tentative de réflexion libre, et rend fort difficile la résistance contre ce nouvel obscurantisme ». Dans RAMONET I., « La pensée unique », janvier 1995, dans « Archives », sur *Le Monde diplomatique* [En ligne], consulté le 05 août 2020. URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/1995/01/RAMONET/6069>

Nous l'avons vu plus haut, la revendication première (c'est-à-dire lutter contre la pénalisation du client) est recadrée pour devenir une revendication de Liberté. *Causeur* se construit un ethos de « libertaire<sup>106</sup> » en exprimant par écrit et à de multiples reprises leurs revendications de la liberté à tout prix. La liberté est plus qu'un droit, c'est un idéal.

C'est ce même désir de liberté qui pousse les journalistes à réagir face aux mouvements #Metoo et #Balancetonporc. La dérive que prennent, selon eux, ces mouvements met en danger ce pour quoi ils luttent. Le néoféminisme réussit à « imposer [ses] lubies et [à] menacer nos libertés » (LTF : 39). En effet, il impose un « sexuellement correct » (TPMP : 57), ou encore « délathon » (ACH : 49). Les libertés étant mises en danger, les journalistes sentent le besoin de défendre ce qu'il en reste, ce qui les représente. S'ajoute à l'ethos de libertaire un ethos de défenseur d'un monde en voie de disparition, disparition causée entre autres par le féminisme.

En tant que défenseur de libertés menacées, *Causeur* se présente comme victimisé par le féminisme. Qui pourrait dire en effet que se voir retirer une liberté ne relève pas d'une victimisation ? Les différentes causes défendues par *Causeur* sont toutes envisagées comme des cas, voire des avancées sociales, en voie de disparition. Le magazine se dit gardien d'un monde d'avant, d'un monde qu'il dit et qui participe de son ethos. Un des avatars de ce monde d'avant, qui aujourd'hui est mis en danger par les féministes, est l'« homme d'antan » (TPMP : 58). En effet, en s'attaquant aux « hommes, les vrais » (TPMP : 58), à ce qu'ils symbolisent, les féministes s'en prennent également aux valeurs prônées par l'hebdomadaire. L'entretien avec Beigbeder est assez édifiant à ce propos. Suite à son entrée dans le magazine *Lui*<sup>107</sup>, les journalistes l'interrogent sur ce qu'est la virilité à l'heure actuelle. Il en résulte une série de considérations sur l'« identité française » (TPMP : 59), sur la littérature, sur l'instauration de la « démocratie partout même, y compris dans la chambre à coucher » (TPMP : 60) par les féministes, etc. De

---

<sup>106</sup> « Qui, en théorie comme en pratique, va le plus loin possible dans le sens de la liberté individuelle absolue; qui est inspiré par ou qui se réclame d'un idéal ou d'une doctrine de liberté absolue ». Dans : « Libertaire », dans le Trésor de la langue française informatisée, sur *CNRTL* [En ligne], consulté le 20 juillet 2020. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/libertaire>

<sup>107</sup> *Lui* est un magazine créé en 1963, par l'éditeur Daniel Filipacchi (Paris Match). Il était défini comme un mélange de presse dite « de charme » et de culture. Il est repris en 2013 par Jean-Yves Le Fur, et Frédéric Beigbeder en est le rédacteur en chef. Informations trouvées dans : DEBOUTE A., « Frédéric Beigbeder relance le magazine "Lui" », sur *Le Figaro* [En ligne], mis en ligne le 18 juin 2013, consulté le 26 juillet 2020. URL : [https://www.lefigaro.fr/medias/2013/06/18/20004-20130618ARTFIG00628-frederic-beigbeder-relance-le-magazine-lui.php?fbclid=IwAR3cqq0SfWP3uz0qRrQHFFAwa48e4pRvkVpoKA8RQ43eKQd4iZfn\\_r5u43U](https://www.lefigaro.fr/medias/2013/06/18/20004-20130618ARTFIG00628-frederic-beigbeder-relance-le-magazine-lui.php?fbclid=IwAR3cqq0SfWP3uz0qRrQHFFAwa48e4pRvkVpoKA8RQ43eKQd4iZfn_r5u43U)

plus, l'entretien se présente comme une série de réflexions, auxquelles participent pleinement les journalistes, démontrant bien qu'ils s'englobent dans la victimisation que ressentiraient les amateurs de libertés : « [e]n attendant, le parti de la liberté est devenu celui de la répression, notamment en matière de sexualité, ou plutôt d'hétérosexualité » (TPMP : 60).

C'est ce même regroupement de personnes victimisées que l'on retrouve dans la mise en garde d'Élisabeth Lévy :

Défense de rire, défense de dire, défense de désirer : il est temps de se révolter  
– faute de quoi, il ne se trouvera personne pour vous plaindre le jour où votre tour  
viendra de passer à la casserole féministe (LTF : 38).

Ce n'est pas seulement les hommes qui sont en danger, mais bien toutes les libertés et, par conséquent, le « nous » prévient du danger. Si nous avons montré en quoi, selon le magazine, les féministes s'en prennent aux libertés comme celle d'expression ou de mœurs, il faut à présent détailler comment *Causeur* dit la victimisation des hommes. Le magazine dépeint les féministes en tant qu'elles amalgament une série d'idéologies qui contribuent toutes, selon lui, à leur victimisation (progressisme, culturalisme, antiracisme, etc.).

### 1.3. *Causeur comme défenseur de l'homme « viril »*

Les militantes seraient la cause d'une « virilité en crise<sup>108</sup> » actuelle. La thématique est également l'argument principal du discours masculiniste<sup>109</sup>. Le principe de « crise »

---

<sup>108</sup> Nous avons choisi de mettre ce topique entre guillemets pour deux raisons. Premièrement nous tenons à signaler une distanciation énonciative : ce topique est véhiculé et admis par les masculinistes, mais nous n'affirmons pas de sa vérité – et même nous la contredisons (pour plus d'information, nous renvoyons à CORBIN A., COURTINE J.-J., VIGARELLO G., *op. cit.*). De plus, nous utilisons les guillemets afin de mettre en lumière la précaution que demande cette notion. Elle implique qu'il existe une virilité modèle, collective, propre à tous les hommes. Cette notion, selon les différentes époques, mais aussi les différentes sociétés peut recouvrir différentes significations. C'est ce qu'explique Dupuis-Déri dans : DUPUIS-DÉRI F., « Le discours de la “crise de la masculinité” comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », dans *Cahiers du Genre* [En ligne], 2012|1 (n°52), mis en ligne le 25 juin 2012, consulté le 24 juillet 2020, pp. 124-12. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-1-page-119.htm#>

<sup>109</sup> François Dupuis-Déri, chercheur spécialiste sur les études de genre et sur le masculinisme, explique que le terme peut avoir deux significations contradictoires. Il peut désigner des hommes solidaires à la cause féministe, tout en luttant contre les stéréotypes et les discriminations vécues par les hommes<sup>109</sup>. Néanmoins, et plus couramment, il désigne un discours qui prône la « mise en crise » de l'identité des hommes. Cette « crise » serait due aux femmes, et d'autant plus aux féministes qui, à l'heure actuelle, auraient trop de pouvoir. Informations tirées de DUPUIS-DÉRI F., « Le “masculinisme” : une histoire politique du mot (en anglais et en français) », dans *Recherches féministes*, 22|2009 (n°2), sur *érudit* [En ligne], mis en ligne le 15 février 2010, consulté le 20 juillet 2020, pp. 97-123. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/039213ar> .

implique une mise en danger de la personne, ici de l'homme, et appelle à la réaction. L'homme serait à la fois en proie à un questionnement identitaire, dû au basculement sociétal, et persécuté par les féministes. Si le magazine revendique un « ils sont victimes » – le « ils » étant les hommes – ces supposées victimes englobent, à première vue, les hommes de l'équipe de *Causeur*. La mise en danger des hommes fait que, au sein de la rédaction, les journalistes masculins se disent concernés (LTF : 51) tandis que leurs collègues féminines affirment être effrayées pour leurs amis (TPMP : 55).

En recensant les termes récurrents qui signifient cette « virilité en crise » dans le magazine, on remarque qu'ils sont cristallisés autour de quatre figures masculines : le « pauvre type », l'émasculé, l'hétérosexuel maudit et le père proscrit. Ces figures, nous le verrons, participent à l'ethos dit de *Causeur* en ce qu'elles expriment explicitement une victimisation vécue par les hommes ou qu'ils risquent de vivre : ils disent « voyez ce qu'ils vivent » ou « voyez ce que nous risquons de vivre ». De plus, ces figures symbolisent un idéal perdu, ou en voie de perte. En effet, en creux de ces « virilités en crise », se dessine la prétendue « vraie » virilité.

### 1.3.1. Le « pauvre type »

L'expression « pauvre type » est rencontrée dans plusieurs articles. Elle désigne à chaque fois un homme connaissant une misère sentimentale et sexuelle. Cette misère peut être due à un manque de courage, mais elle est souvent causée par l'avancée et l'influence du féminisme. Après avoir regardé une émission télévisée portant sur des rencontres amoureuses, le journaliste Pierre Lamalattie déplore toutes les requêtes qu'y font les femmes auprès des hommes. Il lui semble qu'aujourd'hui, l'homme doit être « utile », il a des « fonctions à remplir » (TPMP : 73). L'homme, pour Lamalattie, est objectivé par la femme, qui le conçoit comme une série de critères à remplir, aux dépens du « sel d'une relation » (TPMP : 73). La femme est décrite comme manipulatrice, calculatrice, avide et cruelle : « [L]a conversation entre Gérard et cette femme virait à l'entretien d'embauche » (TPMP : 72). Le « pauvre Gérard » (TPMP : 72) finit par pleurer, par s'excuser, se faire dominer par la femme en somme. Le « pauvre type » est pitoyable. Pour les journalistes, la femme, influencée par les acquis du féminisme, ou plutôt par les demandes que les féministes font passer pour essentielles, se complait à juger et rabaisser l'homme.



L'homme doit aller au restaurant pour y « amener [la] femme régulièrement », il doit être « quelqu'un “*qui participe*”, “*qui partage*”, “*un homme sur qui compter*” » (TPMP : 73). Les guillemets et l'italique indiquent que le discours est rapporté impliquant que c'est là les dires et attentes des femmes. Subissant une telle pression et complètement dépossédés de leur volonté propre, les hommes finissent par devenir « des êtres ternes, de gentils toutous, voire de pauvres types » (TPMP : 73).

Face à ces êtres ternes, les femmes se montrent indifférentes. Paradoxe suprême : elles veulent un homme docile mais il en devient « ennuyeux pour les femmes » (TPMP : 73). Délaissés, les « pauvres types » cherchent tout de même une présence féminine. C'est ce que *Causeur* décrit lorsqu'il s'indigne que la société veuille « [...] taper sur la clientèle des “putes”, bien souvent de pauvres gars qui usent de filles sans joie [...] » (TPMP : 70). Nous retrouvons le thème de la misère sexuelle que vivaient les hommes aujourd'hui. Cette « misère » est imposée par les femmes dans le cas des Gérard, par les féministes dans le cas de la pénalisation de l'« amour tarifé » (TPMP : 70). En réalité, si les femmes victimisent parfois les hommes, c'est à cause – selon *Causeur* – de l'influence qu'elles subissent des féministes.

C'est cette même thématique que développe Bennasar dans son article sur Weinstein :

Ainsi, si l'on crie au viol sur toutes les ondes depuis trois semaines, c'est parce qu'un producteur puissant dans le monde, mais un pauvre type dans l'intimité, qui a le goût du risque et des femmes, mais peu d'éducation, a été obligé de réussir pour coucher [...] (ALCH : 53).

La figure du « pauvre type » met en lumière deux convictions de *Causeur* : l'homme connaît une misère sentimentale<sup>110</sup> causée, directement ou indirectement, par les féministes, mais simultanément, cette figure leur inspire le mépris. Le mépris vient donc de la femme, mais aussi des journalistes : l'utilisation de l'expression « pauvre type » en est l'illustration. Ils se distancient de ces désespérés pour montrer, avec un argument s'approchant de l'appel à la pitié, ce à quoi sont réduits les autres hommes. Le « pauvre type » fait pitié, voire attendrit (dans le but, par exemple, de changer la vision que le lecteur pouvait avoir de Weinstein), mais il annonce aussi l'avenir des hommes. En ne

---

<sup>110</sup> De plus, *Causeur* implique dans ces différents articles que l'homme possède un besoin nécessaire sur le plan sexuel et affectif. Si ces désirs ne sont pas assouvis, il devient misérable et « un pauvre type ». Cette vision fortement limitée de l'homme est également une des idées fortes dans les groupes masculinistes.

s'assimilant pas à eux, les journalistes projettent un ethos de personnes distinguées, supérieures à ces hommes. En prenant leur défense, ils se montrent comme des personnes compatissantes. Comme le cas de Gérard le démontrait, cette victimisation forte va de pair avec, ou plutôt résulte pour *Causeur* de la domination de la féministe, qui peut aller jusqu'à l'émasculatation de l'homme.

### 1.3.2. L'émasculé

La thématique de l'émasculatation revient également à plusieurs reprises dans le magazine. Ainsi, Delacomptée écrit que, pour les féministes, « il existe quelque chose en trop » (TPMP : 70), qu'elles cherchent à « priver les hommes de leurs génitoires » (TPMP : 71). Cette recherche de l'émasculatation aurait pour but l'« éradication » (TPMP : 71) de l'homme et de son rôle de géniteur. Raisky, lui, s'inquiète face à leur volonté de « couper tout ce qui dépasse » (LTF : 51). Il y a donc une attaque des propriétés biologiques de l'homme, mais aussi une attaque psychologique produite par la prétendue politique de Terreur qu'imposent les féministes. Ainsi, face à l'oppression, les hommes – de peau blanche précise Delacomptée – connaissent une « diminution croissante du nombre de spermatozoïdes » (TPMP : 71). Évidemment, cette émasculatation est aussi symbolique. Les hommes sont privés de leurs génitoires en ce qu'ils symbolisent la virilité idéalisée par les journalistes. Ainsi, la diminution de spermatozoïdes va de pair avec une augmentation du doute et de la honte. De même, la femme, en s'appropriant le « mince avantage » (TPMP : 76) de l'homme, c'est-à-dire « l'esprit d'initiative dans les affaires et s'ingéni[er] à explorer le monde, à le changer » (TPMP : 76), le rend « incapable » (TPMP : 77). Il perd son courage, son habileté, voire son intelligence (TPMP : 77). L'ethos victimaire projeté par *Causeur* est ici particulièrement criant.

Olivier Malnuit raconte dans les « souvenirs épouvantés » (LTF : 46) de son travail pour le magazine féminin *Ragazza*, que « [s]ans [s]'en rendre compte, non seulement [il était] devenu féministe mais plus vraiment sûr d'être homme » (LTF : 46). Il continue en expliquant que cette dévirilisation l'a amené à être « entre deux sexes » (LTF : 46). Il y a une réelle remise en question de l'identité sexuelle, dont le féminisme est la cause et le moteur. Ce glissement vers la crise de la sexualité masculine permet d'introduire la troisième figure récurrente dans *Causeur* : celle de l'hétérosexuel maudit.

### 1.3.3. L'hétérosexuel maudit

« Ah si seulement vous étiez gay, les choses seraient tellement plus simples ! » (TPMP : 80). Voilà qui résume bien le sentiment rencontré à de multiples reprises dans le magazine. Pour *Causeur*, la société actuelle est injuste envers les hommes hétérosexuels. Être hétérosexuel implique, selon le magazine, une virilité particulière<sup>111</sup> que l'homme hétérosexuel ne peut pourrir vivre pleinement : il est sans cesse contrôlé, observé, et opprimé ; il doit prendre garde à « *Big Mother* » (TPMP : 70). Par exemple :

Embrasser une femme pour la saluer ? À peine tolérable. La charmer ? Peut-être même la courtiser ? Très vite sexiste. À moins, bien sûr, d'avoir le physique de Conchita Wurst et les manières de Stéphane Bern (LTF : 47).

Terrifié, l'homme hétérosexuel n'ose plus s'approcher de la femme, il risque « [...] de perdre un contrat, une émission ou la considération de [son] voisin [...] » (LTF : 38). Face à ces injustices – car c'est bien comme cela que *Causeur* présente ces événements – l'homme a deux solutions : prendre « les traits de l'homosexuel » (TPMP : 71) ou pencher pour « le silence prudent de la soumission » (LTF : 38). C'est ce à quoi Malnuit fait allusion lorsqu'il écrit qu'il faut avoir l'apparence de Conchita Wurst, une drag queen autrichienne<sup>112</sup>, ou de Stéphane Bern, journaliste et présentateur TV français assumant son homosexualité. Implicitement, le magazine induit que l'hétérosexuel ne peut plus être viril (tel que conçu par *Causeur*). C'est d'ailleurs tout le propos de l'interview avec Frédéric Beigbeder, où se trouvent des extraits tels que « ce qui a disparu, c'est la virilité comme modèle ? » (TPMP : 58), ou encore « faut-il dire adieu aux machos ? » (TPMP : 58). Notons au passage certains raccourcis et stéréotypes dont *Causeur* fait usage : les homosexuels ne sont pas virils, ils sont maniérés, il n'y a qu'un seul type de virilité, un seul archétype d'homme hétérosexuel (→Partie 2 : 1.3.5.), etc. Pour *Causeur* donc, l'hétérosexuel est une première fois maudit par la nature même de son orientation sexuelle. Cette malédiction passe autant par les apparences que par les comportements : il souffre car il est attiré par le sexe opposé et qu'il le montre. Ne pouvant plus s'assumer en tant que tel, il doit se confronter à ce que Bastié dénomme la « transsexualisation de la société » (LTF : 42) et Delacomptée le « genre unique » (TPMP : 71).

---

<sup>111</sup> *Causeur* a sa conception propre (idéalisée) de ce qu'est un homme et de ce qu'est la virilité, ce que nous abordons dans le point plus loin intitulé « L'homme, le vrai » (→Partie 2 : 1.3.5.).

<sup>112</sup> Conchita Wurst est connue pour avoir gagné l'Eurovision en 2014.

L'hétérosexuel serait une seconde fois désavantagé, face aux homosexuels cette-fois. En effet, le magazine rapporte à plusieurs reprises des cas où l'homme hétérosexuel connaît une supposée injustice et une discrimination que les hommes homosexuels ne vivraient pas. Ainsi, lorsqu'il raconte ses peines pour trouver une compagne pour la soirée, le journaliste Jérôme Leroy explique qu'« [u]n terrible sentiment d'injustice vous étreint alors. La malédiction hétéro » (TPMP : 80). Le chapeau<sup>113</sup> annonce déjà bien cette injustice : « [l]e sexe, c'est toujours plus facile quand on est homo » (TPMP : 80). De même, Le Pourhiet avance que la société est plus indulgente envers la sexualité des homosexuels que celle des hétérosexuels. Elle explique que le journal *Le Monde* accuse les « mœurs des mâles hétérosexuels » (ALCH : 56), alors qu'il célèbre les « heureux "prépeurs" » (ACH : 56). Elle écrit : « Alain Finkielkraut a raison : la Pravda a l'indignation sélective. Jouir sans entraves n'est manifestement pas "pour tous" » (ACH : 56). Le nom donné au journal *Le Monde*, la « Pravda » (le journal russe soviétique au service du parti communiste), le désigne comme journal biaisé, inféodé au mouvement progressiste. Implicitement, le progressisme (dont le féminisme fait partie selon *Causeur*) est assimilé à un parti unique, qui, au travers de ses organes de presse, ferait passer sa vision de la sexualité, de la société. La référence au mariage pour tous fait, à nouveau, signe au traitement de faveur que recevraient les homosexuels. Alors que la société – une partie significative du moins au vu des manifestations en faveur de la loi – soutient le mariage pour tous, elle refuse, selon la journaliste, aux hommes hétérosexuels le droit de vivre leur sexualité comme ils l'entendent.

Les trois figures décrites mettent toutes en avant la dévirilisation progressive de la société que ressentent les contributeurs du magazine. D'ailleurs, pour Vincent Castagno, « [o]n peut douter que le jeune homme d'aujourd'hui, celui qu'elles ont façonné, sache encore assumer la virile violence nécessaire pour jouir du charme trouble de la prostitution » (LTF : 65). Dans cette virilité non assumée, nous retrouvons bien les figures du « pauvre type », ou encore de l'émasculé. Le discours masculiniste défend l'idée que l'homme d'aujourd'hui ne sait plus séduire les femmes puisque, paradoxalement, ils sont

---

<sup>113</sup> Le chapeau, ou chapô consiste en un « [t]exte court résumant un article long, souvent composé dans un caractère et sur une largeur différente de ceux de l'article ». Dans BLANDIN C. (dir.), « Glossaire », *op. cit.*, p. 306.

devenus ce qu'elles ne désirent pas : un homme dévirilisé. Pour reprendre les termes de Beigbeder :

Ce qui est étrange, de la part des femmes, dans la situation actuelle, c'est d'avoir demandé à devenir les égales des hommes au travail, et malgré tout de continuer à vouloir passer devant quand on ouvre la porte (TPMP : 59).

Contre ces féministes qui chercheraient à faire un genre unique, *Causeur* défend une réaffirmation de la différence des sexes. Dupuis-Déri, chercheur canadien spécialiste étudiant le masculinisme, explique que « [l]es masculinistes proposent de réagir en réaffirmant l'importance de la différence inégalitaire des sexes, tout en proposant de protéger la masculinité conventionnelle<sup>114</sup> ». Ceci se retrouve dans les discours du magazine. De ces trois figures se dégage une même affirmation : l'homme hétérosexuel d'aujourd'hui est une espèce menacée. Pourtant, s'ils s'effraient de cette mise en danger, les journalistes s'éloignent à chaque fois des figures qu'ils décrivent. Elles sont présentées comme une conséquence du féminisme mais ne s'appliquent pas (encore) pour eux. Les journalistes ne s'assimilent pas aux « pauvres types » : tandis que les victimes perdent leur courage, *Causeur* ose prendre la parole pour s'opposer et ses journalistes ne prennent pas « les traits de l'homosexuel » (TPMP : 71). Ils s'assurent dès lors un ethos de personnes victimisées, sans toutefois être des victimes à proprement parler et se voir attacher toutes les connotations négatives que peut avoir ce statut (faible, pitoyable, dévirilisé, etc.). Au contraire, ils projettent une image d'homme « viril », telle qu'ils la conçoivent.

#### 1.3.4. Le père proscrit

Enfin, une troisième figure représente la « virilité en crise » mise en avant par *Causeur* : le père mis au ban de la société. Il n'est plus question de sa dévirilisation<sup>115</sup>, mais plutôt de son rôle social et familial. La défense du père dépossédé de ses enfants est une des causes chères au magazine : les trois numéros étudiés proposent des articles

---

<sup>114</sup> DUPUIS-DÉRI F, « Le discours de la “crise de la masculinité” comme refus de l'égalité entre les sexes : Histoire d'une rhétorique antiféministe », *op. cit.*, pp. 128-129.

<sup>115</sup> L'analyse appelle ici une nuance : par la perte de sa fonction de père, l'homme connaît bien une dévirilisation pour *Causeur*. En effet, puisque l'homme « idéal » dépeint par *Causeur* remplit tous les critères de la virilité du patriarcat, la paternité en est une composante essentielle. Néanmoins, dans ce point-ci nous cherchons à montrer qu'il ne s'agit pas de dévirilisation de l'apparence ou du comportement, mais plutôt d'un bousculement dans le rôle qu'a le père au sein de la société (pour *Causeur* toujours).

traitant du sujet. Dans « Touche pas à ma pute ! », nous pouvions lire qu'« on ne parle plus trop de ces pères de famille perchés [...] pour réclamer la garde partagée de leurs enfants » (TPMP : 70) ; dans « La terreur féministe », nous trouvons un article entier sur la cause : « Jamais sans mon fils » (LTF : 67). Enfin, dans « Arrêtez la chasse à l'homme », Florence Rault écrit qu'« [i]l est des mères qui n'hésitent pas à salir leur ex-mari à tout prix pour les priver de la garde des enfants » (ACH : 67). La figure du père proscrit met en avant une victimisation des hommes par toutes les femmes, et non plus seulement par les féministes. Toutefois, selon *Causeur*, cette victimisation a été exacerbée par l'influence du féminisme :

La délégitimation de la figure du père s'est également construite sur les barricades de Mai 68, avec le renversement de l'idéologie patriarcale dominante. [...] Certains mouvements néoféministes vont alors s'engouffrer dans la brèche pour prendre le pouvoir et en abuser (LTF : 67).

En prenant la défense de ces pères, *Causeur* projette une image de porte-parole : ses journalistes défendent des oubliés de la société. De plus, ils entérinent leur ethos victimaire puisqu'ils ajoutent encore une conséquence négative à la cause féministe. L'ethos de porte-parole se double d'un ethos de personne respectueuse des valeurs familiales. En effet, *Causeur* dit explicitement l'indignation que lui procure la vue de ces pères qui perdent injustement la garde de leurs enfants, reniés par la justice : « JAF<sup>116</sup> partout, justice nulle part ? » (LTF : 68). Cet ethos qui pourrait être taxé de traditionaliste<sup>117</sup> (la revendication du retour de la figure du père pourrait être interprétée comme le souhait d'un retour du patriarcat), *Causeur* le module afin de se montrer, au contraire, très moderne. La garde de l'enfant par le père répond d'une conception contemporaine de la famille. Bitton, par exemple, reprend le propos d'une avocate en droit des familles et cite :

La justice n'a pas encore pris la mesure de l'évolution de la société. À savoir qu'aujourd'hui, les mamans travaillent, et les pères sont tout à fait aptes à s'occuper des enfants (LTF : 68).

---

<sup>116</sup> « JAF » est un acronyme pour le Juge aux affaires familiales. Notons au passage la référence que fait le journaliste au slogan, communément rattaché à la gauche : police partout, justice nulle part. Nous retrouvons une nouvelle fois un exemple de recyclage réalisé par *Causeur*.

<sup>117</sup> Le mot « traditionaliste » est à prendre dans son sens péjoratif ici, dans son sens « archaïque », « dépassé ».

C'est dès lors un ethos de personne attachée aux valeurs familiales certes, mais aussi dans l'air du temps que construit *Causeur*.

#### 1.3.5. « Les hommes, les vrais »

Comme l'écrit Dupuis-Déri à propos du discours masculiniste, définir l'homme actuel comme étant « en crise » et pointer les femmes et féministes comme coupables, c'est aussi :

[...] réaffirm[er] la valeur de l'identité masculine conventionnelle qui associe les hommes à l'autonomie, à la rationalité, à l'« efficacité » (Dallaire 2005 : 130 et Dallaire 2009b : 91), à l'agressivité, à la force physique et à la violence (Corneau 1989 : 115-116; Zemmour 2006 : 32-33), à l'action et à l'esprit de compétitivité (Dallaire 2002 : 15-16; Soral 2007 : 32-33), ce qui [...] permet d'associer les femmes à la douceur et à la passivité, au pacifisme, à l'entraide, à l'émotivité et même à l'« égalité » (Dallaire 2005 : 129)<sup>118</sup>.

Il y a donc à la fois une accusation de *ce qu'est* l'homme actuel, et en quoi il est victime, et à la fois revendication de *ce que devrait être* l'homme, un idéal de la virilité. Il y a une valorisation d'une certaine virilité, qui, dans *Causeur* comme dans les discours masculinistes, fait signe à un monde d'avant. Ils déplorent le temps de la force, de la drague, du macho, quitte à passer pour un « beauf branché » ou « hétéro beauf » comme le dit Beigbeder (TPMP : 59). Delacomptée donne une description détaillée de ce que, selon lui, représente un homme, un vrai :

C'est désigner un monde en voie de disparition, celui où les hommes travaillaient au plus près des matériaux, où ils produisaient à la dure des objets tangibles. En un mot le monde des ouvriers qui étaient fiers de l'être ? Avec des cals aux mains, des poils sur le torse, la sueur au front, une Gauloise au bec, et des muscles noués par leurs tâches, pas dans les salles de gym. Des hommes, quoi (TPMP : 70).

C'est une virilité idéalisée, fantasmée et stéréotypée que projette *Causeur*, qui s'inscrit dans leur aspiration pour un monde – fantasmé lui aussi – « comme avant ». Cette virilité est en opposition marquée avec une conception, également stéréotypée, de la

---

<sup>118</sup> DUPUIS-DÉRI F, « Le discours de la “crise de la masculinité” comme refus de l'égalité entre les sexes : Histoire d'une rhétorique antiféministe », *op. cit.*, p. 131.

féminité. Ces deux conceptions du genre sont celles qui constituent l'ethos dit de *Causeur*. Les journalistes renvoient une certaine image de soi d'homme aimant les femmes, la drague, les plaisirs sexuels. De même, les femmes disent aimer la drague et l'ambiguïté qui la définit : « toutes [les femmes] ont eu à faire avec le désir des hommes et toutes savent que, s'il est souvent un délicieux hommage, il peut aussi être importun, pesant, embarrassant » (ACH : 40). *Causeur* renvoie une première image de soi de victime car mis en danger pas les féministes, mais ensuite modifie cet ethos en se disant résistant aux critères imposés par celles-ci. Les journalistes résistent en continuant à représenter les genres tels qu'ils les envisagent, et tels que, selon eux, ils étaient avant. La femme est ce que n'est pas l'homme, et inversement. C'est une vision essentialiste du sexe qui entre en conflit avec les théories de genre. Le magazine s'attaque donc à un double ennemi : les féministes et les nouvelles théories du genre. Il présente l'homme comme victime des deux mouvances, qui le mettent « en crise ». Cette vision essentialiste et stéréotypée des genres, de la virilité et de la féminité, est à nouveau une vision identique à celle du discours masculiniste. Les résonances multiples à ce discours élargissent la focale des victimes : ce n'est plus Gérard, l'ouvrier, le père de famille, le consommateur d'amour tarifé, mais bien *tous* les hommes qui sont victimes. Nous retrouvons l'ethos de porte-parole que construit *Causeur* en prenant la parole au nom des victimes dont, toutefois, il se démarque. Cet ethos est légitimé par la posture de résistants que prennent les journalistes. Ils peuvent décrire ces dérives car eux se présentent comme appartenant encore aux « homme[s] d'antan » (TPMP : 58) et aux « femmes femmes » (TPMP : 59). Ils sont les représentants d'une norme bafouée.

#### *1.4. Causeur comme gardien de l'Identité française*

La drague, le charme, l'« implicite » comme l'écrit Finkielkraut (ACH : 51), incarnent pour *Causeur* une partie de l'identité française. Or, puisque le féminisme attaque ces pratiques, selon le magazine, il s'attaque à la République même. La République repose sur des valeurs et une législation que détériorerait le mouvement progressiste. C'est pourquoi, dans son article « Habeas Porcus », Élisabeth Lévy



s'insurge qu'« un [des] fondements de toute justice démocratique » (ACH : 39), la loi sur l'Habeas corpus<sup>119</sup>, soit mis en péril par le mouvement #Balancetonporc.

La présumée agression de l'identité française permet à *Causeur* de regrouper toutes les attaques susmentionnées sous un même idéal : la liberté. En effet, pour *Causeur*, les féministes assaillent les libertés qui sont synonymes de valeurs « françaises » – Liberté, Egalité, Fraternité<sup>120</sup> ! Si le magazine ne s'affirme pas comme nationaliste, il se dit gardien de la « singularité » (ACH : 50) française. Ainsi, Alain Finkielkraut redoute les dérives qu'ont causées l'Affaire Weinstein dans le domaine des « rapports humains » (ACH : 51). Il y voit l'annonce de « la chasse à l'implicite » (ACH : 51), spécialité de la France, « pays des femmes » (ACH : 51). La défense des valeurs stéréotypées françaises était déjà trouvée au cœur du « Manifeste des 343 ‘salauds’ », dans la phrase : « [n]ous aimons la liberté, la littérature et l'intimité. Et quand l'État s'occupe de nos fesses, elles sont toutes les trois en danger » (TPMP : 57). Les allusions à la République sont multiples ; par l'appel aux mœurs dites « de la France » (le goût pour l'intime, l'art, la liberté), mais également la séparation entre le public et le privé. Ces valeurs françaises sont floues, mythifiées et relèvent d'une construction de discours se reposant sur des mots à signification très large (liberté, littérature, séduction, etc.).

De même, c'est en vue de la sauvegarde de la « singularité » française (ACH : 50) que *Causeur* voit d'un mauvais œil la prétendue américanisation de la France. Finkielkraut redoute qu'elle devienne « une province disciplinée de l'Amérique néopuritaine » (ACH : 50). À nouveau, la France est assimilée à la liberté (de mœurs toujours), alors que l'Amérique représente la censure, la rigidité, le puritanisme. De manière plus générale, l'identité française est mise en danger par sa possible absorption dans des cultures autres qui l'éloigneraient, selon *Causeur*, de ses valeurs fondamentales. C'est pourquoi le magazine voit le multiculturalisme comme une menace à la Patrie, à ses valeurs, à son unicité. Une des composantes du multiculturalisme est, par exemple, l'islam. La religion est présentée comme un danger pour la République : « l'omerta reste

---

<sup>119</sup> L'Habeas Corpus est une « loi votée au XVII<sup>e</sup> siècle par le Parlement anglais et garantissant la liberté individuelle, qui évite l'arbitraire de la détention par une justification judiciaire de celle-ci en donnant le droit au détenu de comparaître immédiatement ». Dans « Habeas Porcus » dans le Trésor de la langue française informatisée, sur *CNRTL* [En ligne], consulté le 26 juillet 2020. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/habeas%20corpus>

<sup>120</sup> A ce propos, Frédéric Beigbeder propose de remplacer « fraternité » par « légèreté » qui est, selon lui, un pilier fondateur de la France (TPMP : 60).

sur les sujets qui fâchent la doxa, comme l'insécurité ou l'islamisation. Et malheur à ceux qui veulent rester lucides » (ACH : 57). Face à ces présumées menaces, les journalistes considèrent que les féministes sont restées silencieuses, se sont aveuglées. L'idée d'aveuglement est déjà exprimée dans le titre même de l'article dont est tirée cette dernière citation : « Les yeux grands fermés » (ACH : 57). La défense d'un danger présenté comme accepté par la majorité permet à *Causeur* de projeter l'ethos de l'Homme clairvoyant, qui perçoit les vérités que personne ne veut regarder. *Causeur* refuse l'omerta, c'est-à-dire la loi (mafieuse) du silence et, par-là, affiche ici la revendication de débats, de controverses. Le goût du débat, les journalistes l'identifient de nouveau comme une caractéristique proprement française. Lévy l'affirmait déjà dans la présentation même du magazine : « la réflexion critique et le désaccord civilisé, qui me semblent être les piliers de notre monde commun et, oserais-je le dire, de notre identité nationale<sup>121</sup> ». En résulte un ethos de joueur mais aussi de patriote. Cette dernière image renvoyée est subtile. *Causeur* ne clame pas explicitement la supériorité de la France sur les autres cultures, mais affirme l'aimer et s'inquiéter pour les qualités qui lui sont propres (la liberté, le débat, la séduction, etc.).

En décrivant une identité française menacée, *Causeur* se fait aussi le défenseur d'un monde d'avant, opposé à celui que veulent construire, qu'exigent les militantes féministes, le multiculturalisme, et autres ennemis. Une formulation telle que « si l'on observe l'esprit du temps qui s'emballe » (ACH : 53) manifeste ce recul générationnel<sup>122</sup>. Par ces propos, Cyril Bennasar se présente comme observateur détaché d'un monde à la dérive. Méprisant, il s'inquiète de cette « foule où chacune, et maintenant chacun, se presse pour apporter sa pierre à la lapidation générale » (ACH : 53). L'ethos projeté rappelle fortement celui du pamphlétaire, que développe Angenot dans *La parole pamphlétaire*. Une de ses caractéristiques est sa « vision crépusculaire du monde<sup>123</sup> », et son sentiment de solitude face à cette déchéance. *Causeur* se présente comme sonneur d'alarme, mais aussi comme nostalgique.

---

<sup>121</sup> LEVY E., « À propos de *Causeur* », *op. cit.*

<sup>122</sup> Le terme générationnel est à prendre avec précaution : il ne renvoie pas ici à un écart d'âge entre les féministes et l'entière des journalistes de *Causeur* mais plutôt l'opposition entre le monde d'avant et le monde actuel.

<sup>123</sup> ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, *op. cit.*, p. 99.

Face à cette peinture sombre de la société, les journalistes de *Causeur* prennent le parti de rire. Ils affirment aimer rire, aimer faire rire et font l'usage d'un certain humour. En effet, le magazine utilise à plusieurs reprises l'humour pour défendre ses opinions. L'humour peut, par conséquent, être au service de la disqualification de l'autre (« rions de l'adversaire »), et au service de l'ethos que les journalistes disent d'eux-mêmes (« nous aimons rire »). Nous avons découpé l'humour en deux points reflétant ces deux usages : un point dénommé « Humour dit » et un autre intitulé « Humour montré » (→Partie 2 : 2.4.).

### 1.5. *L'humour dit*

Le plaisir de rire, voire le refuge que celui-ci présente face à « la niaiserie progressiste » (LTF : 35), est formulé à de multiples reprises. Ainsi, nous pouvons lire que Lévy, après avoir lu une blague<sup>124</sup> décriée par les féministes, s'étonne puisqu'elle la « trouve pour [sa] part très drôle » (ACH : 37). Elle se présente ainsi comme une personne ayant le rire facile, qui aime entendre des « blague[s] douteuse[s] » (ACH : 37), sans s'offusquer comme le font les féministes. En effet, en plus d'invoquer l'humour, le « pour ma part » connote un contraste avec les féministes, qui, elles, sont dépourvues du sens de l'humour. D'ailleurs, elle les qualifie plus tard de « merveilleuse génération [qui] ne rigole pas beaucoup » (ACH : 37). De plus, la manière dont est présentée la blague biaise la réception que va se faire le lecteur : elle apparaît comme un « doigt [...] d'ironie », une blague maladroite. Les féministes sont d'autant plus austères que « [l]a plaisanterie a, paraît-il, beaucoup amusé l'auditoire présent [...] » (ACH : 37). Le contraste entre les deux parties fait pencher le capital de sympathie du lecteur vers les journalistes. On préfère souvent l'humour, même parfois « douteux », à la sévérité. De manière générale, *Causeur* se dit d'autant plus rigoleur qu'il présente l'adversaire comme des « glaçantes héritières » (TPMP : 55).

Cette jovialité donne aux journalistes une capacité à rire de tout, par exemple de l'ennemi qui se ridiculise : « [o]r, quoi de plus joyeux que de voir ces donzelles s'empailler, je vous le demande ? » (LTF : 41). À nouveau, le journal se présente comme léger, aimant passer un bon moment, faisant des blagues ; « [d]es journalistes politiques

---

<sup>124</sup> Lévy rapporte la blague en question, de Michel Grove : « 'C'est comme entrer dans la chambre à coucher de Harvey Weinstein – on espère en sortir avec sa dignité intacte'. » (ACH : 37).

de sexe faible (je blague !) » (LTF : 35). Néanmoins, sur un ton plus cynique, *Causeur* dit aussi rigoler face à ce qui lui semble être le déclin de la société. Souvent, les journalistes plaisantent de ce qu'ils considèrent comme absurde : « [a]u contraire, on commente avec le plus grand sérieux des déclarations ou des mesures qui devraient nous faire hurler de rire » (LTF : 37). Ils prennent ainsi un plaisir à montrer ce qu'ils considèrent comme ironique, paradoxal dans le discours adverse. Nous pouvons lire qu'il est « amusant » (ACH : 43) de voir comment la société criminalise la prostitution, et le prétendu harcèlement de rue alors qu'elle encourage le harcèlement fiscal, administratif, etc. Cependant, l'amusement est teinté d'amertume, Muray commente qu'« il est aussi déchirant qu'amusant » (ACH : 43).

C'est que l'absurdité de l'adversaire, pour *Causeur*, peut s'avérer dangereuse, surtout lorsqu'il est supposément liberticide. Muray, par exemple, annonce que la société progresse vers une dictature, « dont il n'est pas certain que nous continuerons très longtemps à la trouver comique et délirante [...] » (ACH : 42), laissant bien voir ce rire amer, cynique auquel *Causeur* a plusieurs fois recours. S'ils sont inquiets, les journalistes optent tout de même pour le rire, comme arme de défense, comme protection : « [...] ce pathos délirant m'a donné un fou rire » (ACH : 39). Ils se positionnent ainsi comme des observateurs externes qui, grâce au recul, peuvent rire des absurdités de ce monde, rire des misères des autres et des leurs puisqu'ils sont touchés par le déclin de la civilisation. De cette posture se dégagent deux ethos : celui du pamphlétaire et celui de l'intellectuel goguenard. Le journaliste de *Causeur* est désabusé, voire désespéré, mais tout de même gouailleur, toujours prêt à rigoler à une bonne blague. Par « intellectuel », nous voulons également faire voir l'ethos condescendant que se construit le magazine. En effet, les journalistes se projettent comme (intellectuellement) supérieurs face aux absurdités, riant de la bassesse des autres. S'ils se disent rigoleurs complaisants, il semble que leur rire soit méprisant et exclusif. *Causeur* veut montrer que, lorsqu'on a la primauté de la lucidité et de l'intelligence on désespère, certes, mais « [...] on n'a pas fini de rire » (ACH : 40).

#### 1.6. L'ethos collectif dit

La rigolade qu'aime tant mettre en avant *Causeur* fait signe à la communauté que le magazine met en scène. Les différents journalistes se regroupent pour rire ensemble du

monde, ce qu'ils disent en utilisant le pronom « nous<sup>125</sup> ». En effet, nombreux sont les articles où se trouve le pronom personnel « nous », créant ainsi une confrérie, un « ethos collectif ». C'est l'« image de soi qu'un groupe donné construit à travers son discours<sup>126</sup> ». Ce « nous » est trouvé par exemple dans l'article introduisant le « Manifeste ». Il est utilisé afin d'y expliquer les démarches de la rédaction ; « [j]e ne vais pas vous raconter d'histoires : nous espérions bien que notre petite facétie ferait du buzz et permettrait, par la même occasion, à de nouveaux lecteurs de découvrir *Causeur* » (TPMP : 53). La parole est ici prise en charge par un « je », qui présente un « nous » référant à l'équipe du magazine. Il y a également une adresse directe aux lecteurs, avec le « vous », qu'on retrouve également dans une phrase du type « alors nous avons laissé tomber pour retourner à nos moutons, c'est-à-dire à vous, chers lecteurs » (TPMP : 53). L'ethos rencontré ici est celui d'une communauté solidaire, un collectif, qui de plus se soucie de son lectorat. En outre, l'adresse directe permet une certaine proximité avec ceux-ci, ce qui favorise leur incorporation dans les idéologies défendues par le mensuel.

*Causeur* se présente comme un groupe de « copains<sup>127</sup> », qui discutent et disputent l'actualité. Cette camaraderie affichée explique en partie le ton humoristique du magazine. L'intimité qu'ils dévoilent induit une honnêteté : ils disent la vérité puisqu'ils discutent entre amis. Ils affirment débattre les uns avec les autres et, par là, dissimulent partiellement la visée persuasive de leur discours. C'est cette même mise en scène que nous retrouvons dans un passage de l'article « 30 millions d'ennemis » :

Qu'on me pardonne de briser le secret des délibérations, mais, à *Causeur*, j'ai dû batailler ferme pour convaincre les troupes de s'engager sur ce terrain glissant. « *Et pourquoi pas fascisme ou dictature ?* », a ironisé l'un. « *D'accord elles sont énervantes, mais franchement, Clémentine Autain ou Anne-Cécile en héritières de Robespierre ou de Staline, tu charries, chère patronne !* », a renchéri un autre (LTF : 37).

Le débat rapporté sous forme d'anecdote fait voir la camaraderie et la jovialité au sein de la rédaction, qui participe à la construction de l'ethos du magazine. C'est cette même

---

<sup>125</sup> Ce n'est pas le seul « nous » trouvé dans le magazine, nous y reviendrons plus tard dans l'analyse (→Partie 2 : 2.6.).

<sup>126</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., p. 159.

<sup>127</sup> Lévy reprend à plusieurs reprises ce terme, comme par exemple dans l'article introduisant le « Manifeste des “343 salauds” ».

accointance qui est retrouvée dans l'introduction de l'entretien avec Frédéric Beigbeder : « [à] *Causeur*, travailler en s'amusant n'est pas un oxymore » (TPMP : 58). L'entretien, précisent-ils, a lieu au café de Flore, lieu mythique de la littérature, de la pensée critique, de l'intellectualisme français où se retrouvaient, entre autres, Sartre et Beauvoir. *Causeur* fait signe à (et récupère) un symbole de la pensée engagée. De plus, comme pour la présentation du magazine, Lévy met en scène les disputes qui y ont lieu, dépeignant une image qui en appelle aux stéréotypes circulant sur les intellectuels et sur les journalistes parisiens. Cette présentation de soi, François Provenzano<sup>128</sup> la rapproche des « salons<sup>129</sup> » du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a en effet une volonté de recréer une image de communauté intellectuelle, issue d'une certaine élite sociale, qui débat avec ferveur – et esprit – des sujets d'actualités. Le magazine reprend ces grands symboles afin d'en récupérer l'image, et se présente ainsi comme la relève de ces confréries de littéraires et de philosophes, historiquement perçus comme le fleuron de la pensée critique.

### 1.7. *Le retravail de l'ethos préalable : Causeur comme égalitaire*

Enfin, un dernier paramètre important est observé dans la construction de l'ethos dit de *Causeur* : le retravail de l'ethos préalable. Il s'agit, pour le magazine, de recalibrer son image préexistante, afin de l'améliorer et de contrer à l'avance les potentiels torts qui lui seront reprochés. Comme l'explique Amossy, le retravail de l'image « permet de dépasser un certain immobilisme, qui est une pesanteur sociale<sup>130</sup> », et rend l'ethos profondément interactionnel et constamment négociable. Il nous semble qu'il y a deux possibilités de retravail d'ethos. D'une part, l'auteur peut projeter une présentation de soi au sein même du texte, qu'il tente par la suite de retravailler afin de ne pas se conforter dans cette image. D'autre part, l'auteur peut faire référence à un ethos extérieur au texte, préalable à celui-ci et qui s'apparente à la « réputation ». Il s'agit dès lors de trouver les traces de ces remodulations dans le discours et, en creux, d'y percevoir l'ethos préalable. Quand il s'exprime sur le rejet des féministes de « l'excès symbolique » masculin, Jean-Michel Delacomptée ajoute que cela :

---

<sup>128</sup> PROVENZANO François, « Des “salauds”. Éthos et interdiscours dans *Causeur* », p. 9.

<sup>129</sup> D'ailleurs Lévy utilise ce terme dans son « À propos de *Causeur* ». Dans LEVY É., « À propos de *Causeur* », *op. cit.*

<sup>130</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, *op. cit.*, p. 89.

[...] pointe un impensé de la condition féminine dont je m'empresse néanmoins de souligner qu'elle nécessite qu'on en combatte les injustices et les intolérables blessures (TPMP : 70).

Conscient de l'image que va renvoyer son accusation (« un impensé »), il redéfinit les accusées pour moduler sa face et ne pas apparaître comme dénigrant les injustices vécues par les femmes. Notons au passage que le verbe « empresser » est toutefois ambigu. S'il permet au journaliste de repréciser son propos et de ne pas apparaître comme immoral, il fait aussi signe à la « terreur » que font vivre les féministes. En effet, le verbe signifie une urgence qui connote un possible danger qu'encourrait Delacomptée s'il ne reconnaissait pas ces « intolérables blessures ». Il y a donc un double paramètre à prendre en compte dans cette phrase : le retravail de l'éthos que ces propos dégageaient, mais aussi la possible imposition de ce retravail. C'est ce même procédé que nous retrouvons lors de la lecture d'Élisabeth Lévy :

Qu'on ne se méprenne pas, l'émancipation des femmes est assurément le plus précieux héritage du XX<sup>e</sup>. Nul ne se plaindra de ce que, dans nos contrées, l'égalité entre les sexes ne soit pas une option, mais un droit garanti par la Constitution (LTF : 39).

Alors qu'elle expose la censure supposément imposée par les féministes, elle anticipe les potentielles accusations qui lui seront faites, ce qu'indiquent le verbe et le pronom impersonnel (« qu'on ne se méprenne pas »). Le pronom permet également d'interpeller le lecteur, et les opposants, dans le retravail de l'éthos préalable : ils sont pris à témoin de l'exactitude de ses propos, de son calibrage. L'argument avançant que la cause féministe a déjà acquis l'égalité civique rend possible un ethos nuancé. De plus, il permet de se détacher de l'image d'anti-féministes, d'inégalitaires qui irait à l'encontre de leur revendication première : la liberté. Lévy affiche ainsi une solidarité avec le féminisme, mais celui du passé, qui luttait pour les causes qu'elle considère gagnées aujourd'hui. Nous retrouvons ce même argument dans les mots d'Eugénie Bastié lorsqu'elle écrit « [r]este que sur le terrain du droit, il n'y a plus grand-chose à faire, et c'est tant mieux » (LTF : 41). L'appréciation que dévoile la locution « tant mieux », projette un ethos de femme reconnaissant l'importance de l'égalité entre les hommes et les femmes.

La revendication de cet ethos égalitaire est, dès lors, parfois un moyen de se détacher de leur ethos préalable, de leur réputation. Dans l'article introduisant le « Manifeste des 343 "salauds" » Élisabeth Lévy explicite cette réputation attachée à *Causeur* :

En tout cas, le positionnement politique prêté à *Causeur* – de droite, réac, ou même facho – est une circonstance aggravante (TPMP : 55).

Dans les différents numéros analysés revient l'idée que les journalistes sont placés involontairement (et injustement) dans la case « réac », ou encore « facho » car ils sont en opposition avec la pensée unique. Ce n'est pas leur propre dénomination, mais bien une étiquette qu'on leur attribue à cause de leurs opinions : « s'intéresser à la condition masculine, c'est réactionnaire » (LTF : 67). Le verbe « prêter » distancie la visée idéologique réelle du magazine de celle renvoyée par les adversaires. La reprise des termes apocopés, « réac », « facho », fait entendre que ce discours est rapporté, qu'il est celui tenu par les opposants. D'ailleurs, un peu plus loin, Lévy cite la féministe Annette Lévy-Willard qui utilise le terme « réac » (TPMP : 55). Ces termes apocopés recèlent une connotation négative, voire sont utilisés comme insulte, comme attaque personnelle dans les débats publics<sup>131</sup>. Ils sont, dès le départ, labellisés dangereux (le fascisme en est une illustration extrême). Les journalistes de *Causeur* seraient insultés alors qu'ils n'ambitionnent que « le droit de s'exprimer » (TPMP : 55). Les opposants apparaissent par conséquent comme des imposteurs, qui extrémisent les propos du magazine, le diabolisent, afin de le discréditer.

Les journalistes utilisent cette catégorisation pour montrer l'univocité des adversaires : ils sont attaqués « seulement » parce qu'ils ne sont pas d'accord. C'est pourquoi ils sont malicieusement dépeints par leurs ennemis :

---

<sup>131</sup> À ce propos, l'écrivain François Taillandier (un des cosignataires du « Manifeste des "343 salauds" ») écrit dans une de ses chroniques pour le journal *L'Humanité* qu'il lui semble qu'il existe une différence entre le terme « facho » et « fasciste ». Il voit en « facho » une « sorte de "floutage" de la signification. Un floutage, et peut-être une extension. Moins qu'à désigner un comportement politique précis, "facho" sert à exprimer de façon catégorique l'hostilité ou le rejet que telle personnalité ou tel propos inspirent à celui qui l'emploie ». Dans TAILLANDIER F., « "Facho" », dans *L'Humanité* [En ligne], mis en ligne le 21 avril 2016, consulté le 23 juillet 2020. URL : <https://www.humanite.fr/facho-605263>



Et je suis comme Anne-Cécile Mailfert [...] : « *La violence sexiste ne me fait pas rire.* » Contrairement aux innombrables inventions de la niaiserie progressiste (LTF : 37).

Le retravail de l'ethos préalable chez *Causeur* leur assure un double bénéfice : à la fois les journalistes se montrent comme fervents défenseurs de l'égalité homme/femme, et donc d'un certain féminisme, et à la fois ils disqualifient leurs adversaires en les montrant malhonnêtes et mal intentionnés.

### 1.8. Premières conclusions

Les différents traits que nous avons relevés de l'ethos dit construit par *Causeur* se regroupent, selon nous, autour de thématiques qui interagissent, qui se répondent. Les journalistes mettent en avant la primauté de la défense des libertés, se projetant comme libertaires. Face aux féministes qui mettent en danger ces libertés, ils doivent contester, au risque de se trouver confrontés à une majorité aveuglée par l'ennemi. Nous avons rapproché cet ethos de celui que présente le pamphlétaire, en tant qu'il émane d'une personne pourfendant une vision crépusculaire du monde et acharnée à éveiller les consciences.

Le courage mis en scène par ces journalistes les dote par ailleurs d'un ethos de contestataires et de clairvoyants. *Causeur* en tant qu'il est, selon eux, un des derniers représentants d'un monde qui disparaîtrait (repensons à l'identité française en déclin, la virilité en crise, etc.), se place à contrecourant de discours dominants et au-dessus de la mêlée. Cet ethos s'inscrit dans une mouvance idéologique plus large, celle des néo-réactionnaires<sup>132</sup>. Puisqu'ils sont, supposément, face à une pensée unique, et donc seuls contre tous, et surtout contre un redoutable féminisme omniprésent, leur ethos dit s'appuie bien sur la rhétorique de victimisation. Ces composantes de l'ethos dit concrétisent un

---

<sup>132</sup> Durand et Sindaco expliquent que les « néo-réactionnaire » sont une série de personnalités se regroupant autour de mêmes revendications conservatrices « liées entre autres au multiculturalisme et à la défense de l'Occident, à l'identité ou aux « identités » culturelle(s) et sexuelle(s), ou bien encore, plus fondamentalement, aux questions relatives à l'engagement littéraire et intellectuel, avec la responsabilité et l'image de la littérature et du savoir qui s'y trouvent impliquées ». Ils soulignent également qu'ils s'énoncent comme ayant une « courageuse aptitude à penser en dehors des quadrillages de la pensée conforme, le plus provocant consistant à annoncer d'entrée de jeu que l'on va provoquer ». Dans DURAND P., SINDACO S., *op. cit.*, p. 4. et p. 32.

pôle du conflit, qui se constitue autant autour de valeurs, que de défenses et de victimisations.

Toutefois, cet ethos dit se caractérise aussi par une distanciation établie entre *Causeur* et les victimes inventoriées. Les journalistes se positionnent comme résistants aux victimisations, contrairement aux autres dont ils prennent la défense. Le rire permet de montrer un ethos plus détaché des réalités dénoncées. Il évite de se présenter dans une attitude de plaignant de la victimisation. Le rire, nous l'avons vu, offre un ethos positif, celui des goguenards qui disputent le monde passé et le monde à venir. Il y a, dans toutes ces composantes de l'ethos dit, une perpétuelle tension entre la victimisation subie et le courage de contester. Cette tension est renforcée par l'ethos montré.

## **2. L'ethos montré**

L'ethos montré construit par *Causeur* se fait d'autant plus saillant que le magazine utilise une langue particulière. L'analyse de ce langage s'est faite dans une perspective comparative avec l'ethos dit. Nous allons d'abord étudier la disqualification de l'adversaire et la violence verbale qui en découle, lesquelles participent à la mise en scène du conflit. Ensuite une composante propre au langage est analysée : le mélange de registres. Enfin, sur un autre niveau d'analyse, nous nous pencherons sur l'humour montré, le pathos et l'ethos collectif.

### *2.1. La disqualification de l'adversaire : montrer les féministes*

Au sein de la polémique, une des facettes de l'ethos montré se construit sur l'image dépeinte de l'adversaire. Les adversaires de *Causeur* sont multiples, nous l'avons vu. Néanmoins, dans les numéros étudiés, la « néoféministe » cristallise toutes les idéologies ennemies (progressisme, multiculturalisme, etc.). C'est pourquoi nous avons centré l'étude de la disqualification de l'adversaire sur celle des féministes.

#### 2.1.1. Dénominations

Les dénominations sont particulièrement intéressantes chez *Causeur* car elles sont souvent source de jeux de mots, d'interdiscours et de reprises d'expressions détournées qui permettent la disqualification des « néoféministes ». Arrêtons-nous d'abord sur le terme même de « néoféminisme ». *Causeur* entend rendre compte, par ce terme, d'un

renouveau du féminisme. Les théoriciens s'accordent généralement sur l'idée qu'il existe des différences entre le féminisme actuel et le féminisme d'avant, comme par exemple celui de Mai 68. Christine Bard<sup>133</sup>, historienne spécialiste dans les études féministes, emploie le mot « vague » : il y aurait trois grandes « vagues » de féminisme dans l'histoire, dont la dernière serait celle post-68, celle que le magazine dénomme le « néoféminisme ». Toutefois, ces changements se font en terme d'*évolution*, et non pas, comme le suggère *Causeur*, en termes d'*opposition*.

Pour *Causeur*, ce terme indique une séparation entre un féminisme d'avant et un féminisme actuel. Il met en scène à plusieurs reprises la nette séparation entre ces différentes mouvances : « et sur la liberté des mœurs, les héritiers supposés de Mai-68, autrement dit les gens de gauche, sont plutôt terrifiants » (TPMP : 67). *Causeur* se revendique solidaire du premier mouvement, ce que nous avons remarqué lors de l'analyse de l'ethos préalable (→Partie 2 : 1.7.). Cette séparation amène, implicitement, une disqualification : les « néoféministes » ne sont pas en accords avec leurs ancêtres (et inversement), voire elles nuiraient à leurs causes passées. L'appellation « néoféministe » permet aussi un flou notionnel, qui offre à *Causeur* la possibilité de regrouper sous un seul terme divers ennemis et différentes tares. Elles sont désignées comme étant un bloc homogène d'autant plus fort qu'il apparaît comme unanime, ce qui crée une image redoutable de l'ennemi. Toutefois, l'appellation donne aussi la possibilité à *Causeur* de regrouper différentes mouvances féministes sous un même nom, pour ensuite les discréditer sur les dissensions que connaît ce « groupe » ennemi (LTF : 41-43).

La reprise de mêmes dénominations au fil des numéros est une pratique courante chez *Causeur*. Dans le « Manifeste des 343 "salauds" », se retrouve l'appellation « nos ligues de vertu ». Si, dans ce cas, il ne s'agit pas exclusivement des féministes, la formule est diverses fois reprise pour les désigner. Lévy constate dans son article « 30 millions d'ennemis » que « nos ligues de vertu sont parfois à court de brutes dont les méfaits constituent leur raison d'être » (LTF : 39). Mauro Zanon, dans son billet présentant le livre *Siamo tutti puttane* d'Annalisa Chirico, reprend à son tour l'appellation : Chirico critique « les ligues de vertu néoféministes » (LTF : 63). Cet interdiscours au sein du

---

<sup>133</sup> Elle explique que ce terme vient des États-Unis. Elle écrit que « [u]ne vague désigne un cycle de mobilisation militante qui a des objectifs, des méthodes, des manières de penser spécifiques ». Dans BARD C., *Féminismes : 150 ans d'idées reçues*, Paris, Le Cavalier Bleu, coll. « Idées reçues », 2020, p. 18.

magazine permet une familiarité de lecture. En effet, le lecteur retrouve des expressions connues, il reconnaît le style de l'auteur, du magazine et s'y attache. Cette appellation est ironique : pour *Causeur* les féministes croient détenir la Vertu (ce qui rappelle leur supposée bien-pensance).

Le magazine démontre également un goût pour les références culturelles, qu'il détourne pour produire des jeux de mots. Delacomptée redoute la « *Big Mother* » (TPMP : 70) et Bastié observe que « *c'est pas de ma faute* : tel est le leitmotiv de ces lolitas » (TPMP : 75). Cette dernière déclaration est une référence à la chanson « Moi... Lolita » d'Alizée, dont un des vers est « c'est pas ma faute à moi ». La chanson mettant en scène (et étant chantée par) une jeune adolescente, l'utilisation de cette expression et de l'appellation « Lolita » infantilisent les féministes qui, selon *Causeur*, aiment se plaindre. L'expression les infantilise. L'ironie se fait sentir à la fois par la référence en elle-même, une chanson populaire dont le souvenir fait sourire le lecteur, et par le message qu'elle véhicule : les féministes sont des adolescentes geignardes.

Sont également détectables des dénominations qui font référence à l'histoire. Ainsi, elles sont comparées aux Gardes rouges de Mao, gardiens, ou plutôt censeurs, de la révolution maoïste (LTF : 53). De même « les Savonarole d'un militantisme 2.0 » (LTF : 41) renvoie au dominicain, jugé très radical et intransigeant, qui a renversé le pouvoir des Médicis (XV<sup>e</sup>). Nous verrons en quoi ces références se rassemblent autour de deux thématiques, la Terreur et la religion, et permettent une assimilation d'une série de caractéristiques négatives (→Partie 2 : 2.1.5.b.). La compréhension des références demande une culture pointue. Il faut non seulement connaître la personne ou le mouvement, mais aussi comprendre l'analogie faite avec le féminisme. La disqualification se fait grâce à une certaine culture politique, historique, qui démarque *Causeur* de ses adversaires qui, elles, « aboient » (LTF : 50) ou avancent des « arguments lourdingues » (ACH : 37). Par ces dénominations, *Causeur* projette un ethos cultivé, pondéré, puisqu'il refuse les extrêmes, mais aussi condescendant et méprisant envers l'adversaire.

De manière générale, les différents noms donnés aux féministes sont tous créés pour faire rire ou sourire le lecteur. Souvent, au substantif s'ajoute un adjectif qui vient amplifier encore la méchanceté des féministes, s'apparentant dès lors à l'hyperbole, ce

qui crée un effet comique. Nous pouvons ainsi lire qu'elles sont les « zélotes de l'émasculatation » (TPMP : 71), les « amazones paranoïaques » (TPMP : 74) ou encore les « affriolantes donzelles » (TPMP : 55). Par le camouflage de la caricature, *Causeur* fait passer pour assertion un jugement de la part du journaliste. Si *Causeur*, par ces dénominations, projette une image de soi assez agressive, elle est atténuée par l'ethos de joueurs, amateurs de bons mots, de personnes cultivées aimant l'humour.

Enfin, on observe que le magazine a recours à des termes abstraits pour qualifier son adversaire (« l'omerta » (ACH : 57), la « police des braguettes », « police des arrières-pensées » (LTF : 55), le « parti de “la parole libérée”<sup>134</sup> » (ACH : 37), « parti du Bien » (TMPM : 55), etc.). Toutes ces dénominations esquissent un adversaire flou, aux délimitations idéologiques et politiques peu claires. L'abstraction de l'ennemi le rend d'autant plus menaçant et omniprésent, comme l'est Big Brother, redoublant la victimisation du courageux réfractaire, qui seul ose lutter contre la doxa tout entière.

### 2.1.2. *Ad hominem*

Si l'attaque faite par les dénominations est indirecte, un autre moyen pour disqualifier, direct cette fois, est l'utilisation de l'argument *ad hominem*. Il consiste en l'« attaque même de l'Opposant<sup>135</sup> », il « s'en prend à la personne de l'adversaire plutôt qu'à sa thèse<sup>136</sup> ». Cet argument est fréquent dans le discours de *Causeur* qui, comme le dit Beigbeder, « fait de la provoc' » (TPMP : 60). La juriste Anne-Marie Le Pourhiet en donne dans son article « Fièvre cafteuse et populisme pénal » plusieurs exemples. Elle avilit personnellement les « militantes associatives » :

La composition des organes de ces associations [...] révèle souvent des personnalités acariâtres et énervées marquées par un fort ressentiment ou des expériences douloureuses qu'elles soignent par un acharnement militant tendant à transformer leur vécu subjectif en combat objectif (ACH : 54).

Par ces propos, la journaliste discrédite les personnes et les motifs même de leur militantisme. Elles seraient motivées par des raisons personnelles, biaisées. Comme

---

<sup>134</sup> Les guillemets indiquent un recul ironique vis-à-vis des prétentions du féminisme. *Causeur* ironise sur la libération de la parole défendue par les féministes lors du mouvement #Metoo, alors que, selon le magazine, il y a mécanisme de terreur, censure, oppression.

<sup>135</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 178.

<sup>136</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 178.

l'écrit Amossy, « [l]a logique de l'*ad hominem* est alors qu'un argument proposé par une personne déficiente en oralité ou en intelligence doit être considéré comme également déficient<sup>137</sup> ». Par l'attaque des militantes, de leur logique et de leur légitimité, c'est leur lutte qui est décrédibilisée. Le Pourhiet reprend un stéréotype courant sur les féministes (→Partie 2 : 1.5.a.) : elles sont « acariâtres et énervées », ce qui expliquerait une colère injustifiée. Dans ce cas-ci, le recours au stéréotype offre à la journaliste un moyen d'adoucir – en apparence – la violence de l'argument *ad hominem*. L'injure faite aux féministes n'est pas personnelle puisqu'elle repose sur une représentation culturelle partagée par la doxa.

Dans ce même article, Le Pourhiet accuse également ses adversaires d'être des menteuses : elles font « gober n'importe quel storytelling extravagant et mensonger comme, par exemple, celui de l'affaire Sauvage » (ACH : 56). Pour rappel, l'« affaire Sauvage » désigne la polémique qu'avait créée, en 2016, la libération de Jacqueline Sauvage, qui avait tué son mari violent<sup>138</sup>. Pour Le Pourhiet, les féministes mentiraient à la population afin de faire libérer une femme meurtrière seulement parce que c'est une femme<sup>139</sup>. L'accusation de mensonge est un argument de disqualification aussi utilisé par Élisabeth Lévy. Alors qu'elle s'étonne du manque d'intérêt de la part des féministes pour les « vrais combats » (LTF : 39), elle avance qu'« [e]lles disent œuvrer à notre libération, mais ce qu'elles veulent c'est notre normalisation » (LTF : 39). Les adversaires sont soupçonnées de feindre un altruisme alors qu'elles cherchent à effacer toute singularité. Elles veulent que le « nous » se conforme à la norme qui est la leur, ce qui ne manque pas de les assimiler à un régime dictatorial. L'argument *ad hominem* se double par conséquent d'une mise en garde de la part de Lévy. L'écart entre ce qu'elles disent et ce qu'elles veulent est d'autant plus prononcé que les mots « libération » et « normalisation » ont la même terminaison. L'homéotéleute<sup>140</sup> et le parallélisme de construction mettent en avant

---

<sup>137</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 178.

<sup>138</sup> ATTIA S., « Pourquoi l'affaire Jacqueline Sauvage fait débat », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 29 décembre 2016, consulté le 01/07/2020. URL : [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/12/29/pourquoi-l-affaire-jacqueline-sauvage-fait-debat\\_5055435\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/12/29/pourquoi-l-affaire-jacqueline-sauvage-fait-debat_5055435_4355770.html)

<sup>139</sup> La référence à cette affaire revient à plusieurs reprises. Les journalistes y voient à chaque fois l'illustration des dérives du féminisme, qui aurait poussé à innocenter une meurtrière : « [d]éjà, avec l'affaire Sauvage, les dérives du féminisme avaient permis de transformer une meurtrière en victime » (ACH : 66).

<sup>140</sup> Figure de style qui consiste en l'utilisation, dans la même phrase, de mots ayant une syllabe finale, ou plus, homophones.

les termes et amplifient le contraste entre ceux-ci. De plus, le jeu de sonorité crée un effet rythmique et permet une emphase sur le mot « normalisation », qui tombe comme une sentence.

Ce ne sont pas les seules attaques *ad hominem* trouvées dans *Causeur* : les féministes sont à plusieurs reprises rabaissées quant à leur maîtrise de la langue (« nous avons charitablement corrigé l'orthographe » (ACH : 38)), leurs capacités intellectuelles (« heureusement qu'elle n'est pas responsable de la lecture » (TPMP : 54)), voire même insultées (« [c]'est la gauche vulgaire, arrogante, obtuse et douillettement emmitouflée dans sa bêtise triomphante » (LTF : 51))<sup>141</sup>. En creux, *Causeur* s'affirme comme composante d'une élite intellectuelle, celle qui maîtrise la langue et l'esprit. La violence des propos révèle également un ethos de personnes méprisantes et intransigeantes envers leurs ennemis.

La publication recourt aussi à des arguments de type *tu quoque*. Ce type d'argument cherche à démontrer à l'adversaire qu'il reproduit lui-même ce dont il accuse. L'article « L'émasculée conception » d'Alban Agnoux reprend cet argument lorsqu'il souligne les similitudes entre les groupes masculinistes américains et le féminisme. Selon lui, le masculinisme est « une réaction logique aux délires du féminisme américain » (LTF : 58), ou encore « son manichéisme n'est pas sans rappeler celui de ses pires ennemies » (LTF : 58). Le *tu quoque* est adroit et ambigu. Ce n'est pas, à proprement parler, le retournement de l'accusation faite par les féministes envers *Causeur*, mais plutôt la mise en parallèle de deux mouvances antithétiques. Or, l'article met en avant l'absurdité et la violence de ces mouvements misogynes : « [d]ifficile de ne pas voir dans ces propos les symptômes d'une extrême misogynie, portée par des hommes [...] sexuellement et affectivement frustrés » (LTF : 59). De même, lorsqu'Agnoux se réfère aux masculinistes en les dénommant les « intégristes de la chasteté », on ne peut manquer de faire le rapprochement avec les féministes qui, dans les différents numéros, sont qualifiées de « puritaines », de « ligues de vertu », etc.

---

<sup>141</sup> Disqualifier l'adversaire sur sa langue relève, selon Meunier et Rosier, d'une double violence. Ceux qui fautent sont ridiculisés et leur parole est confisquée (car il est impliqué qu'ils ne la maîtrisent pas). Dans MEUNIER D., ROSIER L., « La langue qui fâche : quand la norme qui lâche suscite l'insulte », dans *Analyse et Argumentation du Discours* [En ligne], 8|2010, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 05 août 2020. URL : <https://journals.openedition.org/aad/1285>

S'il se distancie du *tu quoque*, puisqu'il n'est pas directement impliqué (il ne s'assimile pas aux masculinistes), Agnoux instille dans l'esprit du lecteur l'idée de la proximité des extrêmes, et donc suggère le danger que ces activistes représentent pour tous, lui compris. En effet, l'assimilation des deux groupes lui permet d'annexer les dangers que représente un mouvement pour l'autre. Les féministes sont par conséquent par deux fois disqualifiées : elles sont similaires à tout ce contre quoi elles luttent et elles illustrent la dangerosité de l'extrême. Par le recul que le journaliste a sur ce *tu quoque*, il projette une image de personne au-dessus de la mêlée, qui est consolidée par l'effacement énonciatif au sein de l'article. L'ethos d'objectivité, de sage observateur, a pour effet d'authentifier ce *tu quoque* ; puisque la ressemblance est perçue par un homme externe aux deux groupes, une personne critique, elle semble d'autant plus vraisemblable.

### 2.1.3. Déformation du discours rapporté

Un tour rhétorique très profitable à la disqualification de l'adversaire consiste à rapporter son discours de manière biaisée. Dans *Causeur*, tous les propos de l'adversaire sont restitués de façon négative, afin de mettre en avant l'agressivité de son discours. Les qualificatifs et verbes qui connotent la violence de ces paroles rapportées affluent dans les articles. Une militante d'Osez Le Féminisme « éructait » (TPMP : 53), les féministes déclarent « lapidairement » (TPMP : 54) leurs menaces, le site d'OLF « martèle » (LTF : 41) les lecteurs, Edwy Plenel<sup>142</sup> avance « doctement » (LTF : 43) son argument, ou encore Caroline de Haas<sup>143</sup> « dégaîne » en « balançant Eugénie Bastié » (ACH : 37) et ses propos... Ces modalisateurs d'énonciation rapportée situent le discours et influencent le lecteur sans même qu'il ait lu ce discours rapporté.

La déformation du discours adverse passe par plusieurs procédés : la reformulation, les marques de subjectivité, l'exagération, ou encore la confiscation. Quand Élisabeth Lévy rapporte le discours que l'écrivaine et journaliste féministe Annette Lévy-Willard a eu à propos du Manifeste des 343 « salauds », elle propose par la suite une reformulation nettement « euphémisée » de ces reproches :

---

<sup>142</sup> Journaliste français, ayant travaillé pour le journal *Le Monde* et fondateur de *Mediapart*, média ancré à gauche.

<sup>143</sup> Féministe française qui a été la porte-parole d'Osez Le Féminisme.



« *On vole les idées progressistes et on les retourne comme des chaussettes en idées réacs pour la défense de nos couilles menacées.* » Si le maniement des idées, termes et références « progressistes » est réservé à leurs légitimes propriétaires, cela va devenir compliqué d'écrire et même de penser (TPMP : 55).

Le vol et le détournement des idées deviennent « maniement », terme plus positivement connoté, que la journaliste relie à la source même de la démocratie : l'échange d'opinions, de pensées. Face à cette déformation, il apparaît difficile de défendre le discours de l'adversaire, puisque cela reviendrait à défendre la censure de l'écriture et de la pensée. Cette citation fait voir un ethos de personne rationnelle. Le contraste entre l'émotivité forte de la citation supposément rapportée (« retourne comme des chaussettes », « réac », « nos couilles menacées ») et la reformulation soutenue (« maniement », « termes et références », « légitimes propriétaires ») et d'apparence sereine de Lévy, met effectivement en avant l'irraison des féministes. La journaliste paraît d'autant plus raisonnable qu'elle prétend faire voir l'absurdité du discours adverse par la construction de phrase (« si...alors »). De plus, Lévy manifeste un ethos de personne aimant le débat d'idées.

La déformation du discours rapporté transparait également par des commentaires subjectifs – et péjoratifs – qu'y ajoutent les locuteurs. Dans son article « Cartographie du néoféminisme », Eugénie Bastié recense les luttes de certaines féministes tout en y ajoutant des indices de disqualification :

Langage épïcène (vous savez, l'affreux « tout-E-s »), règles de grammaire non sexistes, promo du clito et prix du Tampax, telles sont les priorités de ces féministes intellectuelles (LTF : 41).

L'énumération des luttes montre des féministes omniprésentes, bataillant sur tout, jusque dans les détails intimes. De plus, les subjectivèmes, comme « l'affreux », ou encore « promo du clito » (dont la familiarité du registre indique de la raillerie), font comprendre que, pour la journaliste, les adversaires se battent pour des causes éphémères, inutiles et/ou risibles. La mise en série renforce le ridicule. Cette observation est confirmée par l'affirmation ironique « telles sont les priorités », affirmation qui, associée au reste de l'article, connote une désorganisation, un goût pour la perte de temps des « féministes intellectuelles ». Ici la reprise du discours a pour seul but de s'en moquer, ce qui dépeint un ethos railleur et, à nouveau, condescendant.

a) Stratégie de l'homme de paille

Ce dernier exemple nous amène à aborder une stratégie argumentative qui vise à reprendre et modifier le contre-discours. Doury définit la stratégie de l'homme de paille de cette manière :

On parle de stratégie de l'homme de paille lorsqu'un locuteur présente la thèse de l'adversaire de façon telle qu'il apparaît très improbable que l'adversaire soit prêt à assumer sous cette forme [...] ; [ce qui a] pour effet de rendre la position correspondante plus accessible à la réfutation<sup>144</sup>.

Chez *Causeur*, la stratégie est utilisée à plusieurs reprises. Ainsi, Lévy déclare :

Ce sont là les arguments habituels des "abolitionnistes" : comme dit la chanson, tous les hommes sont des cochons mais, de nos jours, toutes les femmes n'aiment pas les cochons (TPMP : 54).

Elle reprend le contre-discours et l'assimile à la chanson populaire « La Rirette ». Il est évident que les abolitionnistes n'argumentent pas en amalgamant les hommes à des cochons. Ces propos viennent à la suite d'une réaction de la féministe Laurence Cohen, qui accusait le manifeste de « faire fi de la réalité de la prostitution<sup>145</sup> », de nier la marchandisation de la femme que celle-ci implique. Dans l'article, Lévy reprend une seule phrase de la déclaration de Cohen – voire de tous les abolitionnistes qu'elle réduit en un seul groupe et à une chanson du registre populaire. L'argumentation des adversaires est ridiculisée : alors qu'elle est d'ordre politique et social, elle a la même portée qu'une chanson grivoise. De plus, l'adjectif « habituels » sous-entend que les abolitionnistes répètent un même discours, qui ne se renouvelle pas, au point d'en devenir caricatural : « les hommes sont des cochons » est le refrain de la chanson. Lévy veut pointer leur entêtement et leur surdité. L'adjectif dénote une certaine lassitude face à cette opiniâtreté, mais également un amusement, ce que renforce l'analogie avec la chanson. La comptine

---

<sup>144</sup> DOURY M., *Argumentation. Analyser textes et discours*, Paris, Armand Colin, coll. « Portail », 2016, p. 79.

<sup>145</sup> COHEN L., « Tribune 343 salauds : "343 réacs, sexistes et machistes" », sur *L'Humanité* [En ligne], mis en ligne le 30 octobre 2013, consulté le 07 juillet 2020. URL : <https://www.humanite.fr/fil-rouge/tribune-343-saluds--343-reacs-sexistes-et-machistes-laurence-cohen--pcf>

donne aussi une connotation moralisante au discours de Cohen, la chute sonne comme une instruction morale donnée par les abolitionnistes dont se moque la journaliste.

Dans le même article, Lévy utilisait le même procédé de l'homme de paille afin, en creux, de valoriser le propos :

Nous n'avons pas seulement commis le crime de ne pas adhérer à la conception de la sexualité, et plus encore de la liberté, autorisée par le lobby de la vertu. Nous nous sommes rendus coupables d'un impardonnable sacrilège (TPMP : 54).

Le discours est rapporté ici, avec le « nous » qui répond à un « vous » hypothétique, « vous » qu'elle désigne en tant que « lobby de la vertu ». Lévy reprend le contre-discours, mais en changeant le sujet qui devient le « nous » du groupe d'accusés. Il apparaît clairement que le contre-discours a été modifié. Les connecteurs logiques d'addition, « pas seulement », « et plus encore », témoignent de la reprise déformée du contre-discours : ils lui donnent un ton démesurément outré à l'accusation. L'hyperbole créée par les connecteurs, la gradation des crimes, et l'exagération du crime en soi (« un impardonnable sacrilège ») révèle de l'ironie.

Dans les deux exemples étudiés, la stratégie de l'homme de paille permet la disqualification du contre-discours car il apparaît comme grossier, caricatural et sans nuance. Les féministes voient des hommes comme des cochons et leurs adversaires comme des criminels. En filigrane, nous retrouvons toujours la même image de soi renvoyée par *Causeur*, un magazine humoristique et libertaire.

#### b) Argument de direction

Une autre stratégie argumentative est de prévoir les conséquences négatives du contre-discours, pour ensuite le réfuter. Doury définit l'argument de direction comme le refus d'une proposition « non parce que cette proposition [...] est en elle-même inacceptable, mais parce qu'elle constitue un premier pas vers d'autres propositions [...] plus extrêmes qui, elles, ne sont pas acceptables<sup>146</sup> ». Dans son article « 30 millions d'ennemis », Élisabeth Lévy a recours à ce type d'argument :

Je ne sais pas comment on punira la lâcheté, le mensonge, la muflerie, et peut-être même le silence, c'est une idée, ça – Madame le Juge, ce salaud ne répond pas

---

<sup>146</sup> DOURY M., *op. cit.*, p. 87.

à mes textos. Mais aucun de vous, chers messieurs, camarades, amis et amants, n'est à l'abri de la furie vindicative et punitive de nos Big Brothers en jupons – même si certaines sont des hommes, il faut vivre avec son temps (LTF : 38).

Elle implique que, si la dénonciation pour des faits qui ne la légitiment pas – ce passage vient juste après une défense des actes de DSK – continue, alors nous arriverons à une punition abusive, basée seulement sur le fait que le coupable soit un homme. L'énormité que représente cette conclusion, « tous les hommes seront coupables, même pour un simple silence », la rend inacceptable pour le lecteur. Il remet dès lors en cause la revendication de la « parole libérée » des féministes et donc les féministes elles-mêmes. En effet, la disqualification ne touche pas seulement les arguments de celles-ci, mais leur personne aussi puisqu'elles sont accusées de tenir un discours oppressif, voire absurde, envers la moitié de la population. Qui, effectivement, ne trouverait pas aberrant l'idée de condamner quelqu'un qui ne répond plus aux « textos » ?

C'est ce même type d'argument que l'on trouve à l'initiative de l'article « À quand le préservatif juridique ? » de Luc Rosenzweig. Face au « délathon » qui a lieu, et aux (fausses) accusations qui touchent les hommes puissants, il propose un « préservatif légal ». Ce projet consisterait en un accord entre deux personnes cherchant à avoir des relations, afin d'éviter les « calomnies » dues au ressentiment que pourrait éprouver une des parties (souvent la femme précise-t-il) :

Le cadre de cette relation sera alors défini en commun en cochant les cases prévues à cet effet, allant dans les moindres détails de l'accord, y compris concernant des pratiques que la décence m'interdit d'évoquer dans un magazine de bonne tenue (ACH : 49).

Si la proposition est clairement ironique, elle relève tout de même de l'argument de direction. Rosenzweig cherche à montrer jusqu'où cette « folie » peut mener. À nouveau, le résultat des revendications féministes paraît irrecevable et absurde. L'ironie, le sous-entendu grivois et l'exagération de la rigueur du contrat font certes sourire, mais servent habilement ce qui est décrit comme une démonstration des conséquences absurdes du féminisme. Ces deux exemples d'arguments de direction font voir l'image de soi prophétique que mettent en scène les locuteurs. *Causeur* annonce un futur hypothétique, qui à chaque fois est teinté d'absurde et de danger, ce qui rappelle à nouveau l'ethos

pamphlétaire. Angenot écrit « [l]e monde que contemple le pamphlétaire, privé de valeur donc de sens, est burlesque, puéril et atroce [...] »<sup>147</sup>.

c) Argument par l'absurde

Ces exemples font également appel à un autre tour rhétorique : l'argument par l'absurde. Il « [c]onsiste à feindre d'admettre momentanément la thèse défendue par l'adversaire, pour montrer qu'elle conduit à des conséquences que l'adversaire lui-même ne serait pas prêt à admettre<sup>148</sup> ». Il permet de mettre en lumière la détérioration vers laquelle se dirige la société et, simultanément, l'absurdité des arguments féministes. Lors de la polémique sur la prostitution, Lévy reprend les arguments des abolitionnistes mais les exacerbe afin d'arriver à une conclusion inacceptable :

Le consentement est un leurre, rétorquent les abolitionnistes. [...] Admettons. Mais alors, il faudrait protéger toutes les femmes à qui il arrive, par exemple, de faire l'amour sans en avoir envie, parce qu'elles veulent faire plaisir à leur compagnon. N'est-ce pas la preuve d'une intolérable contrainte psychologique ? (TPMP : 55).

L'argument du leurre du consentement, qui est – précisons – un argument *rapporté* par Lévy, est appliqué à une situation ambiguë et intime. C'est une situation à laquelle une majorité des lecteurs peut s'identifier. L'antinomie entre « vouloir faire plaisir » à la personne qu'on aime et « une intolérable contrainte psychologique » choque, et fait clairement apparaître l'argument comme stupide, ou du moins manichéen. *Causeur* retrouve ici l'ethos qu'il aime se construire, celui de la nuance, de l'ambiguïté. L'argument par l'absurde a l'avantage de renvoyer une image de soi de personne réfléchie, pondérée et perspicace, qui a pris en compte la thèse de l'adversaire mais qui a la lucidité d'en voir les failles.

De manière plus globale, les différentes stratégies utilisées par *Causeur* pour reprendre et déformer le contre-discours confortent l'ethos dit d'Opposant. La rédaction met en scène plusieurs discours rapportés qu'elle fait voir comme absurdes ou dangereux, ce qui leur permet de légitimer l'obligation de réagir, de s'opposer. La répétition de ces stratégies permet également ce qu'Angenot nomme l'assertivité.

---

<sup>147</sup> ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes, op. cit.*, p. 99.

<sup>148</sup> DOURY M., *op. cit.*, p. 47.

#### 2.1.4. Assertivité

Les journalistes affirment par le *dire* ce qu'ils annonçaient par le *dit*. C'est une caractéristique de l'assertivité. Nous reprenons cette notion de Marc Angenot, dans son ouvrage *La parole pamphlétaire* :

Nous nommons *assertivité* la modélisation emphatique de l'assertion. Il ne s'agit pas seulement d'affirmer mais d'authentifier l'assertion, "authentifier le *dit* par le *dire*", écrit O.Ducrot. [...] L'assertivité du texte répond au *martèlement* d'une thèse élémentaire dont la répétition lancinante est censée avoir un effet thérapeutique sur le lecteur, abusé par le scandale dominant<sup>149</sup>.

Angenot en propose une liste, dont chaque figure peut être retrouvée au sein du discours du magazine. Ainsi, Benoit Raisky nous donne un bon exemple de cette force répétitive en l'espace de deux paragraphes : « [j]'aime les filles pas trop les femmes (ce mot est anxiogène) et pas du tout les féministes » (LTF : 50), « [j]'aime, je le répète, les filles et pas trop les femmes » (LTF : 51) et enfin, « [v]ous les féministes, je ne vous aime pas du tout » (LTF : 51). Nous retrouvons bien l'idée de « martèlement » d'une opinion, qui, associée à ses arguments – elles tuent la beauté, elles sont immorales, etc. –, fait passer sa vérité pour une évidence.

De même, nous observons des « incisives marquant le doute [qui], employées ironiquement, auront un effet analogue à celui des embrayeurs assertifs<sup>150</sup> ». Par exemple lorsque Bastié questionne : « [a]h bon, "mon corps m'appartient", c'est fini ? » (LTF : 42), elle assure en réalité que la femme peut être pleinement maîtresse de son corps. Elle veut, par ce procédé, démontrer un prétendu paradoxe des féministes qui lutteraient à l'encontre de la libération du corps de la femme. Les questions rhétoriques sont un moyen efficace de faire passer une opinion, tout en donnant la responsabilité de cette opinion au lecteur, puisque c'est lui qui y répond. Cette réponse est évidemment présumée par l'auteur, autre tour de force appuyant l'assertion car il donne à accepter implicitement une opinion pour vraie. C'est ce que *Causeur* pratique dans plusieurs de ses articles lorsqu'il présuppose que l'égalité entre femmes et les hommes est déjà acquise.

---

<sup>149</sup> ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes, op. cit.*, pp. 238-239.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 240.

De plus, le magazine regorge de « syntagmes péremptoires<sup>151</sup> », qui affirment – ou martèlent – la vérité du propos. De la sorte, Paulina Dalmayer clame : « [q]ue cela plaise ou non, le pluralisme d’opinions si cher aux esprits progressistes permet, même aux femmes, de soutenir des idées contraires à leurs intérêts apparents » (ACH : 62). Le syntagme « que cela plaise ou non » assure la véracité de la suite de la phrase, c’est-à-dire du paradoxe féministe.

Parmi les figures assertives, nous retrouvons par ailleurs des prétéritives. Elles permettent la mise en lumière d’un argument, tout en ayant l’air de ne pas le faire. Lévy, par exemple, déclare qu’« à [son] humble avis, beaucoup d’histoires d’amour commencent par quelque chose qui peut mettre mal à l’aise, mais passons » (ACH : 37). Ainsi, elle fait comprendre la nécessité de la « drague lourde » (LTF : 37), tout en faisant croire que ce n’est pas un argument mais une simple observation au passage, qui ne mérite pas plus ample explication. Citons à nouveau Angenot : « en renforçant le degré d’évidence de l’énoncé, en introduisant dans le discours un élément d’urgence ou des hiérarchies dans la réfutation, elle a une fonction éminemment polémique<sup>152</sup> ». D’autres figures assertives apparaissent encore, comme l’épanorthose<sup>153</sup>, ou encore l’accumulation dont des illustrations seront trouvées au fil de l’analyse.

Nous observons que l’assertion se fait également sur le discours de l’adversaire, comme pour dire : « elles disent cela, elles veulent cela ». L’assertion est un outil de confiscation de la parole, de récupération du discours adverse tout en le modifiant puisqu’elle est le fruit de l’interprétation du locuteur.

Si l’assertion est un « martèlement », son expression la plus notoire est visible dans la forme même du magazine. En effet, il y a, au fil des différents articles, une constante reprise des mêmes arguments, des mêmes dénominations, des mêmes moqueries, exemples, métaphores, reproches... Il y a un interdiscours interne au magazine, qui crée un effet d’insistance et produit la « didactique simpliste du “mettez-vous bien cela dans la tête”<sup>154</sup> ». Prenons l’exemple du numéro « Arrêtez la chasse à l’homme ». Chaque article traite du danger sociétal que représente le féminisme, démontrant comment il

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>152</sup> ANGENOT M., *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, op. cit., p. 241.

<sup>153</sup> Cette figure « consiste à revenir sur ce qu’on a dit, ou pour le renforcer, ou pour l’adoucir, ou même pour le rétracter tout à fait [...] ». Dans *Ibid.*, p. 241.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 239.

s'attaque aux fondements de la démocratie. Pour n'en donner que quelques exemples : Lévy nous dit que « [c]ette nouvelle forme du pilori envoie aussi aux oubliettes la présomption d'innocence à laquelle même le dernier salaud a droit » (ACH : 39), Finkielkraut s'inquiète que « les représentantes de l'État célèbr[ent] le piétinement de l'État de droit » (ACH : 50). Le « *Testis unus, testis nullus* ("un seul témoin, pas de témoin") », cet axiome juridique romain qui a longtemps perduré dans notre droit est aujourd'hui battu en brèche [...] » (ACH : 49) explique Rosenzweig. Bensussan affirme que « [t]out se passe en effet comme si, lorsque le crime ou le délit est sexuel, les règles classiques du droit pénal ne pouvaient plus s'appliquer » (ACH : 69). La répétition rend la thèse de plus en plus vraisemblable. Elle cherche à produire le raisonnement suivant : si *tous* les journalistes remarquent les mêmes travers, s'en effrayent et mettent en garde, c'est qu'il y a sûrement une part de vérité.

De plus, le martèlement est renforcé par la mise en page de l'article. De cette manière, les chapeaux des articles mettent en avant, par la typographie grasse et la taille de police comme par l'emplacement, les opinions avancées dans l'article. De même, les exergues<sup>155</sup> de l'article servent à la redondance et à l'assertion. L'exergue de l'article « Habeas porcus » est assez révélateur de l'effet d'interpellation : « [c]e n'est pas seulement l'humour qui est placé sous surveillance par les féministes, mais tout propos sur le sujet, surtout s'il est tenu par un homme » (ACH : 37). Ce même principe agit pour les intertitres. S'ils aident à la structuration de l'article, ils répètent souvent un argument développé au sein de l'article, assurant son assimilation et sa compréhension.

Les différentes « figures de l'assertion » font toutes écho à un ethos batailleur, qui va de pair avec celui du pamphlétaire. L'assertivité connote également l'urgence du propos. Le magazine répète ses dires, martèle ses opinions car il est *urgent* que le lecteur comprenne et potentiellement réagisse. Cette connotation renforce l'image de journaliste engagé dans la vie en société et dans le débat politique, sûr de la véracité de son propos et de l'urgence de le transmettre.

---

<sup>155</sup> Les exergues sont les courts passages du texte également mis en valeur typographiquement – ici en caractère gras et avec une police plus grande. Ils reprennent généralement des passages « forts », c'est-à-dire qui choquent le lecteur, qui le marquent afin qu'il puisse immédiatement saisir le ton du texte et l'ampleur de sa thèse.



### 2.1.5. Résonance culturelle

Le martèlement passe par le *dire*, par différentes figures, mais il se fait aussi par l'assimilation répétitive des féministes à des référents culturels, sociaux ou historiques négatifs. L'adversaire peut être stéréotypé ou mis sur un pied d'égalité avec des personnalités ou des entités péjoratives.

#### a) Appel au stéréotype

Le magazine perpétue de nombreux stéréotypes sur les féministes et même sur les femmes en général. Ici, nous envisageons le stéréotype quand il « s'attache à l'image des groupes sociaux et mène à juger un individu en le réduisant à l'image simplifiée, sinon faussée, du groupe dont il fait partie<sup>156</sup> ». Ces images circulent tellement, et depuis si longtemps, qu'elles sont ancrées dans l'imaginaire collectif<sup>157</sup>. Nous nous sommes appuyée sur l'ouvrage de Christine Bard : *Féminismes : 150 ans d'idées reçues*<sup>158</sup>. Son livre est divisé selon les trois « vagues » du féminisme, à savoir les suffragettes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle – début du XX<sup>ème</sup> siècle, la génération de 1968, et l'époque actuelle débutant après 1980<sup>159</sup>. Bard propose treize chapitres présentant chacun un stéréotype attaché à ce féminisme de la troisième vague. Nous mettrons ici en lumière leur ancrage dans l'imaginaire social, ainsi que les effets que ce stéréotypage produit.

En recoupant ces chapitres avec le discours de *Causeur*, nous avons relevé des stéréotypes récurrents attachés au féminisme. Un premier cliché est d'associer le féminisme actuel à la gauche et au progressisme. Nous pouvons, par exemple, lire que le mouvement #MeToo dévoile que « la passion des progressistes c'est la rééducation » (ACH : 51).

Un deuxième cliché inventorié par Bard est que le féminisme est jugé puritain<sup>160</sup>. C'est l'argument utilisé par Finkielkraut dans son article « Balance ton porc. Une

---

<sup>156</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., p. 46.

<sup>157</sup> Afin s'informer sur l'imaginaire social, il nous a semblé judicieux d'aller regarder dans les médias de masse. Ainsi, les magazines tels que *Les Inrockuptibles*, *Terrafemina*, ou encore des blogs en ligne comme *Je suis féministe*, ou encore *Ça fait genre* témoignent des clichés circulant sur les féministes.

<sup>158</sup> BARD C., *Féminismes : 150 ans d'idées reçues*, Paris, Le cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2020.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>160</sup> Bard précise que cette critique prend source au sein même du mouvement féministe. Il y avait, vis-à-vis du « militantisme antiporno », un mouvement contestataire. Bastié y fait allusion dans son article « Cartographie du néoféminisme » (LTF : 42) en vue de disqualifier les féministes. Informations et citation tirées de *Ibid.*, p. 222.

rééducation nationale », où nous pouvons lire que la France, sous l'influence du féminisme, risque de devenir « une province disciplinée de l'Amérique néopuritaine » (ACH : 51). S'attache à ce stéréotype une rigueur morale, une austérité<sup>161</sup>. Comme l'explique Bard, ce reproche existait déjà dans les années 1970, et il permet au dénonciateur de se présenter comme libertaire. Le procédé est habile : il « procède par des généralisations abusives car les questions en jeu divisent les féministes<sup>162</sup> ».

Bard souligne également qu'une des idées reçues sur cette troisième vague est qu'elle est censureuse. Circule en effet dans le discours social l'idée que, face aux féministes, on ne peut plus rire de tout, « on ne peut plus rien dire<sup>163</sup> », etc. Cet argument est bien présent dans le magazine. Nous pouvons lire par exemple que les « féministes d'antan [...] étaient tout de même plus marrantes que leurs glaçantes héritières » (TPMP : 55). Ce stéréotype est corrélé au précédent : parce que le féminisme est, supposément, puritain, il interdit la parole libérée. À nouveau, il place celui qui émet ce cliché dans la position du défenseur de la liberté. Le choix du chapeau de l'interview de Caroline Fourest<sup>164</sup> n'est pas innocent. Il reprend une phrase qu'elle a énoncée, disant : « ''Je suis devenue moins libertaire'' » (LTF : 44). Il en ressort, selon le magazine, qu'être féministe à l'heure actuelle, c'est être moins libertaire.

L'ambiguïté et le flou significatif du terme « néoféministe », que nous avons déjà abordé, permettent à *Causeur* de procéder à des généralisations. Nous pouvons lire qu'« elles ont en commun la culture du happening et un ennemi : le mâle c'est-à-dire l'homme à l'ancienne » (LTF : 41). Ce type de généralisation est un indicateur du stéréotypage procédé par *Causeur*. De même, ce flou notionnel laisse à *Causeur* la possibilité de regrouper différentes mouvances au sein du féminisme, afin de les faire paraître contradictoires et paradoxales. C'est tout le propos de l'article « Cartographie du néoféminisme » (LTF : 40-43) d'Eugénie Bastié.

Un de ces supposés paradoxes soulevés par *Causeur* reprend le cliché identifié par Bard : « les féministes "racisées" desservent leur cause<sup>165</sup> ». Plusieurs journalistes

---

<sup>161</sup> Une répercussion de cette austérité serait que le féminisme de la troisième vague se positionne systématiquement en faveur de l'abolition. Dans *Ibid.*, p. 231. C'est un cliché retrouvé dans le numéro « Touche pas à ma pute ! ».

<sup>162</sup> BARD C., *op. cit.*, p. 222.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>164</sup> Caroline Fourest est une personnalité médiatique et journaliste française qui se revendique féministe.

<sup>165</sup> BARD C., *op. cit.*, p. 253.

raillent le paradoxe qu'il y a, selon eux, à vouloir être féministe et à défendre le voile (et la religion musulmane plus globalement). Ainsi, Céline Pina écrit que « [l]a remise en cause de l'égalité des femmes pour des raisons religieuses est accepté » (ACH : 65). Par « raisons religieuses », la journaliste vise la religion musulmane. D'ailleurs, elle poursuit :

[...] mais comment la [l'inégalité] combattre quand la plupart des associations féminines défendent la liberté de se voiler, endossant ainsi le premier marqueur de l'infériorité de la femme ? » (ACH : 65).

*Causeur* s'appuie également sur un autre cliché : celui de la religion musulmane comme étant oppressive pour les femmes. Le magazine associe forcément le voile à une imposition : « [...] la femme traînée dans la boue si elle n'est pas voilée » (ACH : 57). Le stéréotype de la femme « racisée » opposée (culturellement ou religieusement) aux avances du féminisme révèle indirectement un moyen de couvrir et de justifier un préjugé raciste<sup>166</sup>.

Si cette idée reçue défend une vision de la femme victime lorsqu'elle est, supposément, mise en péril par la religion ou par « des cultures où la norme elle-même est l'inégalité » (ACH : 65), il existe aussi l'idée reçue inverse que le féminisme victimise les femmes<sup>167</sup>. Les journalistes se moquent de cette tendance à la victimisation : « le premier article de la foi, c'est que la femme est une victime [...] » (LTF : 39), « [c]eux qui pensaient que nous avions touché le fond avec ce qu'Élisabeth Badinter a qualifié de "féminisme victimaire" [...] » (ACH : 66). Ce stéréotype permet de retourner les revendications des féministes et de s'afficher comme défenseur de la cause féministe, mais sous un angle différent. Selon ce cliché, les féministes ne rendent pas service aux femmes, elles les affaiblissent. Ainsi, « ce que les universités américaines qualifient de "récit de la victimisation" en l'enseignant aux étudiantes, entretient l'anxiété chez les jeunes femmes » (ACH : 67).

---

<sup>166</sup> Bard se penche sur les clichés que connaît l'afroféminisme. Elle explique, entre autres, qu'un préjugé raciste peut être utilisé afin de faussement défendre la cause féministe. « Mais à l'intersection, c'est aussi un autre regard qui est porté sur le jeune homme noir stigmatisé par un regard social qui le suppose plus machiste, plus violent, à l'instar de son grand frère, le "garçon arabe" [...] ». BARD C., *op. cit.*, p. 256. Nous pouvons facilement faire le lien avec certains propos de *Causeur*.

<sup>167</sup> Bard met en lien ce reproche avec la révolution du #MeToo et la libération de la parole des femmes. Par ailleurs, elle explique comment les masculinistes s'effraient d'un féminisme qui irait trop loin, qui inventerait des victimes et qui aurait une influence trop grande sur la justice. *Ibid.*, p. 206.

Enfin, un dernier stéréotype attaché à la troisième vague du féminisme est qu'il « prône la théorie du *gender*<sup>168</sup> » de manière unilatérale et aveugle. C'est à nouveau une généralisation qui fait voir les féministes comme un ensemble monolithique qui suit une même théorie, théorie que les journalistes rapprochent à plusieurs reprises de la religion. Ce cliché se double, dans *Causeur*, d'une vision stéréotypée et fortement négative de cette théorie : « [...] la théorie du genre, qui vise précisément à en finir avec la différence entre les hommes et les femmes » (LTF : 39).

*Causeur* perpétue également des clichés plus anciens sur le féminisme. Les journalistes ont, par exemple, recours au stéréotype, déjà rencontré durant les mouvements de 68, affirmant que les féministes n'aiment pas les hommes. Lévy écrit que « [...] si les copines d'OLF n'aiment pas les hommes, qu'elles ne tentent pas d'en dégoûter les autres » (TPMP : 55). Cette détestation va souvent de pair avec un autre cliché qui veut que la majorité des féministes soient des « garçons manqués » (repençons à Bastié qui s'étonne que, dans un regroupement féministe, il y ait des mademoiselles (TPMP : 74)).

De surcroît, *Causeur* réutilise des clichés séculaires sur les femmes en vue de disqualifier les militantes. Nous pouvons par exemple lire qu'elles sont hystériques : « [l]a féministe radicale [...] n'en finit pas d'annoncer en grande pompe hystérique sur les plateaux de télé [...] » (TPMP : 74) ; elles sont des harpies : « [b]izarrement, plus la condition féminine progresse, plus elles sont énervées. Hargneuses » (LTF : 41). Ces clichés très anciens sont tellement ancrés dans l'imaginaire social que, pour certains lecteurs, ils font office de vérité. Comme l'explique Amossy, ils facilitent la circulation et l'appréhension d'une certaine vision du monde. Ils peuvent dès lors présenter « le réel sous une forme schématique et immuable<sup>169</sup> », ce qui rend l'opinion du locuteur facilement compréhensible mais inscrit aussi cette opinion dans une perpétuité. Le recyclage des anciens clichés renvoie à la supposée intemporalité de certaines caractéristiques féminines et fait office de clin d'œil complice au lecteur qui partage la même vision.

---

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 267. Bard fait remarquer que l'attaque de la théorie du *gender* s'accompagne d'un antiaméricanisme très présent dans les milieux de droite français. *Ibid.*, p. 269.

<sup>169</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., p. 46.

Ainsi, *Causeur* reprend et se réapproprie différents stéréotypes, qui participent au foisonnement d'interdiscours du magazine. L'utilisation de clichés possède trois fonctions principales. Premièrement, elle donne une apparence de véracité au propos de *Causeur*. Les lieux communs, puisque partagés par une grande majorité de personnes, donnent une impression qu'ils détiennent sûrement une part de vérité. Deuxièmement, les stéréotypes réaffirment l'image (péjorative dans ces cas-ci) qui hantent le discours social. Enfin, ils permettent de signaler un certain discours, de se dire. Les lecteurs reconnaissent les stéréotypes et réussissent ainsi à situer le discours, à le rattacher à celui, plus large, qui circule dans certaines sphères sociales. *Causeur* se dit, et affirme son identité idéologique et rhétorique, en perpétuant certains stéréotypes et préjugés appartenant à un imaginaire social dépréciatif à l'égard des femmes et des féministes.

#### b) Appel à la comparaison : la Terreur et le Dogme

Afin d'appuyer la représentation menaçante – et stéréotypée – du féminisme, *Causeur* fait également écho à des références historiques et idéologiques qui confortent ces craintes et alourdissent la menace : le totalitarisme et le conditionnement des esprits par la religion.

- Le totalitarisme

Le titre du deuxième numéro étudié – « La terreur féministe » – évoque une première comparaison historique négative. Dans l'article ouvrant ce dossier, nous trouvons des références à la Terreur de la Révolution Française. Sa propriété commune avec le féminisme moderne serait la « mécanique de terreur qui se déploie par le chantage victimaire et l'intimidation » (LTF : 37). De manière plus large, la comparaison est faite avec tous les régimes totalitaires.

Nous avons déjà rencontré l'assimilation des féministes à des censeuses. À plusieurs reprises, nous croisons des comparaisons avec le livre *1984* d'Orwell. Bastié parle d'un « féminisme orwellien » (LTF : 43), Lévy de « Big Brothers en jupons » (LTF : 38) et Delacomptée de « Big Mother » (TPMP : 70). Cette surveillance se double d'une « expert[ise] dans l'art de la délation » (LTF : 41). Si les journalistes réclament la « libération de la parole » pour eux-mêmes, ils reprochent au féminisme de pousser à la délation et font le parallèle avec des événements historiques tragiques, afin d'insister sur la dangerosité de ces pratiques : Finkielkraut fait le rapprochement avec la dictature

stalinienne (ACH : 50), Anne-Marie le Pourhiet avec le régime de Vichy (ACH : 56) et Jean-Michel Delacomptée avec la dictature de Pol Pot (TPMP : 71). L'assimilation aux dictatures historiques permet d'en prévoir implicitement les retombées, et ainsi d'éveiller l'effroi chez les lecteurs.

Un autre point de comparaison qui rattache, selon *Causeur*, les féministes aux régimes dictatoriaux, est leur volonté d'unifier la pensée et les corps pour créer un seul citoyen modèle. C'est ce qu'explique Jean-Michel Delacomptée dans un passage accumulant les énumérations :

Quand il n'y aura plus d'homosexuels, d'homosexuelles, de bisexuels, d'hétérosexuels, d'hétérosexuelles, de transexuel(le)s, mais un genre unique, celui de l'androgyné, qui ne sera même plus un genre mais une utopie, c'est-à-dire un non-lieu, sans parents sinon parents n°1, n°2, n°3, etc, proposition déjà tentée mais qui reviendra sur le modèle du frère n°1, n°2, n°3, etc [*sic*], dans ce meilleur des mondes qu'était le Kampuchéa démocratique du camarade Pol Pot (TPMP : 71).

Les énumérations créent une impression de gradation qui intensifie la tension ressentie par le lecteur. Une accumulation de disparitions défile devant ses yeux (« il n'y aura plus », « qui ne sera même plus »), ce qui déclenche une attente de la résolution (« mais une utopie »). De surcroît, il y a une volonté de fausse exhaustivité de l'auteur qui, en réalité, cherche à montrer la complexité de la sexualité et du genre de l'époque. En effet, la prétendue exhaustivité est teintée d'ironie qui se fait comprendre par l'énumération en soi, avec la répétition systématique de l'orientation sexuelle dans les deux genres grammaticaux, mais aussi par la parenthèse : « transexuel(le)s ».

En évoquant la « terreur féministe », *Causeur* fait aussi référence au terrorisme actuel. Olivier Malnuit indique que, lorsqu'il était journaliste pour un magazine féminin, ses patronnes féministes « s'étaient mises à couper chaque semaine deux ou trois têtes qui dépassaient » (LTF : 47). Malnuit s'amusait par la suite à produire des « parodie[s] féministe[s] où, sur le mode des décapitations filmées de Daesh, [ils prenaient] la mesure des coups [...] avant de mimer leur mise à mort à coups de “Women akbar” » (LTF : 47). Comme dans tout régime terroriste, les conséquences sont désastreuses. Il n'y a plus de liberté, l'identité masculine se perd, un « nombre anormal de dépressions nerveuses » (LTF : 47) apparaît, la censure règne, etc. Néanmoins, chaque régime terroriste engendre

une résistance. Nous l'avons vu, c'est dans ce sillage, ce modèle historique, que se place *Causeur*.

La comparaison des adversaires avec une référence aussi négative que la Terreur favorise les indications de peur, qui par cette mise en scène paraît justifiée et légitime. C'est pourquoi Paulina Dalmayer écrit qu'elle ose, « [a]u péril d'une lapidation sur la place publique » (LTF : 48), rappeler sa vérité sur les promotions canapés. Ce procédé est très efficace puisqu'il entérine une comparaison tout de même « osée » – pour ne pas dire abusive – et légitime la subjectivité et l'émotion trouvées dans ces discours.

Ces références historiques et culturelles rappellent également l'ethos de personnes cultivées que nous avons relevé lors de l'analyse de l'ethos dit. Les journalistes *disent* aimer l'histoire, la politique, et ils le montrent par toutes ces attaques pointues et référencées.

- La religion

Dans son article détaillant la censure dans le monde de la Haute Couture, Paulina Dalmayer emploie des termes appartenant au lexique religieux pour caractériser le féminisme. Elle déplore les « sermons féministes » (LTF : 49), assure que « la messe est dite » (LTF : 49) quand le magazine *Elle* prend la défense de Kim Kardashian, et s'afflige que « [p]endant ce temps, la chasse aux salauds de machos continue » (LTF : 49). Cette comparaison permet d'adjoindre au féminisme la propriété de la perte du libre arbitre, propre – selon eux – à la religion. En effet, le parallèle se fait sur ce point : le féminisme est présenté comme un dogme que doivent suivre aveuglément les fidèles. Le mouvement, selon *Causeur*, rendrait la société aveugle, les premières aveuglées étant les féministes elles-mêmes : « [m]ilitant avec furie pour un avenir radieux déjà advenu, nos ayatollettes sont aveugles à ce qui menace la liberté des femmes [...] » (LTF : 43). De même, Françoise Bonardel indique que :

Aucune religion n'est en ce sens allée aussi loin, ni n'a disqualifié le discernement avec autant d'acharnement que cherchent à le faire les apôtres de cette forme de sainteté laïque, civique (ACH : 59).

Le féminisme n'est pas seulement disqualifié sur son fondement (puisque'il relève d'une croyance, il n'est pas une Vérité) et sur le manque de lucidité de ses représentantes mais il est aussi accusé d'être manipulateur. Le lecteur est interpellé par cette

comparaison car il se voit potentiellement placé dans le groupe des endoctrinés. En découle une forte polarisation : soit on est libre et clairvoyant, soit on rejoint la secte.

Cette polarisation conduit à la guerre : Lévy emploie d'ailleurs le terme de « croisade » (TPMP : 55) pour parler de la cause des abolitionnistes. La pression de cette « religion » est telle que la doxa y adhère de plus en plus : « le camarade a rejoint l'humanité en marche » (ACH : 51). De plus, cette comparaison avec la religion appuie celle avec le terrorisme, ce qui a pour effet de polariser à l'extrême les positions. Ces comparaisons renforcent l'image d'un féminisme irrationnel et fanatique, et affirment implicitement l'image de rationalité, de raison que cherche à renvoyer le magazine.

## 2.2. Violence verbale

L'analyse qui précède montre le recours de *Causeur* à une violence verbale qui renforce l'ethos agressif du magazine. Si la violence verbale n'est pas constitutive de la polémique, elle y est néanmoins fréquemment présente<sup>170</sup>. Nous tâcherons ici de démontrer comment les procédés de disqualification relevés ci-dessus constituent une des facettes de l'ethos montré de *Causeur*, et quels sont les bénéfices que le magazine peut en tirer.

La violence réfère à des procédés tels que la confiscation de la parole de l'adversaire, la déconsidération du contre-discours, l'attaque de la personne, la diabolisation de l'adversaire, le pathos, les insultes, ou encore l'incitation à l'action<sup>171</sup>. Notons qu'il existe des échelons dans la violence : une remarque ironique ne sera pas perçue comme aussi violente qu'une insulte.

La violence verbale est un procédé rhétorique à double tranchant. S'il permet de disqualifier l'adversaire, il donne aussi à voir un ethos désavantageux du locuteur<sup>172</sup>.

---

<sup>170</sup> « On voit donc que pour la polémique, la violence verbale n'est ni une condition suffisante ni même une condition nécessaire. Cependant, même lorsqu'elle accompagne le discours polémique, et elle le fait fréquemment, la violence apparaît comme un auxiliaire plutôt que comme un trait définitoire ». Dans AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., p. 176.

<sup>171</sup> AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, op. cit., pp. 176-180.

<sup>172</sup> À propos de l'insulte, Vincent et Bernard Barbeau écrivent qu'elle « est donc un acte agressif qui menace la face du récepteur [...] parce que ce dernier n'est pas traité avec les égards qu'il attend, et la face de l'émetteur, qui pourrait être attaqué pour avoir produit cet acte ». Dans VINCENT D., BERNARD BARBEAU G., « Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-t-elle ? », sur *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 10 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1252>



Celui-ci peut passer pour agressif, ce qui est socialement mal perçu. C'est pourquoi les stratégies de disqualification plus implicites et subtiles sont souvent favorisées dans le discours public. Néanmoins, dans *Causeur*, les attaques directes sont nombreuses. Pourquoi prendre le risque d'entacher son ethos, de passer pour violent ? La violence de *Causeur* a une double visée : l'attaqué et le Tiers. Nous retrouvons ici la caractéristique propre à la polémique, qui cherche généralement à persuader l'auditeur ou le lecteur. Il s'agit d'humilier les féministes, certes. Toutefois, la violence verbale nous intéresse plus en ce qu'elle révèle de l'argumentaire de *Causeur*.

Premièrement, par une violence forte comme l'injure, le magazine implique qu'il a vécu une agression préalable telle qu'elle justifie cette réponse. Quand Le Pourhiet décrit les féministes en termes de « [...] gorgones tout juste bonnes à dégueuler des crapauds et des vipères sur leurs téléphones portables » (ACH : 56), c'est parce qu'elle présume avoir des raisons suffisantes à ces injures. Elle explique dans son article qu'elle leur en veut car les féministes « jettent [...] sur la gente féminine en général un discrédit épouvantable » (ACH : 56). La journaliste affirme en une phrase plusieurs informations au lecteur : elle a été attaquée, l'insulte est *en réponse* à cette attaque, l'attaque était suffisamment grave pour justifier une telle réponse forte, et enfin, les féministes ont toutes les caractéristiques des gorgones. En impliquant qu'il répond à une agression préalable, le magazine cherche à légitimer sa propre violence : elle serait utilisée à des fins de défense.

Cet esprit revancharde introduit une autre spécificité discursive de la violence verbale : elle témoigne d'une implication personnelle du locuteur (→Partie 2 : 2.5.). Forte en émotion – que ce soit de la colère, de la tristesse, de l'indignation, ou de la haine –, la violence verbale révèle une subjectivité importante<sup>173</sup>. En effet, toutes les attaques *ad hominem* sont motivées par l'indignation et la colère que ressentent les journalistes. Ainsi, lorsque Lévy clame « aliénée toi-même, bécasse » (LTF : 39), c'est bien un sentiment d'indignation qui la pousse à retourner l'injure qu'elle déduit des discours féministes (« aliénée »). Elle affiche son refus de se faire humilier, rabaisser. La colère que cette atteinte à son honneur déclenche l'amène ensuite à l'insulte « bécasse ».

---

<sup>173</sup> « [...] l'insulte laisse voir l'insulteur comme un être qui affiche ses émotions » dans VINCENT D., BERNARD BARBEAU G., *op. cit.*, p. 3.

La violence verbale met alors en avant la singularité, l'individualité du locuteur qui se sent personnellement agressé. Quand Raisky écrit « [v]ous, les féministes, je ne vous aime pas du tout » (LTF : 51), c'est en tant qu'individu blessé qu'il s'adresse à l'adversaire. Presque paradoxalement, la violence verbale sert, dès lors, à montrer une facette plus fragile, plus intime du locuteur. En élargissant la focale, la violence verbale s'étalant sur l'entièreté du magazine, elle élargit aussi l'individualité qu'elle produit. En effet, la violence dans un discours public ou médiatique permet aussi un ethos de rupture, de singularité. Puisqu'il est peu habituel de rencontrer ce type d'agressivité dans la presse, *Causeur* passe pour un magazine qui se détache de la tradition. Cette posture concorde avec leur lutte contre « la pensée unique », « la langue de bois ». Oser insulter c'est aussi projeter un ethos de personne courageuse. Les journalistes ne sont pas effrayés par les retombées de leur parole, et se montrent sans pitié pour qui leur cause du mal. De plus, utiliser la violence verbale c'est également considérer avoir un certain droit de critiquer, d'attaquer l'autre. Elle montre aussi une prétention à la vérité, et, dès lors, une certaine condescendance<sup>174</sup>. Une nouvelle fois, l'ethos du pamphlétaire apparaît en filigrane, avec son souci du « dire vrai », de la revanche. À propos du pamphlet, Hastings écrit un commentaire qui s'applique parfaitement à *Causeur* :

Un pamphlet, c'est peut-être ensuite et surtout un pamphlétaire. C'est-à-dire un personnage qui inscrit son être et son agir "registre de la singularité", et qui revendique un *ethos* fait d'irréductibilité, d'héroïsme, de solitude et d'indignation. Il est le réfractaire qui défie les autorités et dont le franc-parler fait trembler les puissants<sup>175</sup>.

Enfin, la violence verbale que dispense *Causeur* envers les féministes sert à polariser fortement les positions : il n'y a pas de compromis possible quand l'adversaire se fait insulter, décrédibiliser. Le lecteur est appelé à prendre position, à participer à cette polarisation. Un cercle de connivence se fait autour d'une même détestation et la violence verbale peut participer à la création d'un regroupement identitaire. Ceux qui *ne sont pas* visés par l'insulte et la disqualification se sentent privilégiés, mis en valeur, car ils *ne sont*

---

<sup>174</sup> « [...] l'insulte laisse voir l'insulteur comme un être [...] qui détient certains pouvoirs ou droits, notamment ceux de critiquer (de reconnaître les normes et de dénoncer les transgressions) et de recommander (dire de ne plus faire, dire de réparer, etc.), donc de se placer en position haute » dans *Ibid.*

<sup>175</sup> HASTINGS M., « De la vitupération. Le pamphlet et les régimes du "dire vrai" en politique », *op. cit.*, p. 41.

*pas* ce qu'accuse l'insulte. Quand un lecteur lit « [...] une langue superbe et ambiguë dont vous [les féministes] ignorez décidément les délices » (LTF : 51), s'il n'est pas féministe il se sent coopté par ceux qui connaissent « les délices » de la langue. Dès lors, *Causeur* assure, avec sa violence verbale, une double image positive ; la sienne puisqu'il s'oppose à celle qu'il insulte, et celle des lecteurs qui, amenés à prendre parti, choisissent leur « camp ».

### 2.3. *Mélange des registres*

L'ethos que rend possible la violence verbale est renforcé par le mélange de registres. Par registre nous entendons le niveau de langue à proprement parler – le lexique employé, les expressions, la syntaxe utilisée, etc. – mais aussi les références utilisées, c'est-à-dire le registre culturel.

#### 2.3.1. Le registre langagier

Dans *Causeur*, nous trouvons sans cesse une alternance entre un énoncé de registre soutenu, suivi d'une expression ou d'un terme issu d'un registre familier, voire vulgaire.

L'utilisation d'un registre courant et familier a comme premier effet de créer un sentiment de proximité avec le lecteur. Quand Lévy écrit « [j]e ne vais pas vous raconter d'histoires » (TPMP : 53), l'effet de proximité que créait déjà l'interpellation est renforcée par l'expression « raconter des histoires » issue du langage courant. Le lecteur ressent l'impression que la journaliste lui parle en amie, comme dans une conversation quotidienne, conversation qui de plus se veut honnête. C'est une autre propriété de ce mélange de registre : l'impression de franc-parler. L'expression employée signifie l'honnêteté, mais le registre connote aussi la franchise. C'est une stratégie très courante, qui rappelle fortement ce qu'Aristote dénommait l'*aretê*<sup>176</sup>. Le magazine se crée grâce au saut de registre, un ethos de « briseur de tabou », qui rompt avec la langue de bois usuelle des médias et de la politique. Charaudeau écrit à propos de la rhétorique de Sarkozy un commentaire qui peut facilement s'appliquer pour *Causeur* : il montre « peut-être un

---

<sup>176</sup> Aristote définit l'*aretê* comme une stratégie adoptée par l'orateur lorsqu'il veut projeter un ethos reposant sur l'honnêteté, la sincérité.

caractère pulsionnel, mais donn[e] une impression d'authenticité, de volontarisme, d'homme d'action capable de s'opposer à tous les politiquement corrects<sup>177</sup> ».

Cet ethos de « briseur de tabou » offre l'avantage pour l'orateur d'énoncer des attaques qu'il n'oserait pas prononcer dans un autre contexte. Il déplace le seuil de ce qui est tolérable, se créant un ethos guerrier qui permet au magazine de provoquer voire d'insulter l'adversaire. Le mélange de registres participe également de l'acceptation de cette agressivité. Lorsque le journaliste écrit de manière soutenue, puisqu'il utilise le langage familier ou vulgaire pour disqualifier l'adversaire, il confirme son ethos de batailleur, mais en ajoutant la composante « franc-parleur » qui légitime partiellement sa parole. Le recours à un registre familier peut aussi signaler une volonté de provoquer, ou de faire de l'humour. Ainsi, quand Castagno décrit sa virée chez une prostituée qui « avait l'air mineure » (LTF : 65), il se scandalise lorsqu'il s'aperçoit qu'elle se lave le pubis et écrit :

Dans la rue, je pensais au mâle que j'aurais pu être, il y a un siècle. Ah ! Après l'avoir sautée, la beigne que je lui aurais flanquée avant de décamper sans payer ! Et ce n'est même pas moi qui aurais passé la meilleure soirée (LFT : 65).

Les termes « sautée », « beigne », « flanquée », « décamper » illustrent bien le caractère provocateur – et supposément humoristique – de l'histoire. Ils donnent au narrateur un ethos de canaille, de gremlin qui est à mettre en lien avec le type de virilité que veut dépeindre l'article. L'argot peut devenir synonyme de virilité « à la dure », comme celle que dépeignait Delacomptée lorsqu'il parlait du « monde des ouvriers qui étaient fiers de l'être » (TPMP : 70).

Les différents registres s'articulent au propos de *Causeur*. Ils permettent par exemple d'amplifier le pathos que veut faire sentir le locuteur. Quand nous lisons « [...] on ne va pas plaindre un vieux crouton » (LTF : 38), l'usage de cette expression familière n'est pas innocente. Il sert d'appel à la pitié du « vieux crouton » en question. L'effet ne serait pas le même si la journaliste avait écrit « un vieux décati ». Le registre familier permet, dans ce cas, de connoter le pitoyable et le pathétique de l'homme.

---

<sup>177</sup> CHARAUDEAU P., « L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012 », dans *Langage et société*, 2013 | 4 (n° 146), sur *Le site de Patrick Charaudeau* [En ligne], p. 46, mis en ligne en 2013, consulté le 03 août 2020, p. 46. URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-arme-cinglante-de-l-ironie-et-de.html>

Raisky donne, à l'ouverture de son article, une autre illustration de l'alternation propre à *Causeur* :

En 1993, j'étais peinard. Je cultivais mon jardin, c'est-à-dire que je m'occupais de mes gosses, de mes articles, et aussi des représentantes du sexe féminin dont certaines me voulaient du bien. En 1993, je regardais encore la télé, surtout à cause des enfants. Certes, je n'aimais pas les pubs (LTF : 50).

Le journaliste, en quatre phrases, manie un registre familier avec des termes comme « peinard », « gosses » ou encore « télé », et un registre soutenu avec un syntagme tel que « des représentantes du sexe féminin », la construction de phrase débutant par l'adverbe « certes », mais aussi le renvoi au *Candide* de Voltaire avec le « je cultivais mon jardin<sup>178</sup> ». Les registres, courant et familier, permettent d'appuyer le caractère anecdotique de ce début d'article. Le lecteur entre dans l'intimité du journaliste. Ce dernier se construit à la fois un ethos d'homme ordinaire qui a des « gosses », une « télé », mais ne manque pas de projeter également un ethos d'homme de culture, d'intellectuel. L'image de soi d'homme cultivé est soutenue par l'ethos dit : il « n'aime pas les pubs » et regarde la télévision « surtout à cause des enfants » (impliquant qu'il ne la regarde pas d'habitude).

En outre, ressortent également dans *Causeur* des passages comportant un lexique très spécifique à un sujet. L'article « Fièvre caftreuse et populisme pénal » contient de nombreux termes juridiques et un langage très distingué : la journaliste s'effraie d'une « [...] catastrophe cathodique [...] » (LTF : 56), aborde la « philosophie libérale pénale » (LTF : 56), critique « [l]a composition des organes de ces associations, qui s'infiltrent dans tous les rouages de l'appareil d'État » (LTF : 54). Il y a récupération de différents sociolectes et technoclectes qui peuvent rendre l'appartenance idéologique de *Causeur* assez floue. En mélangeant ainsi plusieurs registres et plusieurs lexiques, *Causeur* contraste avec chacun des discours sociaux qu'il emploie. Il n'est ni un discours totalement policé, ni un discours « vulgaire », il n'est « pas-de-gauche<sup>179</sup> », il n'est pas intellectualisant, mais propose tout de même un vocabulaire précis et fouillé, etc. *Causeur* se construit dès lors un ethos de magazine unique en son genre, qui capte différents

---

<sup>178</sup> Le conte *Candide ou l'Optimisme* de Voltaire se termine sur : « [c]ela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin ». Dans VOLTAIRE, *Romans et contes*, Paris, Hachette, 1976, p. 159.

<sup>179</sup> Nous faisons référence ici à l'expression utilisée par Élisabeth Lévy dans un entretien pour *Le Monde*. Elle y dit « *Aujourd'hui, ma seule identité politique, c'est d'être pas-de-gauche* ». Dans CHEMIN A., *op. cit.*

discours sociaux servant son propos, son expression. S'il y a un phénomène de brouillage, il n'est que sur l'appartenance idéologique du magazine : les références à la culture élitiste, aux affaires politiques, la revendication à un certain milieu intellectuel ne laissent aucun doute sur l'appartenance sociale à laquelle prétendent les journalistes.

### 2.3.2. Le registre culturel

Dans la suite de son article « Osons le Marquis de Sade ! » (LTF : 50-51), Raisky déplore la censure d'une publicité qu'il avait particulièrement appréciée. Nous trouvons dans un même article la défense d'une publicité de télévision, mais aussi, de la littérature et du cinéma classique français, avec des références à Colette, au *Grand Meaulnes*, ainsi qu'une invocation du Marquis de Sade... Il y a, côte à côte, des renvois à la culture savante et à la culture populaire, phénomène récurrent dans *Causeur*. Dans l'article « 30 millions d'ennemis », on épingle une référence à la série de livres *Martine*, puis, un peu plus loin, une citation du livre *La plaisanterie* de Kundera (LTF : 37-38). À propos de ces convocations de références et de registres très différents, Provenzano écrit :

Par ce genre de télescopage, aussi bien linguistique qu'encyclopédique, il s'agit en somme d'assurer une réversibilité complète des lectures et l'inversion permanente des pôles légitimes et illégitimes – tout en maintenant évidemment la frontière symbolique entre les deux : on peut tout aussi bien, et à la fois, ironiser sur la culture populaire et y adhérer, ironiser sur la culture élitaire et s'en revendiquer<sup>180</sup>.

Il nous semble en effet que, si dans un premier temps *Causeur* revendique un goût pour la culture populaire, c'est pour, dans un second temps, n'adhérer qu'à une certaine forme de cette culture. Les journalistes affichent un attachement à la culture cinématographique qui peut, à première vue, appartenir à la culture populaire (du moins plus populaire que la littérature). Néanmoins, lorsqu'on observe attentivement les films qu'ils prennent comme référence, ils font tous signe à la « vieille France » idéalisée par *Causeur*, celle de Fanny Ardant (LTF : 50), de Catherine Deneuve (TPMP : 54), d'Anouk Aimée (LTF : 50), de Maurice Ronet (TPMP : 78), ou encore de Jean Gabin (TPMP : 76). Ces films et acteurs sont ancrés dans la culture populaire française, dans le sens où ils sont devenus des symboles de l'identité française, des classiques. Ce n'est pas un cinéma destiné aux couches dites populaires – à la possible exception de Jean Gabin –, ce sont

---

<sup>180</sup> PROVENZANO F., « Des "salauds". Ethos et interdiscours dans *Causeur* », *op. cit.*, p. 8.

d'ailleurs souvent des films s'inscrivant dans la Nouvelle Vague (Godard, Buñuel, Malle).

En fait, lorsque *Causeur* fait référence au populaire, comme avec la récupération des chansons « La Rirette » (TPMP : 54), « Le Bal Masqué<sup>181</sup> » (LTF : 43), ou encore des livres *Martine* (LTF : 37), c'est pour signifier une identité, un idéal. Le populaire témoigne d'un monde d'avant, d'une France raffinée, élégante (pensons à Ronet ou Deneuve), ou alors grivoise, drôle (« la Rirette »), mais surtout d'une culture *française*. S'oppose à cela la culture populaire actuelle, que les journalistes s'empressent de décrier : celle américaine, celle de Kim Kardashian qui est synonyme de « pouffiasse » (LTF : 48), des séries télévisées, américaines elles aussi (ACH : 60), des émissions de télé-réalité (TPMP : 72). Ils sélectionnent, dans la culture de masse, ce qui s'accorde avec leur vision de la culture de la France, celle à la fois raffinée et grivoise, qu'ils opposent à une culture américaine vulgaire et idiote. Les pans évoqués de l'identité française sont des stéréotypes, des idéaux, rappelant la France de « la liberté, la littérature, et l'intimité » (TPMP : 57).

#### 2.4. *Humour montré*

Le mélange de registres permet parfois des effets comiques, qui constituent un autre trait caractéristique du discours de *Causeur*. En plus de dire qu'ils apprécient rire du monde, avec les autres et des autres (→Partie 2 : 1.5.), *Causeur* produit également un discours qui a pour but de faire rire. Pour ce faire, le magazine a recours à des procédés connus tels que les blagues – avec un certain goût pour les blagues grivoises. Nous pouvons lire, par exemple, un sous-entendu de ce type : « [...] du secret qui protège la chambre à coucher (ou la table de cuisine) [...] » (ACH : 40). Néanmoins, trois figures rhétoriques nous intéressent plus particulièrement, dans la mesure où elles impliquent souvent la disqualification de l'adversaire et sont si fréquemment utilisées qu'elles font partie intégrante de l'esthétique de *Causeur*. Il s'agit du détournement de locution, de l'ironie et du sarcasme.

---

<sup>181</sup> Bastié écrit que, dans le féminisme « indigène » « [c]hacun fait ce qui lui plaît. Ohé ohé ! » (LTF : 43). Elle reprend à peu près exactement un vers de la chanson « Le Bal Masqué » de la Compagnie Créole.

#### 2.4.1. Le détournement de locution

Plusieurs jeux de mots ont été rencontrés au fil de notre analyse. Ils sont un moyen pour *Causeur* de disqualifier l'adversaire, sa pensée, sa lutte, tout en s'assurant une image positive. Les titres en donnent de nombreux exemples : « Et le féminisme créa la pouffiasse », qui détourne le titre du film *Et dieu... créa la femme* (1956), ou encore « Weinstein un ours à peine léché », qui réfère à l'expression « un ours mal léché ». De même, le détournement peut également s'opérer sur la similitude sonore, comme c'est le cas du titre « Fièvre cafteuse et populisme pénal » (ACH : 54), qui joue sur la similitude du mot « cafteuse » et « aphteuse ». Le magazine recourt aux calembours, par exemple en assimilant les mots délation et marathon pour créer « délathon » (ACH : 49). Les différents jeux de mots mis en avant par *Causeur* donnent à voir une image d'amateurs de traits d'esprit, de personnes aimant les subtilités de la langue française (et donc appartenant à une certaine élite intellectuelle). De plus, le magazine affiche sa culture. Ces détournements supposent un certain partage doxique avec le lecteur qui reconnaît l'expression, ou la référence, et se sent partie intégrante de l'élite, de ceux qui aiment rire, mais pas de n'importe quel humour.

Ces détournements sont aussi un moyen de marquer les esprits et de soutenir la disqualification de l'adversaire, d'autant plus lorsqu'ils sont mis en titre. Ils font sourire le lecteur qui garde en tête les connotations qu'amènent ces détournements. Ainsi, avant même de lire l'article portant sur Weinstein, le lecteur peut comprendre un argument fort du texte : c'est un homme qui, certes, se comporte « avec lourdeur, insistance, et maladresse » (ACH : 53), il pourrait donc apparaître comme un ours mal léché (rustre, malpoli). Néanmoins, il n'y a pour l'auteur « même pas de quoi faire un porno soft » (ACH : 53). Ces jeux de mots mis au service de la disqualification de l'adversaire et de l'argumentaire de *Causeur* reposent sur le principe de la raillerie, auquel participe également l'utilisation de l'ironie et du sarcasme.

#### 2.4.2. L'ironie

Patrick Charaudeau clarifie, dans son article « L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012 », la nuance entre l'ironie et le sarcasme. Il écrit que



[...] l'acte ironique oppose le *dit* et le *pensé*, [...] alors que le sarcasme, lui, n'oppose pas les deux faces de l'acte d'énonciation, mais exprime par le *dit* un jugement de façon bien plus exagérée que ce que pense le locuteur [...] <sup>182</sup>.

Il précise que « [d]ans les deux cas, il se produit une dissociation entre le *dit* et le *pensé*, mais l'ironie la radicalise dans un *rapport d'opposition*, et la raillerie dans un rapport d'*hyperbolisation* <sup>183</sup> ».

L'ironie est une figure rhétorique ambiguë et difficilement définissable. La définition généralement donnée est qu'elle est un procédé rhétorique consistant à inverser le sens d'un mot, ou d'un groupe de mots, ayant souvent pour but de railler.

Cependant, comme l'explique Laurent Perrin dans son ouvrage *L'ironie mise en trope* <sup>184</sup>, elle n'est pas résumable à de simples antithèses. Perrin met en lumière que « l'ironiste commence par exprimer une pensée qu'il ne prend pas réellement à son compte. C'est à partir de là qu'il est à la fois en mesure de railler et de communiquer sa propre pensée par antiphrase <sup>185</sup> ». L'ironie permet parfois au locuteur d'émettre deux opinions dans une même phrase : celle qu'il disqualifie implicitement, et celle qu'il – implicitement toujours – avance comme juste. C'est le procédé utilisé dans les différentes stratégies de déformation du discours adverse évoquées plus haut (→Partie 2 : 2.1.3.).

Perrin s'appuie sur les ouvrages de Kerbrat-Orecchioni, pour insister sur l'importance de la fonction pragmatique ou illocutoire de l'ironie. L'ironie est utilisée dans un but de railler, de se moquer de quelqu'un ou de quelque chose <sup>186</sup>. Une autre complexité de l'ironie est qu'elle est contextuelle (cotexte, mais aussi horizon idéologique et politique du magazine, ou encore contexte socio-culturel). C'est pourquoi, lorsque nous étudions l'ironie présente dans *Causeur*, il convient de se demander systématiquement : qui le magazine raille-t-il ? Quelle est l'intention derrière cette ironie ? De quelle manière les journalistes font-ils comprendre l'ironie <sup>187</sup> ? Enfin, Perrin distingue la raillerie ironique

---

<sup>182</sup> CHARAUDEAU P., *op. cit.*, p. 35.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>184</sup> PERRIN L., *L'ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé, coll. « Argumentation, sciences du langage », 1996.

<sup>185</sup> PERRIN L., *op. cit.*, p. 94.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>187</sup> Perrin explique que, par exemple, il existe des « [...] ironies consistant à dévaloriser leur objet sous forme de louanges et [d'autres] consistant à faire éloge sous forme de blâme [...] ». *Ibid.*, p. 99.

de l'antiphrase ironique, distinction que nous reprenons afin de repérer et répertorier les traces d'ironie dans les numéros étudiés de *Causeur*.

a) L'antiphrase ironique

La première forme d'ironie, l'antiphrase, consiste à dire l'inverse de ce que l'on pense. Une phrase comme : « [e]n voilà un horizon féministe réjouissant ! » (LTF : 43) d'Eugénie Bastié dit quelque chose de positif avec le mot « réjouissant », tout en signifiant son contraire : le féminisme prend un tournant terrorisant. L'antithèse porte sur le mot « réjouissant », ce que l'on comprend grâce au de contexte de cette phrase. La locution exclamative « en voilà », est, par exemple, un indice de la signification antiphrastique du mot « réjouissant ». Il y a évidemment le contexte général de *Causeur*, les idées que le magazine défend, le titre même de ce numéro qui indiquent bien que, pour le magazine, la direction que prend le féminisme n'est *pas* réjouissante. Le contexte immédiat de la phrase, c'est-à-dire les mots qui la précèdent, signale également l'ironie. Elle suit une citation d'une féministe « indigène »<sup>188</sup>.

*Causeur* regorge d'autres exemples de ce type mais le propos de Bastié montre bien l'usage par le magazine des antiphrases ironiques. Si elles permettent de faire rire le lecteur, elles sont aussi un moyen puissant de disqualification implicite du féminisme. Demandant un certain travail interprétatif au lecteur, et le faisant sourire, l'ironie permet souvent un effet de connivence et, par là, favorise l'adhésion à la thèse défendue.

b) La raillerie ironique

Perrin définit la raillerie ironique comme l'énonciation d'un discours « qui est assimilé à un point de vue que le locuteur rejette et disqualifie, avec lequel il est en complet désaccord<sup>189</sup> ». Cette forme d'ironie, puisqu'elle fait entrer en résonance le discours de l'adversaire, est particulièrement efficace pour disqualifier celui-ci. La stratégie de l'argumentation par l'absurde, lorsqu'elle est humoristique, en est une illustration.

---

<sup>188</sup> Voici la citation rapportée de Rokhaya Diallo : « ''Je trouve qu'il y a une parfaite cohérence dans mes engagements : je me bats pour que les femmes puissent disposer de leur corps, c'est-à-dire se voiler ou se prostituer.''' » (LTF : 43).

<sup>189</sup> PERRIN L., *op. cit.*, p. 104.

Quand nous lisons « [p]auvre de nous [les femmes] qui pensions avoir gagné l'égalité des droits » (LTF : 41), l'ironie apparaît clairement. La journaliste dit l'opposé de ce qu'elle pense, à savoir que les femmes ont déjà pleinement accédé à l'égalité des droits. Néanmoins, elle ne dit pas seulement l'inverse de son point de vue, puisque, pour ce faire, elle reprend le prétendu discours des féministes. La journaliste feint d'admettre son tort (« pensions avoir gagné »), pour chercher à démontrer qu'elle a raison. L'ironie porte non plus sur un seul mot, mais sur la phrase entière. Elle se fait sentir par l'exagération qu'amène l'expression « pauvre de nous », et fait entendre en écho la voix des féministes qui sonne comme plaintive, dans l'excès. L'imparfait amplifie la repentance que signalait déjà le « pauvre de nous », indiquant d'autant plus clairement au lecteur la fausseté de celle-ci.

La raillerie ironique peut agir sur plusieurs phrases. C'est ce que fait Lévy au début de son article sur le Manifeste :

D'accord, il y avait un peu de malice dans notre « Manifeste des 343 salauds », et même [...] un brin de provocation. Voire, soyons fous, un zeste d'humour. Nous devions avoir la tête ailleurs car certes, l'Assemblée nationale n'a pas encore aboli la prostitution (ni le réel dans son ensemble), mais elle a dû voter une loi proscrivant la malice, la provocation et l'humour, ou réservant leur usage à certaines catégories de la population et à certains sujets (TPMP : 53).

Lévy poursuit l'ironie sur plusieurs lignes en prétendant ne pas connaître une loi inexistante. Elle feint avoir eu « la tête ailleurs » pour mettre en lumière qu'une loi inconnue serait la seule explication sensée aux agressions qu'ont connues les journalistes. L'ironie est indiquée par l'absurdité du contenu : il paraît peu probable que la malice, la provocation et l'humour soient punissables pénalement. Si la loi n'est pas réelle, la journaliste prétend, grâce à l'ironie, qu'elle est tout de même le dessein des féministes.

Cet extrait laisse aussi transparaître un autre type de raillerie, avec, par exemple, l'exagération des fautes que Lévy prétend admettre. Le « d'accord », le « un brin de », ainsi que le « voir [...] un zeste de » signifient l'exagération des féministes. Les quantitatifs expriment une toute petite quantité et donc l'insignifiance de la faute commise. Toutefois, Lévy ajoute des exclamations telles que « soyons fous », qui exagèrent la reconnaissance des fautes et dévoilent l'hypocrisie du propos. C'est ce que Charaudeau définit comme étant du sarcasme.

### 2.4.3. Le sarcasme

Le sarcasme, rappelons-le, n'oppose pas le *dire* à la *pensée*, mais il consiste en une moquerie, une raillerie de l'adversaire, au moyen de l'hyperbole. Eugénie Bastié nous en donne une illustration lorsqu'elle écrit :

Las, depuis une vingtaine d'années, la féministe nouvelle est arrivée. Et elle n'est pas contente. La féministe radicale (ou *gender feminist*) n'en finit pas d'annoncer en grande pompe hystérique sur les plateaux de télé que tout est encore à faire et l'ennemi encore à *défaire* (TPMP : 74).

La journaliste ne dit pas le contraire de ce qu'elle pense, mais plutôt grossit l'attaque, exacerbe l'image négative qu'elle a des « féministes nouvelles ». La phrase « elle n'est pas contente » sert à dessiner l'image de la féministe colérique, ce que confirment l'expression « en grande pompe » et l'adjectif « hystérique ». Bastié ridiculise la féministe en mettant en avant son manque de raison, de réflexion. La féministe répète ce qu'elle a entendu, c'est-à-dire les thèses sociologiques américaines (« *gender feminist* »), ou encore la sociologie bourdieusienne (« à *défaire* »). Par le sarcasme de ces phrases, la féministe raillée apparaît à la fois stupide et colérique.

Dans le même article, Bastié écrit, à propos d'un groupe de féministes, que « [l]eur page Facebook est un régal que je conseille pour les jours de cafard » (TPMP : 74). Le mot « régal », terme à signification positive, est employé ici pour ridiculiser l'adversaire. Il nous semble toutefois que son emploi n'est pas ironique, puisque la page Facebook procure effectivement à la journaliste un plaisir : le plaisir de se moquer, de se changer les idées. Elle discrédite l'adversaire en pointant du doigt le comique qu'il produit malgré lui. L'effet premier est, bien évidemment, de faire sourire, mais il permet aussi à la journaliste de montrer un mépris manifeste et de se construire un ethos de personne supérieurement intelligente, mais aussi mordante, cinglante, impitoyable envers la stupidité et le ridicule.

Le sarcasme a un autre avantage, celui d'adoucir des attaques directes de la personne. Ainsi, l'exemple que nous avons vu pour l'argument *ad hominem* est adouci par l'humour dont est empreinte l'attaque :

Les looks vont de la classique garçonne en piercing et blouson de cuir à la minette introvertie, en passant par l'« *indignée* » espagnole et la Québécoise qui a

fait le « *printemps érable* ». Zut avec ma robe, je vais me faire repérer, mais non, d'autres arrivent, sapées en mademoiselles (TPMP : 74).

Les « looks » et les dénominations qui font référence aux mouvements sociaux propres à chaque pays évoquent des caricatures des féministes. Le sarcasme continue lorsque, renforçant l'idée d'un manque d'élégance et de « féminité » de la part des militantes, Bastié s'inquiète faussement de se « faire repérer ». L'attaque contre l'apparence des féministes apparaîtrait beaucoup plus agressive, peut-être même intolérable, aux yeux du lecteur si la journaliste ne l'enrobait pas d'humour, et surtout de feinte autodérision (« zut avec ma robe [...] »).

Se remarque avec ces différents exemples que, pour *Causeur*, l'humour est une stratégie qui permet d'adoucir les attaques et disqualifications qu'il lance contre ses ennemis. Les figures humoristiques sont mises au service de l'argumentation contre l'adversaire, avec des thématiques préférentielles comme sa stupidité, sa colère, ses incohérences, ses opinions grotesques, etc. Beaucoup d'attaques sont plus tolérables parce qu'elles sont énoncées sur le ton de la « blague » ou de la provocation, ce qui a comme atout de préserver la face de *Causeur*. En effet, le détournement de locutions, le sarcasme ou l'ironie évitent au locuteur de paraître *trop* agressif, pour ne se montrer que caustique. L'humour dit est d'autant plus important qu'il justifie ces attaques. Puisqu'ils disent tant aimer la rigolade, leur humour montré agressif est acceptable. Ils s'autorisent des dires parfois outranciers car il sera toujours loisible de répondre « je blague ! » (LTF : 35).

## 2.5. *Le pathos*

La violence verbale, nous l'avons vu, ainsi que l'humour montré peuvent manifester une émotivité de la part des journalistes (l'ironie dévoile parfois une colère sous-jacente). Le pathos<sup>190</sup> constitue la dimension émotive du discours, dimension essentielle à l'adhésion de l'auditeur au message. Il est aussi un des moyens utilisés par la victime afin de se faire reconnaître en tant que telle par le public. Parce qu'elle n'est pas explicitement dite, l'émotivité du discours de *Causeur* nous a semblé relever de l'ethos montré.

---

<sup>190</sup> Si traditionnellement la rhétorique sépare le pathos du logos et de l'ethos, il nous semble que ce moyen de persuasion est également inhérent à l'ethos que cherche à projeter le locuteur.

L'analyse de l'ethos dit de *Causeur* nous a démontré un ethos d'Opposant qui, face à l'inacceptable, se montre obligé de prendre les armes et défendre les libertés. L'orateur cherche à se montrer ému, afin d'émouvoir le public et le rendre « plus réceptif à la thèse défendue<sup>191</sup> ». Le pathos repose sur quelques « règles » que nous donne Plantin dans son ouvrage *Les bonnes raisons des émotions*<sup>192</sup>, et qui inspire le découpage qui suit. Afin de produire du pathos il faut, entre autres, décrire des choses émouvantes, se montrer ému et prêter sa voix aux gens émus<sup>193</sup>.

### 2.5.1. « Décrivez des choses émouvantes ! »

*Causeur* recourt parfois à des images ou des représentations très polarisées, qui ont pour effet de dévoiler l'émotion du locuteur et d'émouvoir le lecteur. Jean-Michel Delacomptée explique la difficulté d'être un homme et un père. Il aspire à :

[Un horizon politique] qui consiste à ne priver les hommes ni de leurs génitoires, ni de leur estime de soi, pour éviter d'en faire des impuissants pétris de doutes et de honte, d'autant plus qu'ils sont exposés, fait nouveau, à la diminution croissante du nombre de spermatozoïdes observée chez les individus à peau blanche des sociétés libérales avancées.

La dépossession et la menace de stérilité que vivent les hommes (à peau blanche), leur dévirilisation est bien une description émotive de la condition des hommes. La généralisation qu'implique la désignation « les hommes » apporte une dimension émotionnelle. Ce sont *tous* les hommes qui sont privés, ce qui accroît la gravité du danger et donc de l'indignation. Puisque tous les hommes sont concernés, il y a une proximité<sup>194</sup> avec une partie des lecteurs, ce qui favorise leur adhésion. L'image dépeinte est terrible : ils sont émasculés, honteux et impuissants. La phrase particulièrement longue reprend une accumulation d'injustices vécues par les hommes. Ces injustices sont d'autant plus fortes qu'ils les vivent pleinement, ce qu'indique le verbe « pétris ». Enfin, Delacomptée expose la mise à mort des hommes. Elle peut être symbolique : « priver les hommes de leurs génitoires », ou réelle : il écrit par ailleurs dans l'article qu'« [i]l s'agit *in fine*

---

<sup>191</sup> DOURY M., *op. cit.*, p. 136.

<sup>192</sup> PLANTIN C., *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*, Bern-Berlin-Bruxelles, Peter Lang, coll. « Sciences pour la communication », 2011.

<sup>193</sup> *Ibid.*, pp. 169-170.

<sup>194</sup> Doury indique qu'un des principes fondamentaux du pathos est le « principe de proximité : il faut favoriser ce qui est proche de l'auditoire ». Dans DOURY M., *op. cit.*, p. 138.

d'éradiquer l'homme ». Doury dénomme cette composante du pathos le « principe de l'enjeu vital : [qui] invite à mettre en relief ce qui peut mettre en danger la vie [...] »<sup>195</sup>. Face à cela, le lecteur ne peut que ressentir de l'émotion, que ce soit de l'inquiétude, de la peur ou l'indignation.

Parfois, la description d'un événement peut être édulcorée par le locuteur afin de déclencher des émotions chez le lecteur et de déjouer l'opinion courante. C'est le cas de Cyril Bannasar, dans son article « Weinstein. Un ours à peine léché », qui présente Weinstein ainsi :

[...] un type peu apprécié pour son physique qui demande l'aumône d'un regard ou d'un geste sur sa misérable vie sexuelle et qui ne reçoit en retour que mépris et dégoût, râtaux et vestes, portes au nez et délations publiques (ACH : 53).

L'appel à la pitié est à l'œuvre, suscitée par le pathétique de la description. Alors que Weinstein est accusé d'agressions sexuelles, Bannasar concentre son propos sur la misère sexuelle que vivrait celui-ci. L'appel subjacent à la pitié, à la compréhension est perceptible dans le vocabulaire employé. Bannasar évoque la « misérable vie sexuelle » de Weinstein, il le présente comme un mendiant quêteur l'« aumône », ajoutant ainsi une connotation de supplication. L'« injustice » vécue par le producteur est mise en avant par l'énumération de violences qu'il est censé vivre : « mépris », « dégoût », etc. En réalité, l'énumération relève plutôt d'une accumulation : il n'est pas seulement misérable, *mais en plus* il demande charité qui, *de surcroît*, lui est refusée de manière humiliante. Plantin donne comme « règle » permettant de produire de l'émotion celle d'« amplifier ces données émouvantes »<sup>196</sup>. Enfin, pour le journaliste, ce refus féminin est seulement dû au physique du producteur. En filigrane, ce qui est suggéré, c'est la superficialité des femmes : elles ne s'intéressent qu'aux apparences. Weinstein, lui, est dépeint comme étant en détresse, voire comme une victime. Pour reprendre le terme de Plantin, les femmes et le producteur deviennent des « êtres inducteurs d'émotion (le gentil et les méchantes) »<sup>197</sup>. Le tableau du « pauvre type » est à nouveau utilisé. Il est censé éveiller la compassion, la pitié chez le lecteur qui peut, éventuellement, s'identifier avec ces torts nettement euphémisés ou au moins les tolérer. Le principe de proximité avec le lecteur

---

<sup>195</sup> DOURY M., *op. cit.*, p. 138.

<sup>196</sup> PLANTIN C., *op. cit.*, p. 168.

<sup>197</sup> PLANTIN C., *op. cit.*, p. 168.

rejoue encore pleinement : le journaliste dit de Weinstein « cet homme est comme vous<sup>198</sup> ».

### 2.5.2. « Montrez-vous ému ! »

*Causeur* construit son discours, et par conséquent son ethos, sur une certaine colère. Ce n'est pas la seule émotion démontrée, on l'a vu, mais elle est au centre des articles visant le féminisme. Elle résulte généralement d'une action commise par les féministes, provoquant l'indignation, le soulèvement. À ce propos, Plantin avance que tout sentiment de colère résulte d'« un script émotionnel, où entrent d'autres émotions, comme l'humiliation ou le mépris<sup>199</sup> ». L'article « Osons le Marquis de Sade ! » illustre bien l'expression d'une colère, qu'il présente comme justifiée par l'oppression que feraient vivre les féministes. Benoit Raisky parle d'« outrances » (LTF : 50) féministes. Il est scandalisé de l'extrémisme de leurs actions : « [j]amais, moi qui ne demandais rien à personne, je n'avais été agressé avec une telle violence » (LTF : 50). Il en est apeuré : « [v]ous, vous voulez couper tout ce qui dépasse ! Et là, en tant qu'homme je me sens concerné » (LTF : 51). Il se sent attaqué, mis en danger et répond par la colère :

Vous comprendrez donc que vous ne pouvez en aucun cas bénéficier de la protection des lois de guerres. Contre vous tout est permis. Y compris les armes de destruction massive [...] (LTF : 51).

L'interpellation directe des féministes par l'utilisation du « vous », l'usage du lexique guerrier et les phrases de nature assertive exacerbent l'ethos d'individu révolté et réprobateur que créait déjà le *dit*. Nous retrouvons ici ce que Plantin décrit par « montrez-vous ému ». La succession de phrases accusatrices (« vous ne pouvez pas bénéficier », « tout est permis », « même les armes ») martèle l'adversaire. L'article propose un discours et une forme s'apparentant au pamphlet, et livre une colère éclatante, ainsi qu'une provocation de l'ennemi. Toujours selon cette analogie guerrière, Raisky semble en effet construire son article comme une réponse à un duel, réponse qui serait d'autant plus provocante que l'adversaire est lui-même déloyal, qu'il porte atteinte à son honneur, à son identité, à ce qui le fait homme. Il retourne contre les féministes ce qu'il considère

---

<sup>198</sup> Nous reprenons cette formulation de Doury qui exemplifie la proximité sociale en écrivant « ces gens sont comme vous ». Dans DOURY M., *op. cit.*, p. 138.

<sup>199</sup> PLANTIN C., *op. cit.*, p. 23.



leur rhétorique, ce que donne à comprendre sa phrase « [o]utrances pour outrances, on préférera celles du divin Marquis... » (LTF : 50). Il provoque, et, par là, sort de l'émotion première, la peur. En s'affichant comme celui qui répond à l'appel à la guerre, Raisky se projette comme un individu courageux et indigné. Il y a bien évocation de sentiments de peur dans son discours (« [j]e ne veux pas être mutilé »), mais cette peur serait plutôt celle des lecteurs. Lui ose répondre au « duel », défendre son honneur. Il alerte le lecteur sur le danger que représentent les féministes, ce qui, par effet de retour, l'effraie.

La peur que va ressentir *pour lui* le lectorat à la découverte de ces écrits est aussi mêlée à un sentiment d'injustice. C'est pourquoi il écrit « [...] moi qui ne demandais rien [...] » (LTF : 50), ou encore « [e]t ce n'est pas moi qui ai commencé » (LTF : 50). Le combat a été provoqué par les féministes, et lui ne fait qu'y répondre. Le lecteur est témoin d'une injustice qui suscite la peur, pour le journaliste et pour lui-même.

L'émotivité qui transparait dans le *dire* du journaliste légitime son indignation, sa colère pour ne pas dire sa haine des féministes. En réalité, se montrer ému permet un ethos plus sensible du locuteur, il dévoile une forte implication personnelle. Cette subjectivité se manifeste également dans l'utilisation du « je », qui fait voir le journaliste sous un jour plus intime, et facilite l'association du lecteur à son vécu, à son sentiment. Une subjectivité assumée des locuteurs, la syntaxe, les thématiques choisies, construisent et nourrissent le pathos.

### 2.5.3. « Prêtez votre voix aux gens émus »

Le magazine rapporte parfois des discours de victimes, de personnes sous le coup de l'émotion. L'article « Jamais sans mon fils » de Jean-Luc Bitton met en scène des témoignages de pères divorcés qui ont perdu la garde de leurs enfants. Bitton rapporte le discours de Nicolas :

*« Il n'y a absolument pas eu de discussions [...], la justice avait déjà validé le fait que maman habitait dans le Sud. Moi j'ai demandé au juge comment il était possible de laisser partir une maman à 1 000 kilomètres de là, qui venait de faire un enfant. On ne m'a pas donné de réponse. »* (LTF : 67).

Le discours rapporté donne voix à la victime. L'utilisation du pronom « moi » et du terme familier « maman » induit une proximité émotive avec le locuteur : il devient un papa face à une maman. Le langage utilisé vise à déclencher le sentiment d'injustice chez

le lecteur : le père n'a *absolument* aucune chance de rester avec son enfant et, de surcroît, il est inécouté et ignoré par la justice (« [o]n ne m'a pas donné de réponse »). Le fait que ce soit le père qui tienne ces propos – même si le journaliste les reprend à son compte – contribue à susciter de l'émotion (l'émotion semble toujours plus forte, plus « vraie » quand elle est exprimée par la victime). Notons de plus que, par ce discours rapporté, Jean-Luc Bitton s'assure un ethos à la fois d'homme sensible mais aussi de journaliste rigoureux, qui appuie son propos par des témoignages. « Le locuteur empathise avec les personnes émues<sup>200</sup> », ce qui participe en soi à la création de son ethos. Bitton écrit qu'un père nommé Stéphane Beau « estime qu'un certain féminisme manichéen a mangé son pain blanc » (LTF : 69). À l'ethos du journaliste rigoureux, s'attache, à nouveau, celui du clairvoyant qui a vu juste, comme le prouvent les dires des témoins.

#### 2.5.4. Synthèse du pathos

Nous observons que les deux émotions que *Causeur* cherche le plus souvent à montrer, par le discours, et à déclencher chez le lecteur sont la compassion et l'indignation. Ces deux émotions sont à mettre en lien avec leur propre victimisation (comme le revendique l'auteur de l'article « Osons le marquis de Sade ! ») et avec la défense des autres victimes (l'article sur le père destitué en est un exemple). Ces deux émotions sont, selon Yana Grinshpun, les « émotions-clés<sup>201</sup> » de la rhétorique victimaire. La personne qui ressent de la compassion adhère, implicitement, à la thèse de celui pour qui il a de la compassion. En effet, compatir c'est déjà *accepter* le fait que l'autre souffre, et *être d'accord* avec le fait que cette souffrance soit injuste. Celui qui compatit va, par conséquent, soutenir la défense de la victime et l'attaque de son bourreau. Grinshpun écrit que

[l]a compassion qu'éprouverait le lecteur/ spectateur à l'égard de la victime mise en scène par les discours sociaux peut rester au stade du ressenti passif ou mener à l'action sociale. La compassion est susceptible de provoquer l'indignation.

---

<sup>200</sup> PLANTIN C., *op. cit.*, p. 170.

<sup>201</sup> GRINSPUN Y, « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif », *op. cit.*, p. 5.

L'indignation est une émotion qui dépend étroitement des normes morales propres à chaque époque et à chaque lieu<sup>202</sup>.

Nous avons repéré différentes expressions de colère au sein du magazine, qui sont souvent dues à l'indignation des journalistes. Comme le dit Grinshpun, ce sentiment est lié à une conception de la *morale*. Chez *Causeur*, la norme morale est axée principalement sur la défense des libertés ... telles que définies par le magazine. Lorsqu'il y a enfreinte à ces libertés, c'est une question morale et sociale qui se pose à eux : comment changer cette société en dérive ? Ou encore, faut-il accepter ce que la société nous impose contre notre gré ? La doxa doit-elle prendre le dessus sur nos libertés ?

L'indignation « est souvent accompagnée de discours accusatoires ou exaltés qui s'appuient sur l'argumentation mêlant le rationnel avec l'émotionnel<sup>203</sup> ». L'indigné revendique sa cause et rallie les autres à celle-ci. Toutefois, l'indigné peut aussi revendiquer la cause d'une autre victime et, par compassion, s'impliquer émotionnellement, voire adhérer totalement et vivre les émotions des victimes. Il y a sans cesse un basculement entre le « ils victimes » et le « nous victimes ». L'ambivalence entre la construction d'un ethos victimaire et la construction d'un ethos de résistant que nous avons soulevée plus haut se fonde, entre autres, sur la forte charge émotionnelle du discours de *Causeur*. Il amène le lecteur à avoir de l'empathie pour lui en jouant finement avec la rhétorique victimaire, entre autres en montrant des choses émouvantes, mais il révèle aussi une colère, une agressivité qui le range du côté des résistants. Par cette ambivalence, *Causeur* s'assure deux ethos positifs, avec tous les bénéfices émotionnels qui l'accompagnent (compassion, indignation, soulèvement). En miroir, la charge émotionnelle présente dans le discours dessine une image défavorable des féministes. Nous pouvons résumer cette stratégie ainsi : si les journalistes sont *tellement* effrayés et indignés, c'est parce que les féministes *doivent* avoir commis l'atroce. Cette relation entre les deux images est interdépendante : plus les journalistes montreront de l'indignation face aux actes des féministes, plus celles-ci passeront pour malveillantes, et plus ils auront raison d'être indignés.

---

<sup>202</sup> GRINSHPUN Y, « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif », *op. cit.*, p. 6.

<sup>203</sup> GRINSHPUN Y, « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif », *op. cit.*, p. 6.

## 2.6. Ethos collectif montré

À plusieurs reprises nous nous sommes confrontée à l'impression de communauté que faisait voir *Causeur*. Nous avons soulevé une première fois l'ethos collectif lorsqu'il s'agissait de montrer en quoi le magazine présente la rédaction comme une bande de copains aspirant aux mêmes rêves, luttant via l'esprit critique et l'humour. C'est d'un autre ethos collectif que nous voulons rendre compte ici : celui que *Causeur* met en scène lorsqu'il élargit le « nous » afin d'englober le lecteur et tous ceux qui partagent les valeurs du magazine. Il ne se dit pas explicitement mais par l'utilisation des pronoms ou par des tournures de phrases.

Ainsi, lorsqu'Élisabeth Lévy termine un de ses articles par « [a]lors, ne nous y trompons pas : ce féminisme de boutiquières est le pire ennemi des femmes » (LTF : 39), c'est à un « nous » plus général qu'elle fait référence. Il englobe le « nous » de la rédaction mais aussi le reste de la société. C'est un avertissement qui s'adresse à l'ensemble de la collectivité, précisant bien que les femmes, elles aussi, sont concernées. Le « nous » favorise l'inclusion du lecteur dans l'avertissement que soumet la journaliste. Il est interpellé par cette mise en garde et devient porteur d'une responsabilité, celle de ne plus se tromper, de ne plus fermer les yeux sur les dangers du féminisme. Par cet avertissement et par l'emploi du pronom personnel, il y a la construction d'un ethos de sonneuse d'alerte. L'ethos de porte-parole peut être doublé d'un ethos de meneur de lutte :

[...] encourageons les pères de famille à descendre de leurs perchoirs afin qu'ils retrouvent leur rôle auprès de leurs bambins, tout leur rôle, sans avoir peur de tomber de haut, et, de là, plus bas que terre (TPMP : 71).

Le « nous » ne fait pas seulement référence au rôle de porte-parole, il indique également l'inclusion du lecteur. En effet, il l'implique dans le rôle de protecteur de ces pères abandonnés, et de manière plus générale des hommes.

Le « nous » est également utilisé pour placer tous les lecteurs dans la collectivité de victimisés. Il faut que le « nous » réagisse car les féministes « nous » mettent en danger. L'utilisation du pronom de la première personne du pluriel permet un regroupement autour d'une même victimisation. C'est ce qu'Orkibi désigne par « *victimhood*<sup>204</sup> ». Nous

---

<sup>204</sup> ORKIBI E., « Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahou », *op. cit.*, p. 9.

pouvons lire que : « [d]ans l'avenir radieux que nous préparent les gardes roses, on n'aura même plus besoin d'un rappel à l'ordre pour penser bien » (LTF : 53). Il fait voir, sur un ton prophétique, le futur noir de la société si elle continue de suivre le féminisme et la victimisation généralisée en cours : les féministes opéreraient un lavage de cerveaux sur *nous tous*. Néanmoins, par le recul de l'humour (antiphrase ironique portée sur le « radieux » par exemple), *Causeur* veut montrer qu'il n'est pas dans l'apitoiement. Il ne revendique pas tant une compassion, mais montre plutôt à la société la victimisation qu'il subit, et cherche à provoquer une indignation collective.

De même, le recul que permettent les emplois du « on » et de futur offre aussi un moyen au journaliste de soulever des questions générales, qu'il tirerait de ses observations éclairées. La (prétendue) constatation « [o]n dirait que, chez ces hommes perchés comme chez les amateurs de passes – qui sont parfois les mêmes – il existe quelque chose en trop » (TPMP : 70) apparaît comme une réflexion qu'émet le journaliste, formant une supposition à valeur générale. Ce recul qu'admet le « on » fait passer des assertions, à priori subjectives, pour vérités partagées. Il devient dès lors un « je » qui s'élargit pour devenir un « énonciateur abstrait<sup>205</sup> ». Cela peut être opportun lorsque l'assertion suscite une discorde : « [a]u péril d'une lapidation sur la place publique, on rappellera que nombre de femmes en ont profité pour propulser leurs carrières » (LTF : 48). Amossy parle d'effacement énonciatif et explique que, même s'il a lieu, il y a tout de même une responsabilité journalistique, l'expression d'une opinion. Ce « on » fait passer le discours pour une « prise de parole au nom de l'opinion publique<sup>206</sup> », ce qui renforce encore l'ethos de porte-parole mais aussi celui d'observateur externe, se plaçant au-dessus de la mêlée et émettant ses remarques critiques.

Le magazine se présente comme le défenseur d'une série de valeurs telles que la nation, la tradition, l'ambiguïté, les libertés. Il constitue, par conséquent, une communauté autour de ces valeurs. Cette communauté est d'autant plus soudée et grande que les valeurs sont présentées de manière difficilement réfutable. Comment être « pour » la terreur ? Provenzano indique que le magazine mobilise parfois l'annonce d'« une

---

<sup>205</sup> AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, op. cit., p. 187.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 201.

topique tellement générale qu'elle est fondamentalement irrécusable («la liberté» : qui est contre ?)<sup>207</sup> ».

Ce regroupement est d'autant plus fort que le langage du magazine regorge de termes recyclés de tous les champs politiques<sup>208</sup>. Le magazine floute les pistes quant à sa propre posture et ne se revendique pas comme attaché à la droite. À propos des « néo-réactionnaires », Durand et Sindaco écrivent qu'ils utilisent un

[...] discours procédant le plus souvent par montage de topiques et de mots empruntés à différents horizons ou vocabulaires politiques, et tirant peut-être lui aussi de cette hétérogénéité de sources et de directions une partie de son efficacité (à commencer par les effets de brouillage des catégories qu'il produit)<sup>209</sup>.

Le langage mis en scène peut dès lors recouvrir un spectre idéologique très large, et se revendiquer de tous les horizons et d'aucun horizon à la fois. Il s'assure un rassemblement autour de noyaux idéologiques forts, tout en ne se revendiquant pas d'une seule idéologie. De plus, ne se définir ni de gauche ni de droite c'est affirmer être détaché des carcans politiques afin de se montrer désintéressé et honnête.

Ces idéaux partagés transparissent aussi par le dire. C'est ce que nous avons vu lors de l'analyse de l'humour, du mélange de registres langagier et culturel, et de la violence verbale, qui sont des moyens de susciter de la connivence. Les lecteurs sont invités à faire partie d'une élite, de ceux qui partagent ces références, cette ironie acerbe. Comme Élisabeth Lévy le dit, ils « oscille[nt] entre l'hilarité et la rage » (LTF : 37) et cet ethos déteint également sur les lecteurs. Ils sont appelés à rire du monde avec *Causeur*. Ainsi, lorsqu'Alain Paucard écrit « [c]es deux femmes sont une juge et une flic (j'emploie le féminin au lieu du neutre : pas d'ennuis avec les féministes) » (TPMP : 77), il s'adresse bien au lecteur, pour lui montrer l'absurdité et l'oppression des féministes tout en l'invitant à en sourire. L'humour et la connivence qu'il entraîne fait bien entrer le lecteur dans un cercle, une bande de copains, et lui associe son ethos.

---

<sup>207</sup> PROVENZANO F., « Des “salauds”. Éthos et interdiscours dans *Causeur* », *op. cit.*, p. 8.

<sup>208</sup> Durand et Sindaco indiquent que les termes tels que « valeurs », « égalité des chances », « démocratie » ou encore « République » étaient des termes historiquement liés à la gauche. Ils sont aujourd'hui fortement utilisés par la droite et l'extrême droite. Dans DURAND P., SINDACO S., « Postures et figures “néo-réactionnaires” », sur *CONTEXTES* [En ligne], mis en ligne le 01 novembre 2015, consulté le 15 juillet 2020, p. 27. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6104>

<sup>209</sup> DURAND P., SINDACO S., « Postures et figures “néo-réactionnaires” », *op. cit.*, p. 25.

Toutefois, si *Causeur* projette une image de groupe, il ne manque pas de marquer sa singularité. Au sein du groupe, *Causeur* ambitionne une place spéciale : celui d'éveilleur de conscience qui, étant au-dessus de la mêlée, peut sonner l'alarme. Il met en avant sa lucidité, ce qu'il confirme par les mélanges de registres et le recyclage de termes, qui constituent l'ethos briseur de tabou. La très forte subjectivité détermine un sujet fort qui contribue à l'image d'unicité du magazine. C'est, entre autres, ce que projettent les journalistes lorsqu'ils se mettent eux-mêmes en scène en tant que groupe d'amis, créant un premier entre-soi, un premier « nous », celui de la rédaction. Les locuteurs laissent transpercer pleinement un « je » magazine, tout en projetant une image collective. Il y a une tension entre l'ethos individuel et l'ethos collectif : en se projetant comme appartenant à un groupe, *Causeur* nourrit également son ethos individuel (par exemple : il est le porte-parole de la collectivité), et c'est à son ethos individuel qu'il assimile le lecteur (par exemple : ils constituent une collectivité de libertaires).

Il s'assure ainsi d'être une voix unique, mais partagée par une majorité. En effet, puisque les journalistes considèrent leur camp comme étant celui « pour la liberté », ils englobent une majorité de gens. C'est cette dualité entre se montrer comme une voix unique, briseuse de tabous, et la mise en scène d'une collectivité qui permet à *Causeur* un ethos particulièrement ambigu et complexe. Le magazine arrive ainsi à associer l'image de voix minoritaire à celle du porte-parole qui parle au nom d'une majorité, celle de magazine à contre-courant à celle d'un média qui discute des sujets dont tous les autres médias traitent en reprenant un discours fortement marqué et stéréotypé de surcroît, celle d'un magazine à visée universelle à celle d'une bande de copains goguenards et intimistes.

## Conclusion

L'analyse de l'ethos dit et montré a permis une approche de la relation qu'entretient *Causeur* avec la polémique. Le magazine met en scène, pour chaque numéro étudié, un féminisme auquel il dit *devoir* réagir. Cette posture vis-à-vis de ces conflits construit une image d'Opposant. Si l'ethos dit et l'ethos montré du magazine sont construits *vis-à-vis* des féministes, c'est parce que celles-ci sont tout ce qu'ils ne sont pas. Cette polarisation implique non seulement un positionnement idéologique (pour la pensée hétérodoxe ou contre), politique (pour l'impunité de la prostitution ou contre), moral (pour la liberté ou contre), mais aussi un choix de *style de vie*<sup>210</sup> (pour la camaraderie, ou contre). Finalement, se regrouper dans le « contre les féministes » de *Causeur*, c'est approuver leur vision du monde et de la société. C'est se concevoir comme libre et téméraire, viril mais pas « beauf », grivois mais cultivé, victimisé mais attaquant, dans un groupe de copains mais unique... *Causeur* construit par son langage et par ses propos une identité contradictoire à laquelle le lecteur peut s'identifier.

La revendication d'opposition soutient la deuxième composante de l'ethos manifesté par *Causeur* que nous avons cerné : l'aspect victimaire. En tant qu'Opposant, le magazine se situe d'emblée dans la *réaction*, impliquant qu'un tort lui était fait. La réaction se fait sur deux niveaux. Dans un premier temps, *Causeur* réagit devant ceux qu'ils considèrent être les victimes du féminisme : les hommes lambda. Le magazine énonce une « virilité en crise », témoignant en filigrane d'une vision essentialiste des genres. Il se pose en porte-parole et appelle le lecteur à prendre aussi leur défense. De la sorte, les journalistes se montrent humains, compatissants et s'assurent une image positive de défenseurs des plus faibles. Il en résulte que le magazine crée une communauté qui regroupe les victimes dont les journalistes prennent la défense et les indignés qui les rejoignent. Il y a donc, à travers cette première réaction, la création de deux pôles se constituant autour de la victimisation que vivaient les hommes et la défense dont ils auraient besoin. Néanmoins, *Causeur* ne s'assimile pas totalement à ces premières victimes. S'il en est le porte-parole, il se détache de leurs discriminations, il ne fait que les rapporter.

---

<sup>210</sup> PROVENZANO F., « Des “salauds”. Éthos et interdiscours dans *Causeur* », *op. cit.*, p. 9.



Dans un deuxième temps, *Causeur* réagit devant les libertés qu'enlèveraient les féministes. La victimisation, dans ce cas, touche le magazine puisqu'il se définit comme libertaire. Ces libertés sont multiples : sexuelles, culturelles, humoristiques, etc. Le magazine jongle avec le discours victimaire et celui de l'auto-victimisation. La démonstration d'un pathos, principalement par le *dire* mais aussi par le *dit*, assure à *Causeur* une adhésion du lecteur à sa souffrance. Les résonances culturelles, telles que le discours masculiniste ou néo-réactionnaire, inscrivent le magazine dans une collectivité construite plus largement en tant que victime. Les résonances à ces discours confirment l'effroi des journalistes : ils ne sont pas les seuls à s'effrayer. La réutilisation d'arguments devenus des lieux communs dans la presse et la récupération de stéréotypes sur les féministes permettent à *Causeur* de créer une multiplicité de voix, et ainsi de soutenir la légitimité de son raisonnement.

Dans un même temps, *Causeur* s'écarte de la figure de la victime : la perte totale de libertés s'exprime systématiquement au futur. Les différentes « prophétisations » auxquelles s'adonne le magazine sont écrites dans le but d'insister sur l'urgence à réagir car la victimisation est en cours. Toutefois, elle peut encore être contrée. *Causeur* se présente par conséquent comme victimisé mais pas encore victime. Les deux réactions impliquent une *dénonciation* des préjudices causés par les féministes. Les journalistes affirment avoir un recul critique, une supériorité et une clairvoyance qui leur octroie le pouvoir de *dévoiler*. Cette distinction vis-à-vis des victimes mais aussi du reste de la société permet au magazine de s'assurer un ethos de courage, de force, de lucidité et de singularité.

Face à l'oppression, *Causeur* choisit le combat, que ce soit par la dénonciation ou par l'attaque. Il propose, en effet, un argumentaire fourni de disqualifications, qui fait souvent appel à un interdiscours. Il s'applique à reprendre le contre-discours en vue de le déformer, voire de le confisquer. Il réactive des stéréotypes, il recycle des termes propres au discours médiatique ou encore fait référence au totalitarisme et à la religion. L'utilisation d'autres discours contribue à la diabolisation des féministes et la confiscation de la parole adverse rend la possibilité d'y répondre impossible. Les rédacteurs attaquent avec des outils qui servent systématiquement à renvoyer une image de joueurs, d'amateurs de mots et d'esprit.

La polarisation dépeinte par *Causeur* astreint le lecteur à se positionner et, ainsi, à entériner un peu plus la polarisation. Les images des féministes et les images de soi construites par le magazine sont par conséquent irréconciliables.

La perspective comparative de notre analyse expose que, dans un premier temps, les différents traits de l'ethos montré *répondent* à ceux de l'ethos dit. En se disant réagir à une polémique, les rédacteurs indiquent la joute verbale qu'ils vont mettre en scène. En proclamant un amour du rire, ils avertissent sur le caractère humoristique que va prendre le magazine. En glorifiant la langue française, ils annoncent l'usage parfois policé du langage du magazine.

Toutefois, dans un second temps, un décalage entre l'ethos dit et montré a été mis en évidence. Le magazine s'affiche comme libertaire et prône la liberté d'expression, tout en manifestant une violence verbale prononcée. Sous le couvert de la liberté d'expression, *Causeur* se permet des propos violents qui visent sans cesse les mêmes thématiques : féminisme, droits de l'homme, immigration, identité. La visée universelle de la liberté d'expression revendiquée par les journalistes est, finalement, assez limitée. Cette liberté a un sens, une direction précise : elle va à *l'encontre* de la supposée pensée unique.

De même, l'analyse de l'humour dit et de l'humour montré a également mis en lumière un déplacement. À première vue, *Causeur* semble dire qu'ils rient de tout et de tout le monde, en vue de nourrir un débat, de faire avancer la pensée critique. Néanmoins, l'humour montré met en lumière que les journalistes *raillent, se moquent* de l'adversaire. *Causeur* réussit par les deux composantes de l'humour à créer à la fois un ethos de goguenard et un ethos de combattants redoutables. *Le faire rire* a une double visée : railler les féministes et assurer un entre-soi. L'humour accroît la polarisation, sape le dialogue et le débat.

L'ethos construit par *Causeur* est, par conséquent, résolument ambivalent. Par l'ethos dit, ils rendent *acceptables* les facettes les plus virulentes de leur ethos. Un léger glissement se fait dans la dialectique entre l'ethos dit et l'ethos montré. Le premier n'annonce pas ou n'égale pas le second, mais plutôt *le justifie*. C'est parce que les journalistes se disent libertaires qu'ils peuvent se montrer agressifs. C'est parce qu'ils disent aimer rire qu'ils peuvent pratiquer un humour féroce et moqueur. C'est parce qu'ils se disent clairvoyants qu'ils peuvent utiliser une rhétorique briseuse de tabous. C'est

parce qu'ils disent aimer la culture, et être gardiens d'une certaine « subtilité » française, qu'ils peuvent se montrer comme partie prenante d'une élite. De même, le dire justifie le dit : le mélange de registres participe à l'ethos briseur de tabous qui valide la prétention à la liberté. C'est finalement une sorte de cycle thématique et rhétorique que met en scène *Causeur*. Le propos justifie le dire et le dire justifie le propos.

C'est cette ambivalence qui assure l'efficacité du discours, l'étendue du lectorat visé et le déplacement du « politiquement correct » qu'ils redoutent tant. Le décalage entre l'ethos dit et l'ethos montré est ténu et ambigu (la différence entre « aimer rire » et « se moquer de », par exemple). En affichant une subjectivité forte, en répétant leurs revendications et en se mettant systématiquement en scène, les journalistes floutent les contours de ces deux ethoses. Il y a une forte présence d'un « je » qui est dite et montrée. Le martèlement du « je suis comme cela » est tel qu'il empiète sur le « je me montre comme cela ». Par conséquent, l'ethos positif que se construit *Causeur* teinte fortement la perception de l'ethos montré. Les journalistes, en acclamant sans cesse la liberté, construisent une image qui, aux yeux du lecteur, peut se superposer à celle (montrée) de l'assaillant pour former un ethos de libertaire, aux contours flous et aux connotations positives. Ce léger décalage leur permet de jouer avec les limites et d'avancer des propos parfois outranciers, de soutenir des comparaisons choquantes, sans redouter des retombées trop néfastes.

L'écart entre l'ethos dit et l'ethos montré permet aussi de singulariser un discours que Durand et Sindaco définissent comme « enrayé<sup>211</sup> ». Le recyclage de termes médiatiques, la reprise de stéréotypes, l'abstraction de l'adversaire par des formules figées, la récupération d'arguments issus d'un discours de dominants sont des procédés qui indiquent un discours *cliché*. Néanmoins, en ne cessant de répéter lutter contre une doxa, en usant d'un langage violent et en mélangeant systématiquement des registres, *Causeur* réussit à faire voir ce discours comme étant à contre-courant. Il se manifeste comme innovateur et défenseur des causes des plus faibles. L'ethos victimaire participe également du basculement que nous avons mis en évidence. Le discours du dominant (Weinstein usant de son pouvoir) est permuté en discours de la victime (« pauvre type »).

---

<sup>211</sup> DURAND P., SINDACO S., « Postures et figures “néo-réactionnaires” », *op. cit.*, p. 31.

Le discours de *Causeur* est donc attaché à une série de connotations positives, socialement favorables tout en faisant écho à un discours particulièrement ressassé.

La relation que *Causeur* entretient avec la polémique est d'ordre de l'*interdépendance*. Les rédacteurs mettent en scène une polarisation qu'ils appuient, entre autres, par l'ethos d'Hommes victimes, lucides, libertaires ou encore Résistants (ils vivent une polémique). Cette polarisation légitime la violence verbale qu'ils montrent explicitement (l'injure) et implicitement (l'humour, le registre). Cependant, ce langage qu'énonce *Causeur* réaffirme la polarisation plus générale du discours public (ils créent ou ravivent une polémique). Leur ethos se nourrit de la polémique, mais cet ethos, en retour, l'accroît. Cette relation qu'entretient *Causeur* avec la polémique confirme la définition de cette dernière : elle est une modalité argumentative. Le magazine *choisit* de rendre son discours polémique afin de moduler son ethos, de flouter sa posture et d'agrandir la portée de son discours.

Un certain recul sur la polémique orchestrée par *Causeur* soulève l'interrogation quant au rapport à la virilité qu'induit le magazine. Le dire du magazine constitue un moyen pour *Causeur* de consolider la polarisation. Cependant, il mobilise des procédés discursifs qui esquissent une certaine conception de la virilité : la violence, l'humour grivois, la colère, le courage et l'argot dépeignent une image de polisson, d'homme dur. Quelle est la relation entre la virilité prônée par *Causeur* et le choix du discours polémique ? Cette image stéréotypée renvoyée par le magazine se nourrirait-elle de la polarisation qu'ils mettent en scène ? Interroger la polémique sous le prisme de l'étude du genre de manière plus globale pourrait être pertinent pour étudier comment, d'une modalité discursive, les locuteurs peuvent se construire une *attitude*, un *rôle*.

L'analyse a permis de démontrer comment, à travers la modulation d'un ethos tablant, entre autres, sur la victimisation, il y a à la fois déplacement de l'*acceptable* et coupure du dialogue. C'est, finalement, la notion même de « débat démocratique » qui est questionnée.



# Bibliographie

## Sources primaires

LEVY E. (dir.), « Touche pas à ma pute ! », *Causeur*, n°7, novembre 2013.

LEVY E. (dir.), « La terreur féministe », *Causeur*, n°26, été 2015.

LEVY E. (dir.), « Harcèlement féministe. Arrêtez la chasse à l'homme ! », *Causeur*, n°51, novembre 2017.

## Sources secondaires

### *Sources académiques :*

AMOSSY R., *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010.

AMOSSY R., *Apologie de la polémique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2014.

AMOSSY R, BURGER M (dirs.), « Polémiques médiatiques et journalistiques », dans *Semen* [En ligne], 31|2011. URL : <https://journals.openedition.org/semen/9050>

ANGENOT M, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

ANGENOT M., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008.

BARD C., *Féminismes : 150 ans d'idées reçues*, Paris, Le cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2020.

BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin, 2018.

BLANDIN C., (dir.), « Glossaire », dans *Manuel d'analyse de la presse magazine*, *op. cit.*, pp. 305-311.

CHARAUDEAU P., « L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012 », dans *Langage et société*, 2013|4 (n° 146), sur *Le site de Patrick*

Charaudeau [En ligne]. URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-arme-cinglante-de-l-ironie-et-de.html>

CORBIN A., COURTINE J.-J., VIGARELLO G., *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, t.3, 2011.

DAKHLIA J., « Propriétés et fonctions de la presse magazine », dans BLANDIN C. (dir.), *op. cit.*, pp. 51-65.

DOURY M., *Argumentation. Analyser textes et discours*, Paris, Armand Colin, coll. « Portail », 2016.

DUPUIS-DERI F., « Le discours de la “crise de la masculinité” comme refus de l’égalité entre les sexes : histoire d’une rhétorique antiféministe », dans *Cahiers du Genre* [En ligne], 2012|1 (n°52), pp. 119-143. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-1-page-119.htm#>

DUPUIS-DERI F., « Le “masculinisme” : une histoire politique du mot (en anglais et en français) », dans *Recherches féministes*, 22|2009 (n°2), pp. 97–123, sur *érudit* [En ligne]. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/039213ar>

DURAND P., SINDACO S., « Postures et figures “néo-réactionnaires” », sur *COnTEXTES* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6104>

GARAND D., « Résumé de *Sémantique de la polémique* de Dominique Maingueneau », dans la bibliographie annotée trouvée sur *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne]. URL : <https://www.tau.ac.il/~adarr/index.files/bibliographies/polemique/maingueneau1983resume.htm>

GELAS N., KERBRAT-ORECCHIONI C. (éds), *Le Discours Polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980.

GRINSHPUN Y. (dir.), « Le dispositif victimaire et sa disqualification », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23|2019. URL : <https://journals.openedition.org/aad/3386>

GRINSHPUN Y., « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23-|2019. URL : <https://journals.openedition.org/aad/3400>

HASTINGS M., PASSARD C., RENNES J. (dirs.), « Que devient le pamphlet ? » dans *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 91|2009. URL : <https://journals.openedition.org/mots/19157>

HASTINGS M., « De la vitupération. Le pamphlet et les régimes du “dire vrai” en politique », dans *Mot. Les langages du politique* [En ligne], 91|2009. URL : <https://journals.openedition.org/mots/19188>

JONGE DE E., NICOLAS L., « Limites et ambiguïtés rhétoriques du discours pamphlétaire. Vers l'abandon d'une pratique sociale ? », dans *Mot. Les langages du politique* [En ligne], 91|2009. URL : <https://journals.openedition.org/mots/19205>

KERBRAT-ORECCHIONI C., « Humour et ironie dans le débat Hollande-Sarkozy de l'entre-deux-tours des élections présidentielles (2 mai 2012) », *Langage et société*, 2013/4 (N° 146), p. 49-69. URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2013-4-page-49.htm>

LE BART C., « Le pamphlet aujourd'hui. Une catégorie honteuse ? », dans *Mot. Les langages du politique* [En ligne], 91|2009. URL : <https://journals.openedition.org/mots/19217>

MAINGUENEAU D., *Sémantique de la polémique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Cheminements », 1983.

MAINGUENEAU D., « Retour critique sur l'éthos », dans *Langage et société* [En ligne], 2014|3 (n° 149), p. 31-48. URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-31.htm> .

MEUNIER D., ROSIER L., « La langue qui fâche : quand la norme qui lâche suscite l'insulte », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8|2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1285>



MOÏSE C., « Argumentation, confrontation et violence verbale fulgurante », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8|2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1260>

OGER C., « La conflictualité en discours : le recours à l'injure dans les arènes publiques », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8|2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1297>

ORKIBI E., « L'insulte comme argument et outil de cadrage dans le mouvement "Anti-Sarko" », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8|2012. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1335>

ORKIBI E., « Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahu », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23|2019. URL : <https://journals.openedition.org/aad/3666>

PERELMAN C., OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1958.

PERRIN L., *L'ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé, coll. « Argumentation, sciences du langage », 1996.

PLANTIN C., *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Bern-Berlin-Bruxelles-Frankfurt am Main-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, coll. « Sciences pour la communication », 2011.

PROVENZANO F., « Des "salauds". Éthos et interdiscours dans *Causeur* », dans DURAND P., SINDACO S. (dirs), *Le discours « néo-réactionnaire ». Transgressions conservatrices*, Paris, CNRS Éditions, 2015, 143-156.

PROVENZANO F., « Le discours de la presse magazine », dans BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin, 2018, pp. 85-104.

QUOY HUTIN S., « Ruth AMOSSY, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* », dans *Semen* [En ligne], 31|2011, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 27 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/semen/9159>

ROSIER R. (dir.), « Insulte, violence verbale, argumentation », dans *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012. URL :

ROQUE G., « Comment argumenter à partir d'images », dans *Signata* [En ligne], 10|2019. URL : <http://journals.openedition.org/signata/2363>

SCHOPENHAUER A., *L'art d'avoir toujours raison ou Dialectique éristique*, Belval, Circé, 1999.

VINCENT D., BERNARD BARBEAU G., « Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-t-elle ? », sur *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1252>

#### Articles de presses :

ARON M., « Affaires Hulot, Darmanin, Mennel... Faut-il tout balancer ? », sur *L'Obs* [En ligne], mis en ligne le 13 février 2018, consulté le 05 juillet 2020. URL : <https://www.nouvelobs.com/societe/20180213.OBS2148/affaires-hulot-darmanin-mennel-faut-il-tout-balancer.html>

ATTIA S., « Pourquoi l'affaire Jacqueline Sauvage fait débat », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 29 décembre 2016, consulté le 01/07/2020. URL : [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/12/29/pourquoi-l-affaire-jacqueline-sauvage-fait-debat\\_5055435\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/12/29/pourquoi-l-affaire-jacqueline-sauvage-fait-debat_5055435_4355770.html)

BOINET C., « Quand Causeur s'attaque aux féministes : les 10 citations les plus outrancières », sur *Les Inrockuptibles* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 20 mai 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/2015/07/10/actualite/actualite/quand-causeur-sattaque-aux-feministes-les-10-citations-les-plus-outrancieres/>

BOUANCHAUD C., « Droits des femmes : cinq mois après l'affaire Weinstein, un 8 mars à la résonance inédite », sur *Le Monde* [En ligne], mise en ligne le 08 mars 2018, consulté le 05 juillet 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/03/08/cinq-mois-apres-l-affaire-weinstein-un-8-mars-a-la-resonance-inedite\\_5267314\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/03/08/cinq-mois-apres-l-affaire-weinstein-un-8-mars-a-la-resonance-inedite_5267314_3224.html)

CHEMIN A., « Elisabeth Lévy, causeuse de trouble », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 12 décembre 2013, consulté le 15 mars 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2013/12/12/elisabeth-levy-causeuse-de-troubles\\_4332861\\_4497186.html#](https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2013/12/12/elisabeth-levy-causeuse-de-troubles_4332861_4497186.html#)

COHEN L., « Tribune 343 salauds : “343 réacs, sexistes et machistes” », sur *L’Humanité* [En ligne], mis en ligne le 30 octobre 2013, consulté le 07 juillet 2020. URL : <https://www.humanite.fr/fil-rouge/tribune-343-salands--343-reacs-sexistes-et-machistes-laurence-cohen--pcf>

DEBOUTE A., « Frédéric Beigbeder relance la magazine “Lui” », sur *Le Figaro* [En ligne], mis en ligne le 18 juin 2013, consulté le 26 juillet 2020. URL : [https://www.lefigaro.fr/medias/2013/06/18/20004-20130618ARTFIG00628-frederic-beigbeder-relance-le-magazine-lui.php?fbclid=IwAR3cq0SfWP3uz0qRrQHFFAwa48e4pRvkVpoKA8RQ43eKQd4iZfn\\_r5u43U](https://www.lefigaro.fr/medias/2013/06/18/20004-20130618ARTFIG00628-frederic-beigbeder-relance-le-magazine-lui.php?fbclid=IwAR3cq0SfWP3uz0qRrQHFFAwa48e4pRvkVpoKA8RQ43eKQd4iZfn_r5u43U)

DELAHOUSSE M., « Balance ton porc : "La justice d’opinion cloue des hommes au pilori" », sur *L’Obs* [En ligne], mis en ligne le 13 février 2018, consulté le 05 juillet 2020. URL : <https://www.nouvelobs.com/justice/20180213.OBS2143/balance-ton-porc-la-justice-d-opinion-cloue-des-hommes-au-pilori.html>

DUPONT G., « Prostitution : la pénalisation des clients adoptée par les députés », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 10 mars 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/11/26/prostitution-la-penalisation-des-clients-mesure-phare-du-texte-de-loi\\_3520429\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/11/26/prostitution-la-penalisation-des-clients-mesure-phare-du-texte-de-loi_3520429_3224.html)

ENTHOVEN R., *Les InrocksTV* [En ligne], mis en ligne le 16 octobre 2017, consulté le 07 juillet 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/inrocks.tv/balancetonporc-pour-raphael-enthoven-les-femmes-doivent-porter-plainte/>

GUENOLE T., « “Racisme anti-blanc” : la valse à quatre temps de Jean-François Copé », sur *Slate* [En ligne], mis en ligne le 27 septembre 2012, consulté le 03 avril 2020. URL : <http://www.slate.fr/tribune/62423/cope-racisme-anti-blanc-strategie-sarkozy>

HANNE I., « “Causeur” l’ouvre en kiosque », sur *Libération* [En ligne], mis en ligne le 4 avril 2013, consulté le 15 mars 2020. URL : [https://www.liberation.fr/ecrans/2013/04/04/causeur-l-ouvre-en-kiosques\\_949979](https://www.liberation.fr/ecrans/2013/04/04/causeur-l-ouvre-en-kiosques_949979)

LEVY É., LEROY J., « Causeur à l'index ? », sur *Causeur* [En ligne], mis en ligne le 22 février 2010, consulté le 15 mars 2020. URL : <https://www.causeur.fr/causeur-a-lindex-3840>

LEVY É., « À propos de *Causeur* », dans *Causeur* [En ligne], consulté le 02 mars 2020. URL : <https://www.causeur.fr/a-propos>

LEVY É. (dir.), « Auteurs », sur *Causeur* [En ligne], consulté le 02 mars 2020. URL : <https://www.causeur.fr/auteurs>

LUYSSEN J., « Eugénie Bastié, déjà croisée », dans *Libération* [En ligne], mis en ligne le 18 mai 2016, consulté le 26 mars 2020. URL : [https://www.liberation.fr/france/2016/05/18/eugenie-bastie-deja-croisee\\_1453474](https://www.liberation.fr/france/2016/05/18/eugenie-bastie-deja-croisee_1453474)

PARKER J., « Lettre ouverte à Causeur et sa “Terreur féministe” », sur *Terra Femina* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 18 mai 2020. URL : <https://www.terrafemina.com/article/lettre-ouverte-a-causeur-et-a-sa-terreur-feministea278903/1>

RAMONET I., « La pensée unique », janvier 1995, dans « Archives », sur *Le Monde diplomatique* [En ligne], consulté le 05 août 2020. URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/1995/01/RAMONET/6069>

RASPIENGEAS J.-C., « Jérôme Leroy, franc-tireur mélancolique », sur *La Croix* [En ligne], mis en ligne le 19/01/2017, consulté le 26 mars 2020. URL : <https://www.la-croix.com/Culture/Livres-et-idees/Jerome-Leroy-franc-tireur-melancolique-2017-01-19-1200818355>

SALINGUE J, BOLLENOT V., « *Causeur* dénonce la “terreur féministe” : un attentat contre le journalisme », sur *Acrimed* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 22 mai 2020. URL : <https://www.acrimed.org/Causeur-denonce-la-terreur-feministe-un-attentat-contre-le-journalisme>

TAILLANDIER F., « ‘Facho’ », dans *L'Humanité* [En ligne], mis en ligne le 21 avril 2016, consulté le 23 juillet 2020. URL : <https://www.humanite.fr/facho-605263>

THOMAS C., « Elisabeth Lévy : l'amour du débat », dans *Valeurs Actuelles* [En ligne], mis en ligne le 10 juin 2010, consulté le 10 février 2020. URL : <https://www.valeursactuelles.com/politique/elisabeth-levy-lamour-du-debat-27077>

ZELENSKI A., « L'appel "Touche pas à ma pute" humilie les femmes », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 29 octobre 2013, consulté le 23 mars 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/10/29/l-appel-touche-pas-a-ma-pute-humilie-les-femmes\\_3504547\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/10/29/l-appel-touche-pas-a-ma-pute-humilie-les-femmes_3504547_3232.html)

AUTEUR INCONNU, « "La tentation national-communiste" " L'Idiot ", laboratoire rouge-brun », les « Archives », sur *Le Monde* [En ligne] Publié le 01 juillet 1993, consulté le 26 mars 2020. URL [https://www.lemonde.fr/archives/article/1993/07/01/la-tentation-national-communiste-l-idiot-laboratoire-rouge-brun\\_3955634\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1993/07/01/la-tentation-national-communiste-l-idiot-laboratoire-rouge-brun_3955634_1819218.html)

AUTEUR INCONNU, « Causeur sera disponible en kiosques le 4 avril », sur *Offremedia* [En ligne], mis en ligne le 3 avril 2013, consulté le 15 mars 2020. URL : <https://www.offremedia.com/causeur-sera-disponible-en-kiosques-le-4-avril>

AUTEUR INCONNU, Proposition de loi retrouvée sur le site de l'Assemblée nationale française [En ligne], enregistré le 10 octobre 2013, consulté le 20 mars 2020. URL : <http://www.assemblee-nationale.fr/14/propositions/pion1437.asp>

AUTEUR INCONNU, « Tarifé - 343 "salauds" réclament leur droit à la pute », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 30 octobre 2013, consulté le 24 avril 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2013/10/30/tarife-343-salauds-reclament-leur-droit-a-la-pute\\_6000687\\_4832693.html](https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2013/10/30/tarife-343-salauds-reclament-leur-droit-a-la-pute_6000687_4832693.html)

AUTEUR INCONNU., « Affaire Weinstein : du scandale au mouvement #metoo, retour sur une année de révélations », sur *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 06 octobre 2018, consulté le 25 juillet 2020. URL : [https://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/10/13/chronologie-de-l-affaire-weinstein\\_5200261\\_3476.html?fbclid=IwAR0uitNMiWMKjMiJ23Sf1xMEAO-VjhaBiMMKdIeGp80ERwKuL43eEDuzE2M](https://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/10/13/chronologie-de-l-affaire-weinstein_5200261_3476.html?fbclid=IwAR0uitNMiWMKjMiJ23Sf1xMEAO-VjhaBiMMKdIeGp80ERwKuL43eEDuzE2M)

Toutes nos définitions ont été trouvées sur le portail *CNRTL*. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/>

